

PC2143
.B3
copy 2



**INDIANA
UNIVERSITY
LIBRARY**

HISTOIRE
DE
L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE

CHARLES BEAULIEUX
BIBLIOTHÉCAIRE EN CHEF A L'UNIVERSITÉ DE PARIS

HISTOIRE DE L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE

TOME SECOND
LES ACCENTS ET AUTRES SIGNES AUXILIAIRES



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS TEXTES FRANÇAIS
5, QUAI MALAQUAIS, VI^e
— 1927 —

491569

PC 2143

.B3

v. 2

copy 2

3
5
7
8
9
A
B
C
D
E
F
G
H
I
J
K
L
M
N
O
P
Q
R
S
T
U
V
W
X
Y
Z

PRÉFACE

En étudiant l'histoire de l'orthographe française nous avons eu l'occasion de relever les graphies intéressantes d'un très grand nombre de livres. Pour chacun d'eux nous notions, en particulier, l'accentuation. Nous avons eu ainsi les éléments d'une histoire vivante des accents.

Quoique cette histoire touche de très près à celle de l'orthographe (et il semble que ceux qui en ont déjà traité — d'une façon d'ailleurs estimable — n'aient pas assez tenu compte de ce fait), nous avons jugé nécessaire de l'étudier à part, parce que c'est le seul moyen d'en bien montrer les différentes phases.

Nous avons cherché à répondre aux questions suivantes : D'où viennent les accents ? Par qui et quand ont-ils été introduits dans nos livres ? Pourquoi s'en est-on, longtemps, si peu servi, et comment ont-ils gagné ensuite du terrain ? Enfin peut-on démêler les raisons de la complexité et des contradictions de leur usage actuel ?

La plupart des signes auxiliaires que nous employons remontant à l'époque byzantine, nous avons tâché de montrer comment s'est faite, par l'intermédiaire des impressions latines, l'adaptation de ces signes aux impressions françaises.

Nous nous sommes tout particulièrement attaché à suivre, pas à pas, chronologiquement, l'introduction et la diffusion de ces signes dans les livres imprimés au XVI^e siècle. Pour le XVII^e, nous avons fait un choix, et n'avons retenu que ceux qui ont fait réellement, soit immédiatement, soit plus tard, progresser l'accentuation.

Enfin nous avons fait l'histoire des accents dans les différentes éditions du Dictionnaire de l'Académie et retracé l'usage d'aujourd'hui.

Voici, résumés très brièvement, les résultats de nos recherches.

C'est dans Priscien, De accentibus, que les imprimeurs humanistes italiens, puis, à leur imitation, les imprimeurs français, ont pris les règles de l'accentuation. Ces règles étaient celles de l'accentuation latine classique modifiée par certaines règles de l'accentuation grecque. Quant

aux signes c'étaient ceux qu'avait décrits saint Épiphrane, et qui avaient été inventés par les grammairiens alexandrins.

Ces règles, simplifiées et accommodées aux besoins pratiques de l'imprimerie et des études latines, furent appliquées dans les éditions des classiques latins, notamment dans celles des Aldes, puis en France dans celles des Tory, Robert Estienne, etc. On avait conservé aussi quelques-uns des signes graphiques utilisés par les copistes de manuscrits latins au moyen âge.

Or la langue française avait elle-même grand besoin de signes diacritiques. Elle possédait au moins trois sortes d'e que représentait le seul e latin ; les autres voyelles, ouvertes ou fermées, étaient notées toujours par le même caractère. I et u consonnes n'étaient pas distingués d'i et u voyelles. Le c et le g avaient pris la valeur de ts et de dj, devant e, i, mais par suite de diverses circonstances, ces lettres, après avoir pris ces nouvelles valeurs, s'étaient trouvées en contact avec a, o, u, ce qui exposait à de fausses lectures, etc.

On avait imaginé certains palliatifs qui n'étaient souvent que des expédients. C'est ainsi que nous écrivons encore huile, huis, huit de *oleum*, *ostium*, *octo*, avec un h indiquant que l'u qui suit est voyelle et non consonne ; l'y dans *yèble* ne nous laisse pas ignorer que la première lettre ne doit pas se lire j. On avait doublé, déjà dans l'*Eulalie*, le c d'un z dans *czo*, pour montrer que le c a la valeur de ts. Quand le z final se réduisit, à la finale, du son ts à s, on le garda, surtout derrière e, pour indiquer que cette voyelle était un e fermé ; on substitua même ce z, passé à l'état de véritable signe diacritique, à s dans *ches*, *nes*, *res*, que nous écrivons encore chez, nez, rez, pour enseigner que l'e, dans ces mots, est fermé et non sourd. On garda intérieurement l's pour rappeler que l'e qui précédait était un e masculin, ouvert à la tonique : *beste*, fermé en protonique : *escrire* ; on l'ajouta au besoin : *esglise* et *esgal*, et l'on doubla les consonnes après e ouvert : *telle*, *nette*, parce qu'on avait remarqué que l'e suivi de deux consonnes prononcées avait cette valeur. Mais il restait bien des cas où la valeur des lettres, des voyelles surtout, n'était pas indiquée.

Robert Estienne, qui jugeait excellente la détestable orthographe de son époque et qui la codifia dans son Dictionnaire francoislatin, ne lui trouvait guère qu'un défaut. C'était de ne pas indiquer la valeur de l'e final dans des mots comme *aise*, *aime*, etc., qui, suivant les cas, devaient se lire avec un e fermé ou avec un e sourd. Il eut l'idée, en 1530, de mettre dans le premier cas l'accent aigu du latin sur l'e fermé ; mais comme le latin n'avait qu'un accent, il n'en mit qu'un dans

les mots français, sur la syllabe tonique. Peu après, Geofroy Tory emprunta aux Espagnols la cédille, qui n'était autre chose qu'un z souscrit, tandis que les Français préféraient jusque là le z adscrit. Puis Sylvius inventa un système complet de graphie avec toute une série de signes nouveaux (empruntés aussi aux grammairiens anciens), notamment l'accent circonflexe, le tréma, l'apostrophe. Il proposait même un moyen, peu pratique, pour noter i et u consonnes. Un certain Montflory écrivit le premier traité didactique sur les signes auxiliaires, que Dolet copia dans son opuscule sur les Accents. Nous reproduisons ces deux ouvrages en appendice.

On commençait à se servir de l'accent aigu sur la syllabe finale, de l'accent grave sur à et de l'apostrophe, dans les impressions, lorsque Meigret publia son projet de réforme orthographique. Dans son système, il usait encore d'un accent unique, sur toutes les voyelles toniques longues, mais il ne comprit pas ce que Palsgrave avait fort bien vu, à savoir que l'accent tonique est toujours sur la dernière syllabe sonore ; et il indiquait la valeur de tous les e à l'intérieur comme à la finale des mots au moyen de caractères spéciaux. Il ne fit qu'embrouiller la question des accents. Toutefois il avait donné l'idée de marquer partout la valeur de l'e. Sebillet, puis Ronsard, font un emploi beaucoup plus large des accents. Ronsard met l'accent aigu sur l'e en toute situation, et remplace même la terminaison ez par és ; il met l'accent circonflexe sur toutes les autres voyelles, à la tonique surtout, et il ne craint pas de supprimer l's amui qui, jusque là, tenait lieu d'accent. Il place l'accent grave sur les adverbes là, où, pour les distinguer de leurs homographes, conformément à l'usage de la basse latinité. Il use fréquemment du tréma. Un très grand nombre de poètes imita Ronsard ; mais en général les prosateurs continuèrent à ne se servir que de l'accent aigu final. Puis Ronsard lui-même se désintéressa de ses innovations, et la plupart des poètes firent de même.

Le célèbre imprimeur tourangeau Plantin avait compris, lorsqu'il s'établit à Anvers, de quelle utilité étaient les accents dans un pays où le français n'était pas la langue maternelle. Il usa donc largement des signes auxiliaires. La tradition se perpétua après lui, chez les Waesbergues qui imprimèrent pendant un siècle des dictionnaires français-flamands en orthographe simplifiée.

Les Elzévirs adoptèrent à leur tour l'accentuation ronsardienne un peu modifiée. On sait qu'ils inondèrent la France de leurs publications, et notamment des éditions de nos grands classiques. Ils accoutumèrent les yeux des lecteurs français à ces innovations. Corneille — ainsi que

certaines de nos imprimeurs — trouva pratiques les accents des Elzévirs. Non seulement il les adopta, mais il proposa d'utiliser l'accent grave, qui ne servait presque à rien, pour noter l'è ouvert indiqué jusque là soit par le doublement de la consonne suivante, soit, fautive-ment, par l'accent aigu.

Malheureusement l'Académie française qui, comme Robert Estienne, dont elle suivit la plupart du temps la graphie dans son Dictionnaire, admirait l'orthographe traditionnelle, parce qu'elle conservait, plus que celle qui usait des accents, et l'étymologie, et les rapports entre les mots vulgaires et savants issus des mêmes racines, n'admit les accents que dans la mesure où ils n'entraînaient aucune modification à la graphie étymologique.

Elle adopta le *j* et le *v* ; l'accent circonflexe pour remplacer une voyelle autrefois en hiatus, et réduite maintenant, mais s'opposa absolument au remplacement de l'*s* amui par l'accent circonflexe ou par l'aigu, parce que cela aurait fait disparaître un trait de parenté des mots vulgaires avec le latin et avec les mots d'emprunt. Elle continua à écrire *beste* et *bestail* comme *bestial* et comme le latin *bestia*, et non *bête* et *bétail* ainsi qu'on le faisait déjà couramment dans les impressions. Elle n'accepta même pas l'accent grave, si heureusement employé par l'un des siens, et des plus illustres, pour noter *è* ouvert.

Elle garda tous les procédés empiriques de notation de l'*e*, *ez* final, doublement de la consonne qui suit *e* ouvert, etc.

La deuxième édition du Dictionnaire de l'Académie, parue en 1718, ne changea rien à celle de 1694. Il n'en fut pas de même de la troisième. Dans cette édition publiée en 1740, l'Académie, par la plume de l'abbé d'Olivet, réalisa une très importante réforme. Abandonnant résolument le principe qui lui avait fait, en 1694, maintenir l'*s* amui, elle remplace partout cet *s* : par un accent circonflexe, à toute place du mot, sur les voyelles et groupes vocaliques autres que *e*, qui précédaient cet *s* ; par le circonflexe ou l'aigu sur l'*e*, selon qu'il se trouve à la tonique ou en protonique, au moins en principe. Elle adopte enfin l'accent grave proposé par Corneille pour noter *e* ouvert. Malheureusement elle garde les procédés empiriques, doublement de la consonne qui suit *e* ouvert, et *ez* pour noter *e* fermé : d'où des anomalies dont certaines nous sont restées : *j'appelle* et *je pèle*, nette et complète, etc.

L'édition de 1762, la quatrième, remplace *ez* par *és* au pluriel des substantifs et des participes.

La cinquième édition, publiée en dehors de l'Académie, ne changea rien ; la sixième, imprimée en 1835, changea peu de chose.

La septième, qui est de 1878, adopta pour les mots en -ège l'accent grave, de sorte que, depuis lors, tous les e toniques suivis d'une syllabe muette ont l'accent grave.

Cette dernière édition nous donne l'usage actuel des accents où subsistent, trop fidèlement, les vestiges du passé.

Notre accentuation qui, certes, est très utile, reste bien imparfaite, pour plusieurs raisons.

Elle a été introduite trop tard, et, par la faute de Robert Estienne, elle a été greffée sur des procédés empiriques auxquels elle eût dû être substituée, et qu'on n'a pas encore eu le courage de supprimer pour la plupart. Quand on l'a fait, on n'a pas toujours été très heureux. Lorsqu'on a remplacé l's amui par l'accent circonflexe, on a procédé d'une façon trop systématique. En principe, l'accent circonflexe annonce une voyelle longue : mais dans beaucoup de mots l's amui n'avait pas allongé la voyelle précédente : l'accent circonflexe qu'on y a mis cependant est, non pas inutile, mais nuisible.

Par contre beaucoup de voyelles sont longues qui ne portent pas d'accent parce qu'elles n'étaient suivies autrefois ni d's ni d'une voyelle amuis.

Pour les e ouverts, d'une part le circonflexe et le grave se les partagent souvent arbitrairement ; d'autre part, comme on n'a guère d'e entièrement fermé qu'en syllabe tonique, les e qui sont en syllabe pro-tonique sont plutôt moyens que fermés, si bien que l'on a parfois mis, dans des syllabes de mots analogues, tantôt l'accent aigu, tantôt l'accent grave.

Il est donc à souhaiter que l'Académie, complétant l'excellente réforme de 1740, fasse disparaître les procédés empiriques de notation des valeurs vocaliques dans ce qu'ils ont de plus choquant, en supprimant les consonnes doublées uniquement pour marquer e ouvert, et aussi les accents circonflexes marquant simplement des suppressions de lettres.

LES ACCENTS ET AUTRES SIGNES AUXILIAIRES DANS LA LANGUE FRANÇAISE

INTRODUCTION.

1. — LES SIGNES AUXILIAIRES DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE.

Si nous voyons apparaître les accents dans les impressions françaises seulement à la fin du premier tiers du XVI^e siècle, ces signes ne sont pas nouveaux. Il importe donc d'en chercher l'origine, ce qui nous oblige à rappeler, très brièvement, l'histoire des accents dans l'antiquité grecque et romaine.

Les Grecs de l'époque classique n'ont noté que les esprits et notamment l'esprit rude ; ces signes sont presque aussi anciens que l'écriture grecque ¹. Quant à l'accent tonique, on n'éprouve pas alors le besoin de le noter. C'est à Alexandrie, dit-on, et à une époque où les règles de l'accentuation tonique n'étaient plus aussi bien senties, que de célèbres grammairiens jugèrent nécessaire de figurer les accents, d'abord dans leurs éditions des œuvres d'Homère, puis dans les autres textes classiques. Les documents d'archives continuèrent comme par le passé à être écrits sans accents ². Aristophane de Byzance, à qui on attribue l'introduction des accents dans l'écriture grecque, avait seulement noté ceux qui permettaient de différencier les mots homographes. Son disciple Aristarque étendit à tous les mots la notation de l'accent tonique ³. A la fin du

1. Cf. V. GARDTHAUSEN. *Griechische Paläographie*. T. II. *Die Schrift, Unterschriften und Chronologie im Altertum und im Byzantinischen Mittelalter*. 2^{te} Auflage. Leipzig, Veit, 1913, 8^o, p. 383.

2. Id., *o. c.*, 391.

3. Id., *o. c.*, 382.

IV^e siècle, après J. C., saint Épiphane énumère, dans l'introduction de son ouvrage intitulé *περί μέτρων καὶ σταθμῶν*, les dix signes diacritiques alors en usage : l'accent aigu, l'esprit rude, l'accent grave, l'esprit doux, l'accent circonflexe, l'apostrophe, la longue, le signe d'union, la brève, le signe de séparation ⁴. Ces signes, passés dans les manuscrits grecs, ont persisté jusqu'à la Renaissance. Bien mieux, les grammairiens latins de basse époque, ne trouvant, chez les auteurs classiques de Rome, que peu de renseignements sur les accents, ont reproduit cette liste en se contentant d'en modifier parfois l'ordre.

A Rome, à l'époque classique, on ne trouve pas plus qu'en Grèce de traces de l'accentuation tonique.

On rencontre, à la vérité, dans les inscriptions de l'époque d'Auguste et postérieurement, des signes qu'on a expliqués très diversement. Résumons ici ce qu'en ont dit Weil et Benloew : « On les trouve quelquefois placés sur la voyelle qui a l'accent tonique... Mais d'un autre côté ils se voient encore plus souvent sur des syllabes qui... n'avaient pas l'accent tonique... Mais Quintilien est du siècle même dans lequel la plupart des monuments que nous étudions ont été gravés. Or Quintilien nous apprend que l'accent latin ne portait jamais sur la dernière syllabe du mot, et ces accents se trouvent souvent sur la finale. Il nous apprend que dans un mot il ne pouvait y avoir plus d'un aigu, et les inscriptions en offrent deux ou trois dans le même mot... ⁵ »

Dans certaines inscriptions qui remontent à l'époque d'Auguste, au moment même de la réforme de l'orthographe latine, toutes les voyelles longues — sauf *i* dont la longueur est marquée par un allongement — sont surmontées d'un trait semblable à un accent aigu ou parfois à une apostrophe ⁶. On sait qu'anciennement les Romains indiquaient parfois la longueur des voyelles en les doublant ; ce système encombrant fut abandonné. Or « Quintilien, Velius Longus, Terentius Scaurus et d'autres attestent que la longueur des voyelles se marquait par ce qu'ils appellent un *apex* ⁷. » D'autre part « Marius Victorinus rapporte que, dans les vieux livres latins

4. « ὀξεῖα, δασεῖα, βαρεῖα, ψιλή, περισπωμένη, ἀπόστροφος, μακρά, ὑφέν, βραχεῖα, ὑποδιαστολή. » Epiphanii episcopi Constantiae *Opera* ed. G. Dindorfius. Vol. IV, pars I, De Mensuris et ponderibus. Lipsiæ, Weigel, 1862, 8°, p. 3.

5. H. WEIL et L. BENLOEW. *Théorie générale de l'accentuation latine suivie de recherches sur les inscriptions accentuées...* Paris, Durand, 1855, 8°, p. 293-294.

6. Id., *ibid.*, 298.

7. Id., *ibid.*, 313-314.

le doublement des consonnes était souvent indiqué par un *sicilicus* placé en haut de la lettre... Le *sicilicus* était demi-circulaire, comme notre virgule et notre apostrophe, qui en viennent, et auxquelles il répondait. Ce signe remplaçait autrefois le doublement des consonnes : on ne s'étonnera pas qu'il ait aussi remplacé le doublement des voyelles, qu'il ait, en véritable apostrophe, marqué la suppression d'une lettre quelconque ⁸. » Le signe qui surmonte les voyelles, dans les inscriptions, n'est donc autre que le *sicilicus* ou apostrophe « dont les formes, plus ou moins voisines de l'accent aigu, ne sont que des modifications. Il ne faut donc pas les appeler des accents, mais plutôt des *apices* ou des apostrophes ⁹. »

Terentius Scaurus confirme les faits qui viennent d'être exposés quand il « dit (p. 2264) qu'il vaut mieux indiquer la longueur de l'*i* par l'allongement de cette lettre que par l'addition d'un *apex*. Super *i* tamen litteram apex non ponitur ; melius enim in longum producetur ¹⁰. »

Rarement la longueur de toutes les voyelles fut indiquée dans les inscriptions. « On pouvait marquer toutes les voyelles longues : et c'est ce qui se voit sur les obélisques d'Auguste et dans une autre inscription que nous en avons rapprochée... On pouvait aussi se borner à la distinction des mots et des formes qui ne diffèrent que par la quantité des voyelles. C'est là ce que Quintilien conseille de faire. Il veut qu'on se serve de l'*apex* seulement dans le cas où il pourrait y avoir équivoque ; qu'on le mette, par exemple, sur *má-lus* (poirier), sur l'*a* de *pá-lus*, (pieu), sur l'*u* de *palús* (marais), sur l'ablatif de la première déclinaison... ¹¹ Le précepte de Quintilien est quelquefois assez bien observé dans nos inscriptions... Néanmoins, le caprice semble avoir le plus souvent présidé à la distribution des signes ¹². »

D'autre part, l'*apex* est parfois mis à la suite d'un mot ; c'est

8. Id., *ibid.*, 315.

9. Id., *ibid.*, 316.

10. Id., *ibid.*

11. « ... ut longis syllabis omnibus adponere apicem ineptissimum est, quia plurimae natura ipsa uerbi, quod scribitur, patent, sed interim necessarium, cum eadem littera alium atque alium intellectum, prout correpta uel producta est, facit : ut *malus* arborem significet an hominem non bonum apice distinguitur, *palus* aliud priore syllaba longa aliud sequenti significat, et cum eadem littera nominatio casu brevis, ablatiuo longa est, utrum sequamur, plerumque hac nota monendi sumus. » Quintilien, *Institutio oratoria*, I, VII, 2-3 ; ed. Halm. Leipzig, Teubner, 1868, 8^e, I, p. 47.

12. WEIL et BENLOEW, *o. c.*, 318-319.

alors un signe de ponctuation. « Le point aussi sert dans les inscriptions latines à des usages différents : il sépare soit les mots, soit les syllabes, soit même les lettres d'un même mot, et en outre, il sert à indiquer les abréviations ¹³. »

Cependant, dès la fin du IV^e siècle, les grammairiens latins adoptent les dix signes diacritiques créés par les grammairiens grecs.

Pour l'emploi de ces signes, quelques-uns distinguent l'usage latin de l'usage grec, déclarent que les esprits sont inusités en latin, et opposent les règles de l'accentuation latine à celle de l'accentuation grecque. Ces réserves ne sont pas toujours faites ; aussi se produit-il des contaminations qui ont fait sentir leurs effets jusqu'à la Renaissance, non seulement dans les impressions de textes latins, mais aussi dans celles des ouvrages en français. Ces grammairiens latins se sont d'ailleurs presque tous inspirés les uns des autres ; et l'on retrouve presque chez tous des phrases qui se lisent déjà dans l'*Ars grammatica* de Donat, qui, lui-même les avait peut-être prises d'un autre.

L'auteur d'un *De accentibus liber*, ouvrage qui a été transmis sous le nom de Priscien, est le grammairien ancien qui a traité le plus longuement des accents. C'est dans ce livre que les humanistes ont pris les principales règles de l'accentuation latine.

Après avoir énuméré les dix signes d'Épiphane, Priscien — ou le pseudo-Priscien — ajoute : « Trois choses viennent troubler les règles de l'accentuation, le désir de distinction, une double prononciation, et la nécessité... Nous disons, pour raison de distinction, *poné* pour éviter la confusion avec l'impératif *pône*... L'ambiguïté de la prononciation trouble souvent les règles de l'accentuation, comme quand on dit *interealoci*... qui doit être prononcé non pas en deux mots mais avec un seul accent... La nécessité de la prononciation modifie aussi la règle ; ainsi si l'on dit d'abord *dóctus*, et qu'ajoutant la conjonction *que* on dise *doctúsque*, voilà que l'on a changé en parlant la place de l'accent... Il y a trois monosyllabes qui causent ce déplacement de l'accent, *que*, *ne*, *ve*, comme dans *itáque* adverbe, tandis que nous disons *ítaque* pour la conjonction : *venerúntne* viri ad nos ? *carbonibúsve* lumbos assarunt ¹⁴. »

Priscien expose ensuite longuement les règles de l'accentuation ainsi que les cas particuliers et les exceptions. Pour les adverbess,

13. Id., *ibid.*, 307.

14. Dans les *Grammatici Latini*, ed. H. Keil. Lipsiæ, Teubner, 1859, t. III, gr. 8°, p. 520-521.

voici, parmi celles qu'il donne, les règles (différentes de celles de l'époque classique) qui seront reprises à la Renaissance : « Les ad-
verbes terminés en *o* ont, pour raison de distinction, l'accent sur
la dernière, comme *falsô* ; ceux en *a*, de même, comme *unâ*, pour
éviter la confusion avec l'adjectif. Les adverbes en *as* ont l'accent
sur la dernière, comme *aliâs* pour la même raison... Ceux en *c* ont
l'accent sur la dernière comme *illîc*... Les prépositions ont toujours
l'accent sur la dernière, comme *apûd*, *anté*. » (528). Priscien n'envi-
sage ici que les accents toniques, et uniquement au point de vue
de la prononciation. Il donne bien la liste consacrée des dix ac-
cents, mais il ne semble pas qu'il les ait utilisés.

Isidore de Séville, au contraire, semble parler des signes qui
étaient réellement employés dans les manuscrits, lorsqu'il dit : « Les
accents ont été inventés pour marquer la séparation des mots,
comme dans ce passage de Virgile : *Vtridique in litore conspicitur*
sus, ne dicas *ursus*, ou pour noter la prononciation, afin qu'on ne
dise pas *mêta* pour *mêta*...¹⁵ » Il est donc vraisemblable que dans
certains manuscrits on usait encore du signe de la longue comme
le recommandait Quintilien, pour distinguer des homographes qui
différaient par la quantité des voyelles, et qu'on se servait parfois
d'un signe de séparation entre deux mots, cette séparation n'étant
pas toujours marquée comme elle le fut ensuite par un espace laissé
entre chaque mot.

11. — LES ACCENTS DANS LES MANUSCRITS LATINS DU MOYEN AGE.

Ces signes devaient être utilisés assez rarement, et on ne les
trouve pas dans les manuscrits très anciens.

C'est à partir de la réforme carolingienne que l'on voit apparaître
quelques signes diacritiques dans les manuscrits écrits en cette
belle minuscule caroline qui prit naissance au début du IX^e siècle.
En étudiant la *Paléographie des classiques latins* d'E. Chatelain¹⁶,
nous en avons relevé un certain nombre. Ils ne sont d'ailleurs pas
très nombreux ni très fréquemment employés ; cela tient sans doute

15. Isidori Hispalensis *Etymologiae*, ed, Lindsay. Oxonii, 1911, I, 18.

16. Émile CHATELAIN. *Paléographie des classiques latins*. 1^{re} Partie. Paris, Ha-
chette, 1884 — 1892, gr. f^o.

Nous devons toutefois signaler que s'il n'est pas toujours facile de distinguer
sur les mss. originaux si les accents ont été écrits par le copiste ou ont été ajoutés
postérieurement, il est impossible de s'en rendre compte d'après les fac-similés de
la *Paléographie*.

à ce que les copistes préféraient se servir des signes d'abréviation qui leur permettaient de gagner de la place ; car l'usage d'un grand nombre d'accents mêlés aux multiples signes d'abréviation eût causé de la confusion au lieu de faciliter la lecture.

Nous allons citer les principaux signes diacritiques que nous avons rencontrés, en laissant complètement de côté les signes d'abréviation qui n'ont avec eux aucun rapport.

Sauf le point sur l'y, ces signes affectent tous la forme d'un accent aigu plus ou moins long. Ce n'est que par exception que l'i porte un point avant le XV^e siècle ¹⁷.

1^o Accents toniques. Ces accents sont rarement marqués. Nous les avons trouvés dans un ms. du IX^e siècle des *Tusculanes* de Cicéron. (Bibliothèque nationale, fonds latin 6332), planche 44 ¹, colonne 1 : péremit, ligne 4, linquámus, l. 12 ; col. 2 : áleret l. 2, péruehi, l. 6.

2^o Accents sur a et sur e prépositions. Ils sont destinés à indiquer que ces prépositions doivent être lues séparément et non fondues avec le mot suivant : ms. du IX^e siècle des *Topiques* de Cicéron, (de la Bibl. du couvent d'Einsiedeln, n^o 324) pl. 21 ² ; ékursu l. 6, álibris l. 15 ; dans un ms. du XII^e siècle, des *Catilinaires* de Cicéron, (B. N. lat. 18525) pl. 28 ² : áromufo, l. 30, átuissaris, ámenibus, l. 31 ; áuita, l. 32, etc.

3^o Accent sur ó exclamatif. Cet o, accompagné ou non d'accent, était souvent mis comme glose au-dessus des mots au vocatif ; c'est le cas de l'ó accentué qui figure sur la pl. 41 ³ donnant le fac-simile d'un ms. du XI^e siècle du *De Amicitia* (B. N. l. 544) et qui est placé au-dessus du mot Atice, l. 13.

4^o Les accents sur l'i apparaissent aussi au IX^e siècle, mais ne deviennent fréquents qu'à partir du XIII^e, époque à laquelle la minuscule caroline s'est transformée en l'écriture anguleuse improprement appelée gothique. Ils étaient surtout employés lorsque l'i était voisin d'un autre i ou d'un u. Nous trouvons des i accentués dans la pl. 44 ², Cic. *De officiis*, (B. N. l. 6347) du IX^e siècle. On voit aussi sur la même pl. l'y pointé. La pl. 25 d'un m. en écriture italienne daté de 1462 (Vatican, Palatinus 1515) nous offre des i pointés.

5^o Enfin dans beaucoup de mss. les mots sont séparés — surtout par un réviseur — par deux petits traits verticaux placés l'un au-

17. Cf. L. D[ELISLE]. *Notice sur l'origine des i pointés*, dans la Bibliothèque de l'École des Chartes, 3^e série, t. III, 1852, p. 563-564.

dessus de la ligne, l'autre un peu au-dessous du premier et dépassant parfois au-dessous de la ligne. En outre on peut signaler que certains signes de ponctuation dont l'un ressemble à une virgule et un autre à un point d'exclamation penché à droite semblent servir parfois également de signe de séparation.

III. — LES SIGNES AUXILIAIRES DANS LES MSS. DU MOYEN AGE EN LANGUE FRANÇAISE.

Lorsque le latin vulgaire qui, depuis la conquête de César, s'était substitué à la langue des Gaulois, eut évolué au point de devenir une langue nouvelle, le roman, on se mit à l'écrire. Jusque là on n'écrivait que la langue savante, le latin classique. Seuls, les clercs connaissaient alors l'écriture. Ce fut donc à eux qu'incomba, au IX^e siècle, la tâche de coucher pour la première fois, sur le parchemin, la langue vulgaire, encore uniquement parlée.

Quoique l'alphabet latin représentât déjà assez mal les sons de la langue savante, les clercs ne pouvaient guère faire autrement que de se servir de cet alphabet pour écrire la langue nouvelle dont ils sentaient parfaitement la parenté étroite avec la langue savante, et que d'attribuer la même valeur aux lettres dans l'une et l'autre langue.

Cet alphabet se trouva, d'une part, renfermer des superfluités, et d'autre part manquer de certains caractères pour représenter des sons qui n'existaient pas dans la langue savante. Néanmoins les clercs se servirent de l'alphabet latin tel qu'il était, sans y apporter la moindre modification.

Cela présentait, pour eux, un avantage : ils conservaient ainsi d'une façon plus frappante les traits de parenté entre la langue vulgaire et le latin, et conséquemment, entre les différents dialectes. Mais cela n'allait pas sans de graves inconvénients. Nous ne parlerons ici que de ceux qu'on essaya de pallier par l'emploi de divers expédients.

L'alphabet latin avait un seul *e* et un seul *o*. Or il y eut, dès le principe, au moins trois sortes d'*e* en français, *è* ouvert, *é* fermé et *e* sourd, et deux sortes d'*o*, *ø* ouvert et *ó* fermé. Lorsque l'*s* suivit d'une autre consonne fut amui dans tous les mots, les voyelles subirent encore des modifications, tout au moins les toniques. Celles-ci subirent un allongement, mais en outre, l'*a* tonique et l'*o*

tonique ouvert se fermèrent. Au contraire l'*e* tonique qui était toujours ouvert le resta, et n'eut qu'un simple allongement, de même que *i* et *u*.

En syllabe protonique, il n'y eut pas d'allongement et rarement changement de timbre, sauf dans certains dérivés qui imitèrent les simples.

I et *u* avaient tantôt la valeur vocalique tantôt la valeur consonantique. Dans les groupes de voyelles, rien ne distinguait les voyelles en hiatus des diphtongues. On savait qu'en général *i* initial suivi de voyelle était consonne ; mais il y avait des exceptions (*ieble* ; dans *iuer* on ne savait si c'était l'*i* ou l'*u* suivant qui était consonne). En outre, *i* intérieur mais initial de syllabe et consonne était encore beaucoup plus difficilement discernable d'un *i* voyelle que l'*i* initial.

De très bonne heure, les articles définis, *le*, *la*, l'article partitif *de*, les pronoms personnels *ie*, *me*, *te*, le réfléchi *se*, les adjectifs possessifs *ma*, *ta*, *sa*, la conjonction *si*, tous mots composés de deux lettres, perdirent par élision leur voyelle finale devant le mot suivant, lorsque ce mot commençait par une voyelle, en se soudant avec ce mot. Et lorsque l'on eut rétabli, pour se rapprocher du latin, l'*h* étymologique dans bien des mots, cet *h* n'empêchait pas l'élision, mais disparaissait. On écrivait donc *un home*, mais *lome* ; et cela dura jusqu'à l'introduction de l'apostrophe, au XVI^e siècle.

Parmi les consonnes, le *c* avait pris, devant *e*, *i*, la valeur de *ts*, tandis qu'ailleurs il avait gardé la valeur dure qu'il avait en latin. Il n'y aurait eu que peu d'inconvénient à cela si, par suite de diverses circonstances, *c = ts* ne s'était trouvé en contact avec *a*, *o*, *u*. Il en était de même de *g* qui, devant *a*, *e* et *i* avait pris le son de *dj*. Ce *g* se trouva aussi en contact avec *a*, *o*, *u*. Dans ce cas, on remplaça souvent *g = dj* par *i* qui, comme *g*, avait également pris la valeur de *dj*, quand il était en tête de mot ou de syllabe et suivi d'une voyelle. Mais on ne le fit pas partout. Et puis, la difficulté était seulement déplacée, *i* ayant bien plus souvent la valeur vocalique que la valeur consonantique.

A ces défauts causés par les lacunes de l'alphabet s'en ajoutait une autre, imputable aux copistes des mss. La superbe écriture caroline présentait, malgré tout, un défaut. Les lettres étaient tracées indépendamment les unes des autres, sans liaisons. Aussi les mots ne se détachaient-ils pas bien, et étaient-ils fréquemment mal coupés, surtout par les copistes étrangers.

Lorsque la caroline eut dégénéré en l'écriture appelée gothique, une cursive dans laquelle les lettres étaient liées les unes aux autres fut l'écriture des mss. courants et notamment des mss. en français. La séparation des mots eût donc dû, désormais, être faite plus facilement. Il n'en fut rien, car, tandis que les copistes des mss. en minuscule caroline étaient soigneux et écrivaient posément, ceux qui se servirent de la cursive gothique écrivaient rapidement et souvent avec la plus grande négligence, si bien que le même inconvénient se perpétua et même s'accrut.

En France, on ne se préoccupa guère de parer à la plupart de ces imperfections. La graphie suivait l'orthographe latine, qui, on l'a vu, n'employait presque aucun signe diacritique. Aussi ne trouve-t-on, dans les mss. en français, jusqu'à la Renaissance, d'autre accent que celui que les copistes de mss. latins avaient placé sur l'*i*, afin de faire reconnaître cette lettre qui, sans cela, était souvent confondue avec les lettres voisines, surtout *u*, *n*, *m*. Les écrivains de pièces judiciaires d'ailleurs, étaient absolument hostiles à toute espèce d'accents, parce que, pour tracer un accent, il fallait lever la main, arrêter en quelque sorte l'écriture, ce qui était cause d'une perte de temps, c'est-à-dire d'argent, puisque ces praticiens étaient payés à la tâche. Tout au contraire des mss. en minuscule caroline où toutes les lettres étaient indépendantes, le grimoire en cursive gothique des gens de justice, surtout aux XV^e et XVI^e siècles, offrait l'aspect d'une série d'arabesques qui paraissaient formées d'un seul jet, et sans que celui qui les avait tracées eût semblé avoir levé la plume du haut en bas de la page.

Aussi dans ces mss. et dans bien d'autres, l'*i* ne porte pas d'accent. Quant à l'*y*, qui est surmonté d'un point, dans les mss. latins, et dans les mss. français en écriture caroline, où il est d'ailleurs rare, mais qui est employé d'une façon abusive dans les mss. des gens de justice, ou bien il est sans accent dans ces mss., ou bien l'accent y est tracé sans que le copiste ait levé sa plume, et il fait corps avec la lettre elle-même.

Dès le XIII^e siècle, on trouve l'*y* employé comme « *litera legibilior* ¹⁸ ». Les praticiens préféraient cette lettre qu'ils affublaient d'une queue volumineuse, parce qu'elle tenait beaucoup de place,

18. *Orthographia Gallica*, ältester Traktat über französische Aussprache und Orthographie, hg. v. J. Stürzinger. Heilbronn, Henninger, 1834, 8^o (Altfranzös. Bibliothek hg. v. W. Förster, 8), p. 28, col. 2.

à l'*i* accentué, lettre peu avantageuse parce que trop menue et plus longue à écrire.

Il était entendu que l'*y* ne pouvait remplacer l'*i* que là où cette lettre avait la valeur vocalique : d'où l'origine d'un autre emploi de l'*y*. Tout le monde savait que *i* et *u* en tête de syllabe et suivis d'une voyelle étaient consonnes¹⁹. Il y avait cependant des exceptions à cette règle ; par exemple *ieble*, *vi*, *vile*, *vit*, etc. (lisez *ui*, *uile*, *uit*²⁰). Or on eut l'idée, au XIII^e siècle, de faire précéder le mot *vi* (= *ui*) venu de *hodie*, de l'*h* que ce mot avait en latin. On écrivit donc *hui*, et il ne pouvait plus y avoir incertitude de lecture. On étendit abusivement ce procédé à des mots qui n'y avaient pas droit. Voilà pourquoi on eut les graphies *huile*, *huit*, etc., quoique ces mots fussent venus de *oleum*, *octo*, qui n'ont pas d'*h*. On fit de même pour *ieble* qu'on écrivit *hieble*, malgré *ebulus*.

Pour ce dernier mot on usa d'une autre ressource afin d'éviter une fausse lecture. On remplaça l'*i* par *y* et on eut *yèble*. Le *Dictionnaire de l'Académie* a admis, en 1835, cette dernière forme, et nous écrivons encore *hièble* et *yèble*.

Intérieurement, il était souvent difficile de savoir, à première vue, si un *i* placé entre deux voyelles devait être prononcé comme une voyelle ou comme une consonne. L'*y* fut encore là d'une grande ressource. Peu à peu on prit l'habitude de le substituer à l'*i*, lorsque celui-ci se trouvait, avec la valeur vocalique, entre deux voyelles : nous avons gardé cet usage que Robert Estienne avait régularisé.

D'autre part, on ne savait, quand intérieurement, l'*i* suivait une autre voyelle, si l'on avait affaire à une voyelle en hiatus ou à la fin d'une diphtongue. Dans quelques cas, l'hiatus fut indiqué par l'insertion d'un *h* non étymologique entre les deux voyelles. On eut donc *trahir* (par fausse analogie avec *trahere*) *enuahir*, etc., *cahier*.

On agit de même avec d'autres voyelles, dans *cahot*, *ahan*, *cahnette* ou *cahute*, etc.

Quant aux différentes valeurs de l'*e*, on ne tenta guère de les

19. « Il ne seroit point besoing descrire ce que les enfans ne ignorent cest que *i* et *u* sus toutes voielles faisans les premieres lettres de la syllabe sont consonantes, comme *iuste*, *adiuteur*, *vertu*, *conuerser*. » *Tresutile et compendieux traicte de lart et science dorthographie gallicane*... Paris, Jehan Saint-Denis, 1529, pet. 8°, B 1 v°, réédité par nous dans les *Mélanges offerts à M. Émile Picot*, Paris, Morgand, 1913, 2 vol. 8°, t. 2, p. 565.

20. Dans l'écriture caroline il n'existe qu'une sorte d'*u*, en toute situation ; dans l'écriture gothique l'*u* a pris, à l'initiale, la forme du *V*, qui sert aussi bien pour *u* voyelle que pour *u* consonne : ainsi en écrivait *uniuersite*.

distinguer au moyen âge. Le latin, qui n'avait qu'une sorte d'*e*, n'avait pas besoin de signe auxiliaire. En français on n'en eut pas non plus. D'ailleurs, à l'initiale et intérieurement, on savait que lorsque l'*e* était suivi, en même syllabe, d'une consonne prononcée, c'était un *e* masculin c'est-à-dire fermé ou ouvert ; et si cette consonne était un *s* suivi d'une autre consonne, l'*s* était conservé dans la graphie, même lorsqu'il fut amui. Partout, au contraire, où l'*e* initial ou intérieur fermait la syllabe, c'était le plus souvent un *e* sourd, dit féminin.

L'*s* joua véritablement le rôle d'un signe auxiliaire, si bien qu'on l'ajouta dans des mots qui n'y avaient pas droit, afin d'éviter la lecture par *e* sourd. Ainsi Robert Estienne lui-même écrit, à côté de *eglise*, *esglise*, et de même. *esgal*, *esuier*, etc.

En syllabe finale, on avait souvent soit un *e* fermé soit un *e* sourd terminant le mot. Là il n'y avait habituellement aucun moyen d'indiquer la façon dont cet *e* devait être prononcé. A. Thomas a découvert un ms. latin écrit entre 1298 et 1301, dans lequel on a distingué, pour les noms propres français qui y sont cités, l'*e* fermé final de l'*e* sourd, au moyen de l'ê dit cédillé, dont on s'est servi surtout aux XI^e et XII^e siècles dans les mss. latins pour noter la diphtongue *ae*. Dans ce ms. « l'ê cédillé est rigoureusement affecté à l'ê tonique final... Voici le relevé complet des noms de famille... dont l'ê final est pourvu d'une cédille : Belutê, Boulê, Dorê, Fourrê, Gouterê, Gorreê, Goulê, Hurê, Lescaudê, Moridê, Nancrê, Pasmê, Pastê, Porpensê, Poylleuê, Poytê, Ridê, Tancrê... Bestournê²¹. » Enfin il faut signaler que, dans tous les substantifs ou participes terminés en *e* fermé devenu final après la chute d'un *t* non appuyé, ce *t*, avant de tomber, donnait avec l'*s* de flexion un *z* qui subsista après la chute du *t* : on eut donc *bonte(t)* *bontez*, *ame(t)* *amez*, etc. On avait encore *ez* à la 2^e pers. du plur. des temps des verbes et dans *lez*, *assez*, où un *e* était aussi suivi de *t* + *s* = *z*. Ce *z* quoique, à partir du XIII^e siècle au moins, il fût devenu l'équivalent de *s*, fut conservé comme un véritable signe diacritique, afin de distinguer *ez* d'avec les finales en *es* où l'ê était, soit sourd : *hommes*, *femmes*, etc., soit ouvert : *les*, *des*, *ses*, *tes*, *deces*, *succes*, etc. Il était utile, en particulier, pour distinguer la 2^e pers. sg. de l'indic. présent de la 2^e pers. du plur. et du pluriel des participes passés : *tu*

21. A. THOMAS. Une tentative de réforme de l'orthographe française sous Philippe le Bel, dans le *Journal des Savants*, n^{elle} s^{le}, 14^e année, Paris, Hachette, 1916, 4^e, p. 511. L'ê cédillé n'est pas rare dans les mss. du midi.

aides, vous aidez, aidez ; tu laisses, vous laissez, laissez. Ce *z* était si bien considéré comme un signe auxiliaire qu'on le substitua à *s* final dans quelques mots où cet *s* était précédé d'*e* fermé : c'est pourquoi on écrivit et nous écrivons encore aujourd'hui *chez, nez, rez* au lieu des réguliers *ches, nes, res*.

L'*s*, avant de s'amuir, avait influencé aussi les autres voyelles, *a, i, o, u*, en syllabe tonique. *U* et *i* avaient subi un simple allongement. *A* avait changé de lieu d'articulation ; de palatal il était devenu vélaire, et il avait été allongé. Aussi l'avait-on mis parfois à la suite d'un *a* vélaire qui, étymologiquement, ne précédait pas un *s*, par exemple dans *pasle* ou *palle* (pallidus).

Contrairement à ce qui s'était produit pour *e* tonique suivi d'*s* amui qui était toujours un *è* ouvert long, l'*o* tonique en même situation était toujours un *o* fermé. On ajouta aussi un *s* à la suite d'un *o* fermé tonique qui ne l'avait pas régulièrement ; ainsi *trone, throne* se trouve fréquemment sous la forme *throsne*.

C = ts s'était trouvé, dans bien des cas, en contact direct avec *a, o, u* ; d'abord par suite de la fusion de deux mots : *ecce oc, ecce ac, piece a* deviennent *co, ca, pieca* (= *tso, tsa, pietsa*).

D'autre part *ce, ci, li* + voyelle avaient donné *ts* + voyelle, l'*i* étant absorbé. Aussi *cancio, leccio, faccio, linteolu* étaient devenus en français *chancon, lecon, facon, lincuel*. Dans les verbes en *-cier* le *c* se trouva également, à divers temps, en contact direct avec *a, o, u* : *comenca, comencois*... En outre, lorsque la diphtongue *ei* passa à *oi*, il en fut de même dans des mots comme *franceis, francois*.

Dès les origines de la langue, on avait paré à cette déféctuosité dans certains manuscrits en faisant suivre le *c = ts* d'un *z* qui s'interposait ainsi entre *c* et *a, o, u* ; par exemple, dans la *Cantilène de sainte Eulalie*, v. 21, on écrit *czo*²². Dans d'autres manuscrits on intercale un *e* entre *c* et *a, o, u*, mais dans la plupart on ne prend pas tant de peine et on laisse au lecteur le soin de distinguer si *c* devait être prononcé *c* dur ou *ts*. Cependant, jusqu'au XVI^e siècle, on trouve chez un certain nombre d'écrivains soigneux *cz* et *ce* employés. Tory qui, en 1531, introduisit en français la cédille, écrivait encore dans son *Champ fleury*, imprimé en 1529, *pronunceons, decza*²³, etc.

22. On trouvera cette poésie dans toutes les chrestomathies de l'ancien français notamment dans celle de Jeanroy et G. Paris.

23. *Champfleury auquel est contenu lart et science de la deue et vraye proportion des lettres attiques... proportionnees selon le corps et visage humain*. Paris, Geoffroy Tory et Giles Gourmont, 1529, pet. fol., f. 60 et 14.

Il semble que l'on se soit servi tout particulièrement de *cz* en Bretagne ²⁴.

Robert Estienne écrivait *commencea commenceois* ²⁵.

En Espagne, on usait, dans l'écriture visigothique, (VIII^e-XII^e siècles) d'un *z* surmonté d'un trait recourbé en forme de *c* que Menéndez Pidal appelle « zeda con copete » ; il ajoute que ce *z* semblait avoir un *c* suscrit, mais que, comme ce *c* était au niveau de la ligne, il en résultait qu'il ressemblait à un *c* avec un *z* souscrit. La « letra francesa » (IX^e-XIV^e s.) avait deux sortes de *z* dont l'un « con copete » dépassait un peu la ligne. Plus tard c'est le *c* qui domine dans ce signe qui devient un *c* cédillé ²⁶. En Italie on a de même un *z* surmonté d'un *c* au-dessus de la ligne ²⁷, puis un *c* avec un *z* souscrit ²⁸. Malgré l'importance de la queue du *z*, il est facile de voir, dans certains manuscrits, que c'est le *c* qui est l'élément principal, notamment dans le fac-similé d'un des plus anciens manuscrits de Dante, que Steffens a reproduit dans sa *Paléographie* ²⁹.

Le dialecte vaudois utilisa de bonne heure le *c* cédillé ³⁰. Olivetan qui fut, en Suisse, un des premiers à s'en servir, dans l'*Instruction des enfants*, (Genève, Gérard, 1537), parle dans sa préface de « cette figure ç nommée *c* à queue, ainsi observée ia passé longtemps par ceux qu'on dit les Valdois ³¹ ».

Ce *c* cédillé était employé concurremment avec les groupes *cz* ³², *ce*, lesquels cependant lui étaient préférés, en France.

24. O. THIERRY-POUX. *Premiers monuments de l'imprimerie en France au XV^e siècle*. Paris, Hachette, 1890, gr. f^o, pl. XXX, 1, 4, 6, 7, 8, 12, 13.

25. « Souvent pour addoucir la prolotion, de peur qu'on ne prononce le *c* comme en Cato, condo, sicut, on entremet vng *e*, *Commencea, commenceons, receut.* » *Traicte de la grammaire françoise* [par R. Estienne, Genève], 1557, 8^o, p. 5-6.

26. *Cantar de mio Cid*, texto, gramática y vocabulario por R. Menéndez Pidal, Madrid, Bailly-Baillière, 1908, gr. 8^o, t. I, p. 213-218 ; cf. Zacarias G. Villada, *Paleografía española*. Madrid, 1923, 8^o, p. 138, 210, 283.

27. Par exemple dans un manuscrit du IX^e siècle reproduit par Monaci, dans le t. III de l'*Archivio paleografico italiano*, Roma, Anderson, 1892-1910, gr. f^o planche 13, on lit le nom *Zenonis*, ligne 10 et 13 écrit avec un *z* surmonté d'un *c*.

28. Comme dans la pl. 90 de l'*Archivio* de Monaci, t. I, Roma, Martelli, 1882-1897, gr. f^o l. 21 *incomença*, l. 23 et 30, *terça*, etc.

29. Fr. STEFFENS, *Paléographie latine* ; édition française par R. Coulon, Paris, Champion, 1910, f^o, planche 103.

30. Cf. A. BARTH, *Laut- und Formenlehre der Waldensischen Gedichte*, dans les *Romanische Forschungen*, VII, Erlangen, 1893, p. 315 ^{es}.

31. Cité par GAULLIEUR, *Études sur la typographie genevoise*, Genève, 1855, 8^o, p. 122-123.

32. Dans *La noble leçon des Vaudois du Piémont*, éd. critique par A. de Stefano Paris, Champion, 1909, 8^o, l'éditeur a suivi la graphie du ms. C. c'est-à-dire le

Toutefois, en France même, le ç était employé très anciennement dans les pays de langue d'oc³³.

Dans les textes en langue d'oïl, on a considéré jusqu'ici que les mss. dans lesquels on trouvait le ç étaient d'origine italienne ou espagnole ou copiés sur des mss. de cette origine³⁴. Cependant, à la fin de l'étude sur le ms. dont nous avons parlé tout à l'heure à propos de la notation de l'é, A. Thomas écrit : « En terminant, je dois encore signaler un autre mérite orthographique du ms. 9783 : les deux scribes qui y ont travaillé connaissent et emploient à l'occasion la cédille sous le c pour distinguer le son sibilant du son explosif. Quelque rare que soit cette pratique dans les anciens mss. français, elle n'est pas sans exemples, avant et après l'an 1300³⁵. »

Pour indiquer que le g, qui avait subi une transformation analogue à celle du c devant a, e, i, avait la valeur douce devant a, o, u, on se contentait d'interposer parfois un e entre g et ces voyelles ; mais la plupart du temps on ne prenait pas ce soin. D'ailleurs dans bien des mots on remplaçait g latin (= dj) par i devant a, o, u : galbinu, iaune, gaudia, ioie, etc., tandis que i latin (= dj) était remplacé devant e, i, par g, ex. iacere *gesir*, iunior, *gindre*.

Ainsi la France semblait répugner complètement à l'emploi des signes auxiliaires. Il n'en était pas de même de l'Angleterre. En ce pays, au XII^e siècle, les copistes de manuscrits français ont utilisé l'accent simple ou double, non seulement pour corriger la plupart des lacunes de l'alphabet dont il vient d'être question, mais pour réaliser d'autres perfectionnements encore. Cela tient à ce que le français, quoique très répandu en Angleterre, n'était cependant pas la langue maternelle des habitants ; c'est pourquoi les copistes soigneux se servaient des accents afin de guider les lecteurs qui étaient bien plus souvent déroutés que les Français par les défauts de notre graphie. Ces accents, qui n'ont pas été utilisés en France,

Dd XV 31 (collection Morland) de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge, qui se sert partout de ç tandis que le ms. 207 de Genève, XV^e siècle, met très souvent, sinon toujours, *cz*.

33. On trouvera plusieurs exemples du ç dans Fr. Galabert, *Album de paléographie et de diplomatique. Fac-similés photographiques de documents relatifs à l'histoire du Midi de la France*. Paris, Champion, 1912 ; gr. 1^o, planche III^a du fascicule 1, dans un ms. daté de 1173.

34. C'est ainsi que la cédille est fréquente dans un ms. de chansons françaises exécuté en Italie qui est à Chantilly. Cf. Chantilly. *Le cabinet des livres. Manuscrits*. Paris, Plon, 1900, 2 vol. 4^o, II, p. 277-278, n^o 1047.

35. A. THOMAS, *Une tentative de réforme de l'orthographe française sous Philippe le Bel*. *Journal des savants*, 1916, p. 513.

sauf peut-être dans des mss. copiés sur des mss. anglais, ayant été l'objet d'une étude, de la part de Varnhagen et de Lincke ³⁶, nous nous contenterons d'en résumer très brièvement les résultats.

Lincke a étudié une vingtaine de mss., mais c'est surtout dans deux d'entre eux qu'il a relevé des accents : le ms. de la bibliothèque bodléienne, à Oxford, coté : Douce 230 et le ms. R. 17, 1 de Trinity College à Cambridge : tous deux contiennent une traduction française du psautier.

Dans ces mss. l'accent est ou simple ou double.

L'accent simple est employé :

A. Sur l'*i*, de même qu'en France ³⁷.

B. Afin de distinguer les syllabes ³⁸. Il signifie alors qu'une voyelle, et, s'il y a lieu, avec les consonnes voisines, forme une syllabe. Aussi l'accent n'appartient-il pas à la seule voyelle mais à la syllabe entière. Cela explique l'apparente négligence du copiste qui accentue tantôt la voyelle tantôt la consonne précédente ou la suivante, ou, quand il s'agit de diphtongues, tantôt l'un tantôt l'autre élément.

1^o Dans les *monosyllabes*, l'accent indique que la syllabe forme un mot à elle seule. Cet emploi de l'accent est justifié par le manque de séparation, ou par les erreurs de séparation qui sont si fréquentes dans les mss. C'est une imitation de ce qui se faisait dans les mss. latins où les prépositions, surtout celles qui ne comportaient qu'une seule lettre, étaient accentuées. Cette accentuation des monosyllabes est très fréquente dans les mss. étudiés (*é, dé, lá* etc.).

2^o *Polysyllabes*. Là, on eût dû accentuer chaque syllabe, et c'est ce qu'on trouve parfois, surtout dans des dissyllabes (*dóluirs*) ; mais plus souvent l'écrivain a oublié d'accentuer la deuxième syllabe (*dóslur*). L'application de l'accentuation de chaque syllabe a eu pour effet de faire accentuer l'*e* sourd (*chálchélt, sépúlchré*).

Le nombre des mots accentués sur toutes les syllabes est assez petit. La plupart du temps, les écrivains se sont contentés, d'une part, pour éviter les équivoques, de distinguer par l'accent des syllabes dont la 1^{re} finit par une voyelle et la suivante commence éga-

36. H. VARNHAGEN. *Das altnormannische C*, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, hg. v. G. Gröber. Halle, Niemeyer, III, 1879, p. 161 ss.

Kurt LINCKE. *Die Accente im Oxfordey und im Cambridger Psalter sowie in anderen allfranzösischen Handschriften*. Dissert. Erlangen (1885-86). Erlangen Jacob, 1886, 8^o, p. 23 et ss.

37. LINCKE, *o. c.*, II.

38. *Id.*, *o. c.*, 13 et suiv.

lement par une voyelle, d'autre part, d'accentuer seulement la syllabe tonique, et, dans les mots longs, aussi la syllabe portant l'accent secondaire.

a) Lorsque deux voyelles se rencontrent qui appartiennent à deux syllabes différentes, ou bien une seule des deux (ordinairement la 2^e) est accentuée, ou bien elles le sont toutes les deux. Il faut distinguer deux cas, suivant que les deux voyelles sont les mêmes ou qu'elles sont différentes.

a) Au moyen âge (de même que dans l'antiquité latine), en latin, en vieux français (anglo-normand), en provençal, en vieux haut allemand, en vieil et en moyen anglais, la longueur des voyelles était souvent marquée par le doublement. Pour distinguer de ce redoublement les voyelles semblables en hiatus, on accentue l'une et l'autre de ces voyelles (*aa* = *ā* ; *áá* = *a + a* en hiatus).

β) Quand deux voyelles différentes étaient en hiatus, on préféra employer un seul accent. On voulait empêcher le lecteur de prendre ces deux voyelles pour une diphtongue. Ce but eût été plus facilement atteint si l'on avait accentué les deux. On l'a fait parfois (*óánz*) ; mais en règle générale on ne mit qu'un accent, tantôt sur la 1^e (*pechéur*) tantôt sur la 2^e voyelle (*saúlez*).

b) Très communément, dans les mss., la syllabe tonique fut accentuée, particulièrement dans les Psautiers d'Oxford et de Cambridge (*santé, terre*).

c) Souvent aussi on jugeait nécessaire de marquer la syllabe portant l'accent secondaire (*ápelái*) ; et il n'est pas rare que, dans les mots longs, cet accent seul soit noté (*pádonons*).

Si, en somme, l'accent simple est l'accent des voyelles, l'accent double, sauf de rares exceptions, est l'accent des consonnes. Il sert à de multiples usages³⁹.

Varnhagen a montré que le double accent placé sur une lettre indique que cette lettre n'a pas sa valeur habituelle. Lincke, qui complète ce qu'a dit Varnhagen, signale qu'on rencontre ce double accent :

1^o sur *u* lorsqu'il a la valeur de *v*. Entre autres exemples intéressants on peut citer les mots *auras*, *aurunt*, *aurad*, qui portent le double accent, ce qui prouve que, au XII^e siècle, on prononçait encore un *v* dans ces formes du verbe *avoir*. L'existence du double accent sur l'*u* du mot *auant*, dans le ms. des *Serments de Strasbourg*, n'est pas certaine.

39. Varnhagen, *o. c.*, 162 ss.

2^o sur *i* lorsqu'il équivaut à *dj* ⁴⁰.

3^o sur *o*, seulement dans le *Psautier* d'Oxford. (L'accent double sur *o* indique sans doute une diphtongaison).

4^o sur *r*.

5^o sur *g* = *dj*.

6^o sur *c* pour indiquer la valeur *ts* ; parfois *c* avec le double accent a aussi la valeur de *tch* ⁴¹ ; mais généralement dans ce cas le *c* est suivi d'un *h*.

40. LINCKE, *o. c.*, 23 et suiv.

41. Dans le mot *cartre* = *tchartre*, au fol. viii du fac-similé de ce ms. *La Cancun de saint Alexis*, reproduction photographique du ms. de Hildesheim, p. F. H Böderker. Paris, Welter, 1890, f^o.

PREMIÈRE PARTIE

LES SIGNES AUXILIAIRES DE 1530 A 1694

I. — INTRODUCTION DES SIGNES AUXILIAIRES DANS LES IMPRESSIONS FRANÇAISES.

Les imprimeurs humanistes italiens introduisirent de bonne heure les accents dans les textes latins qu'ils publiaient. A leur imitation, les imprimeurs humanistes français firent de même ; et c'est de cette accentuation que s'inspirèrent ensuite ceux qui employèrent les premiers les accents dans les impressions françaises.

Le système d'accentuation latine dont se servirent les Italiens, puis les Français, présente certaines différences avec le système antique. Il emprunte plusieurs règles à l'accentuation grecque. En outre ce système est dominé par le principe de la différenciation, cher aux grammairiens latins qui se sont occupés des questions orthographiques.

Alde Manuce donne les règles de cette accentuation dans ses *Institutiones grammaticae*, dont la première édition est de 1508, et qui eut ensuite de nombreuses réimpressions, non seulement en Italie, mais encore en France où Badius, notamment, l'imprima en 1513 et plusieurs fois encore. D'autres imprimeurs firent de même, notamment Robert Estienne.

C'est, à notre avis, par les éditions aldines de textes latins où nous avons relevé des accents dès 1505, et par les *Institutiones*, que les humanistes français ont appris cette accentuation. C'est pourquoi nous en reproduisons ici les règles d'après l'édition des *Institutiones* publiée en 1523 par les Aldes. Nous donnerons ensuite le relevé des accents que l'on trouve dans les textes latins publiés par les Aldes dès le début du XVI^e siècle.

« Il y a dix accents : l'aigu ^, le grave ` , le circonflexe ^, la longue ¯, la brève ˇ, le signe d'union ˆ, le signe de séparation ˆ, l'apos-

trophe, l'esprit rude¹, l'esprit doux¹. Nous nous servons de tous, sauf l'esprit rude et l'esprit doux, en lieu desquels nous utilisons pour indiquer l'aspiration cette figure *H* ou *h* composée de la réunion de l'un et de l'autre. » Après avoir cité les règles bien connues de l'accentuation, l'auteur ajoute : « L'accent n'est pas conservé à sa place habituelle dans sept cas. » Nous citons seulement ceux qui nous intéressent :

« Pour raison de *distinction*, comme dans *quando* qui porte l'aigu quand il est interrogatif, et qui a le grave quand il est l'équivalent de *tri*, *quando*. De même *unà*, *penè*, *ferè*, *ponè*, *planè*, *coràm*, *palàm*, *falsò*, *eò*, *aliquò*, *illò*, *illà*, *circùm*, *aliàs*, etc., lorsque ces mots sont adverbes... ; par *nécessité*, lorsqu'un mot est suivi d'un enclitique comme *que*, *ue*, *ne*... ; par *transposition*, lorsqu'un mot est changé de place : ainsi les prépositions ont le grave lorsqu'elles précèdent le mot, comme dans : *dè quo genere*... ; au contraire, lorsqu'elles sont placées après le mot, elles changent leur accent contre l'aigu : *quo dé genere*... ; par *apocope* ou *syncope*, lorsque les mots sont apocopés ou syncopés. Dans ce cas ils gardent l'accent du mot entier, comme dans le vocatif en *i* des mots en *ius*, ainsi *Mercúrius*..., *ô Mercúri*... ; ainsi les noms et pronoms en *as* comme *Arpinàs*, *Rauennàs*, *cuiàs*, *nostràs* ont le circonflexe sur la dernière parce qu'ils sont des formes syncopées de : *Arpinâtis*, etc.

L'*apostrophe* sert à noter l'élision de la dernière voyelle comme dans : *Tanton' me crimine dignum duxisti*¹ ? »

Voilà quelle était alors la théorie des accents exceptionnels.

Dans leurs éditions, les Aldes (et les imprimeurs français les imitèrent généralement) ne marquaient guère que les accents exceptionnels. Ils employaient habituellement l'aigu sur la finale des mots suivis d'un enclitique ; le grave sur *à*, *è* prépositions, et sur les adverbes *unà*, *penè*, *ferè* etc., sauf lorsque ceux-ci étaient suivis d'une pause, auquel cas ils portaient l'aigu comme en grec ; le circonflexe se trouvait placé sur *ô* exclamatif et sur *deùm* (pour *deorum*) *diuùm* (*diuorum*). La *Briefue doctrine*, nous le verrons plus loin, donne ces formes comme modèles de syncope, et les imite dans l'emploi du circonflexe. Péron cite aussi l'une des deux comme modèle de syncope².

1. Aldi Pii Manutii *Institutionum grammaticarum libri IV*, Venetiis, in ædibus Aldi, 1523, 4^o, fol. 167-168 pour les accents ; et 169 pour l'apostrophe.

2. « Syncope est cum litera vel syllaba ex medio dictiois aufertur, vt Deùm... pro deorum. » *Dialogorum de linguae Gallicae origine libri IV*. Paris, 1555, 8^o, f. 72 et v^o.

Les imprimeurs lyonnais, qui se sont, de très bonne heure, appliqués à faire des contrefaçons des éditions des Aldes sont sans doute les premiers imprimeurs français qui se soient servis des accents. Cependant ce n'est guère qu'après 1520 que l'accentuation latine gagne du terrain en France. Tory, réformateur de l'orthographe latine, semble les avoir utilisés pour la première fois en 1525 dans les *Heures à l'usage de Rome* qu'il fit imprimer par Simon de Colines (car il n'était pas encore imprimeur). Il ne manque pas de le faire remarquer sur le titre : *Horæ in laudem Virg. Mariæ... vbi orthographia, puncta et accentus suis locis habentur* ; et, dans l'édition française : *...en bonne orthographie de pointtz daccens et diphthongues* ³. L'année suivante, Robert Estienne, qui commence à imprimer, se sert des accents et de l'apostrophe à la façon des Aldes dans son *Térence* ⁴, et depuis lors il les utilise couramment. Dans le *De corrupti sermonis emendatione* de Cordier, il emploie, dans un but pédagogique, bien plus souvent les accents. La préface, d'ailleurs, est suivie des règles de l'accentuation qu'il a copiées dans les *Institutiones* d'Alde. Il parle aussi de l'apostrophe et du trait d'union, *hyphen*, et il s'en sert parfois ⁵.

Introduction de l'accent aigu par Robert Estienne.

On attribue à tort, selon nous, à Pierre Lefèvre ou Fabri, l'honneur d'avoir réclamé le premier l'emploi des accents en français. Fabri s'est borné à réclamer un moyen de distinguer l'*e* masculin de l'*e* féminin : « Nota — écrit-il au début de la *Seconde rhétorique ou Poétique* — que le vulgaire francoys na point encor mis de difference en escripture entre *e* masculin et *e* féminin au singulier et terminaison de sillabe. Exemple : cest homme domine ou a domine [dominé]. Mais quant on luy adioinct *z* ou *s*, il y a difference, car *z* denote quil est masculin, et *s*, quil est féminin. Exemple : ce que [ie] deuises, vous le devisez, et aduisez ce que ie aduises ⁶. »

3. Cf. A. BERNARD. *Tory*, 2^e éd. Paris, Tross, 1865, 8^o, p. 147, et P. Lacombe, *Livres d'heures imprimés au XV^e et au XVI^e siècle conservés dans les bibliothèques publiques de Paris*. Paris, impr. nation., 1907, 8^o. N^{os} 341-343, p. 192-194.

4. TARENTIUS, Parisiis, R. Stephanus, 1526, 8^o.

5. M. CORDIER. *De corrupti sermonis emendatione*. Parisiis, R. Stephanus, 1530, cal. octob., 8^o, A 7.

6. *Le grant et vray art de pleine rhétorique* compilé par Pierre Fabri, Rouen, Simon Gruel, 1521, 4^o, 2^e partie.

C'est Geoffroy Tory qui, après avoir été l'un des réformateurs de l'orthographe et de la prononciation du latin, et l'un des premiers à employer les accents dans les impressions latines faites en France, a exprimé le premier, dans son *Champ fleury* ⁷, le souhait que les accents fussent introduits aussi en français : « En nostre langage françois nauons point d'accent figure en escripture et ce pour default que nostre langue nest encore mise ne ordonnée a certaines Reigles comme les Hebraïque, Greque, et Latine. Je vouldrois quelle y fust ainsi que on le porroit bien faire » et, plus loin : « En Francois, comme iay dict, nescrions point l'accent sur le O vocatif, mais le prononceons bien comme en disant : O pain du Ciel angelique : Tu es nostre salut vnique. »

L'appel de Tory fut entendu, puisque, l'année suivante, Robert Estienne introduisit l'accent aigu dans la première édition du *De corrupti sermonis emendatione*, de Mathurin Cordier. Dans un but pédagogique, Estienne, après avoir rappelé les règles de l'accentuation latine, marque les mots latins de l'accent dans tous les cas où un élève, qui ne connaît pas bien la quantité, et qui ne sait que les règles les plus élémentaires, serait exposé à se tromper en les accentuant.

Parallèlement, mais sans le dire ⁸, Estienne emploie l'accent dans quelques mots français. Pour ce faire, il prend naturellement modèle sur le latin. Toutefois, il ne pouvait être question de copier servilement les règles latines, notre langue ne s'y prêtant pas. Il fallait donc adapter les accents au génie de la langue française, et ce n'était pas chose facile. S'inspirant du regret manifesté par Fabri de ce que l'*e* masculin n'était pas encore distingué de l'*e* féminin, en syllabe finale, Estienne pensa qu'il serait très commode de marquer d'un accent aigu unique certains mots terminés par *e* masculin, particulièrement ceux qui avaient des homographes terminés par un *e* sourd, tels que sont, par exemple, les participes passés de la 1^e conjugaison, en face de la 1^e pers. du sing. de l'indicatif présent, *aimé, donné, forcé, leué*, etc., en face de *aime, donne, force, leue*, etc.

Nous relevons dans cet ouvrage : *trompé*, page 3 B ; *iay corrigé* 4 B, *il est sonné* 31 C, *enflambé* 42 A, *eschappé* 42 C, *volupté* 56 C, *il a esté* 62 C, *gaigné* 70 A, *abbé* 87 B, *il a emporté* 88 C, *nous auons*

7. Fol. LII et LVI.

8. Estienne avait-il annoncé cette innovation dans un ouvrage précédemment imprimé par lui ? Malgré nos recherches, nous n'en avons pas trouvé.

passé... seiourné 89 B, *il m'a destourné* 93 B... *affronté*, C. Et dans le *Dictionarium seu Latinæ linguæ thesaurus*, qu'il commençait alors à imprimer et qui parut l'année suivante ⁹ : *aspreté* (à l'article acrimonia), fol. 1, *sarré* (adhæreo) 8, *tiré* (admouere) 12, *aigreté* (blitum) 68, *attaché* (bolis) 68 v^o, *né* (bono genere natus) 69, *prouoqué* (cieo) 103, *verité* (disputare) 221, *tiré* (expromptus) 286, *maigreté* (macies) 477, *chargé* (pressus) 675, *enroué* (raucio) 720, etc.

On sait d'autre part — et nous l'avons rappelé plus haut — que ces mots formaient leur pluriel en ajoutant un *z* qui était justifié étymologiquement.

Or Estienne s'avisa très logiquement qu'il y avait avantage à garder l'accent au pluriel des mots en *é*. Dès lors le *z* qu'on ne conservait que pour marquer la valeur de l'*e* précédent devenait inutile, et il le supprima. Il fit de même dans les formes temporelles en *ez* et partout enfin où on avait *ez*. Aussi écrivit-il, dans l'ouvrage de Cordier : *vous deués*, 1 C, *vous ne gaignerés* 12 A, *assés*, 15 C, 21 C, etc., *venés vous* 20 B, *vous voulés* 28 C, *vous me voyés* 31 A, *vous soyés* 43 C, *vous vous abusés* 64 C, *syncopés vostre compte* 87 C ; dans le *Dictionarium* : *tachés*, *mettés* (incombere) 401 etc.

Il est bien revenu, ensuite, de cette hardiesse !

Quant aux homographes des mots précédents dont l'*e* final était sourd, Estienne se préoccupa, bien inutilement, d'y indiquer cette valeur. Il réalisa cela en mettant l'accent aigu sur la syllabe tonique précédente, mais rarement toutefois. Dans l'ouvrage de Cordier, on lit *infâme* E3 col. 2. Dans le *Dictionarium* : *aïde* (subst.), *tu aides* (adiuuo) 10 et v^o, *aïde* (impératif) *ibid.*, mais *aidant* sans accent ; *pénse* (l'*e* sourd final porte par erreur aussi l'accent) *et regarde* (inire aliquid) 407. Tels sont les seuls emplois qu'Estienne fait de l'accent aigu. C'est un accent tonique qui sert presque uniquement à distinguer les formes en *e* masculin des formes en *e* sourd.

Il est à remarquer que, sauf pour le *z* qui est remplacé par *s*, cette innovation ne changeait rien à la graphie des praticiens. Estienne la considérait comme parfaite et, dans ses impressions ultérieures, il use du *z* comme tous les gens de justice.

Dans le *De corrupti sermonis emendatione* de Cordier, Robert Estienne n'use de l'apostrophe que dans le latin : *audin'tu*, 22. Il ne s'en servit, en français, que plus tard, et toujours très sobrement.

9. *Dictionarium seu Latinæ linguæ thesaurus... cum Gallica... interpretatione*. Parisiis, R. Estienne, 1530-1531 f^o. Nous mettons entre parenthèses, après les mots cités, les mots latins sous lesquels ils figurent.

Dans l'ouvrage de Cordier, Estienne parle du trait d'union, *hyphen*, parmi les signes usités en latin. Voici ce qu'il en dit et qui est copié dans les *Institutiones* : « Hyphen, virgula est sub incurua quæ supponitur fini vnus dictionis et principio alterius, cum coniungere eas volumus : vt, de *industria*, ante *malorum* » A 7 v^o. Son trait d'union a la forme d'un oméga majuscule renversé.

De même que pour l'accent aigu, il use, dans le français, du trait d'union, sans le dire. Il le fait rarement d'ailleurs. Il s'en sert notamment dans le mot composé *passee-temps*, F 4 v^o.

Jamais il n'employa le tréma. Il préférerait, pour marquer les hiatus, se servir des notations traditionnelles, insertion d'un *h*, ou remplacement d'*i* entre voyelles par l'*y*.

L'emploi si restreint qu'a fait Estienne de l'accent, dès l'origine, en a malheureusement pendant longtemps retardé l'extension.

Introduction de la cédille par G. Tory.

Dans son *Champ fleury*, Tory écrivait : « C devant o en prononciation et langage Francois aucunesfois est solide, comme en disant *Coquin*, *coquard*, *coq*, *coquillard*. Aucunesfois est exile, comme en disant *garcon*, *macon*, *facon*, *francois* et aultres semblables. » 37 v^o. Il ne parle pas de remédier à cet inconvénient. Parfois il use du procédé qui consiste à doubler le *c* d'un *z* et il écrit *decza* (fol. 14) ou il le fait suivre d'un *e* : *pronunceons* (60). Nous avons compulsé tous les livres imprimés dans le premier tiers du XVI^e siècle que nous avons pu nous procurer, afin de tâcher de découvrir ceux où ont été employés pour la première fois les signes auxiliaires ; et nous croyons que c'est à Tory qu'il faut attribuer la priorité de l'emploi de la cédille.

C'est, en effet, dans une plaquette imprimée par lui que nous avons trouvé ce signe pour la première fois¹⁰. Cette plaquette, dont Bochetel est l'auteur, a pour titre : *Le sacre et couronnement de la Roynne*, et porte la date du 16 mars 1530 (nouveau style 1531). On y lit : *façon* A3, *commença*, *Luçon*, B 4. Chose curieuse, alors que ce livret est imprimé en caractères ronds, comme tout ce que Tory a publié en dehors des *Heures*, les *ç* sont en semi-gothique, et d'un corps plus petit que le reste de l'impression. Comment a pu se produire cette anomalie, d'autant plus singulière que Tory évi-

10. Ce détail a échappé à A. Bernard qui, dans son excellent livre sur *Tory*, s'est occupé de la cédille.

tait avec le plus grand soin de mélanger, non seulement les caractères gothiques avec les romains, mais encore les gravures appropriées à l'un ou l'autre type ¹¹ ? Voici, très probablement, l'explication.

Sans doute pris de court, Tory n'eut pas le temps de faire fondre de ç. Et puis il faisait un essai qui pouvait ne pas réussir. Il emprunta donc des ç aux casses d'un de ses confrères qui imprimait des *Heures* en espagnol exécutées en caractères gothiques.

Dès 1488, on éditait à Toulouse un ouvrage en espagnol où le ç abondait ¹². Depuis lors, les presses parisiennes étaient devenues les pourvoyeuses en livres d'heures d'une grande partie de l'Europe, et, entre autres pays, de l'Espagne.

Nous avons consulté à la Bibliothèque nationale des *Heures* en espagnol. *Las... horas de nuestra Señora... con otras muchas deuociones*, impr. à Paris par N. Higman pour Simon Vostre (vers 1510), 8^o et *Las Horas de nuestra Señora con muchos otros oficios y oraciones*, [chez G. Godard et Hémon Lefèvre, vers 1510], 8^o. Dans ces deux livres, le ç est employé couramment. Un peu plus tard, Th. Keruer publiait, en 1527 et en 1529, des *Heures* en espagnol ; et cette dernière année, Pierre Vidoue imprimait pour Galiot du Pré un *Libro aureo* de « Marco Aurelio emperador ». Ces ouvrages, que nous n'avons pu voir, renfermaient très probablement des cédilles. C'est sans doute à l'un de ces imprimeurs que Tory emprunta ces caractères.

Le 16 avril 1531, c'est-à-dire un mois après la publication du *Sacre*, Tory donnait une autre brochure de Bochetel, *Lentree de la Royne en sa ville et cite de Paris*. On y retrouve le même ç semi-gothique : façon (a 2 v^o, d 4 v^o, e 2 v^o) ; seruit Deschançon (e 4).

Ce timide essai fut-il mal accueilli, ou bien Tory, au goût si délicat, préféra-t-il cesser — n'ayant pas le temps de fondre des ç en romain — de mêler ainsi des caractères différents ? Toujours est-il que nous ne voyons plus de cédille dans les productions sorties de son atelier de 1531 à 1533, par exemple dans les *Épithaphes de la Royne mere*, octobre 1531 ; l'*Histoire ecclesiastique* Deusebe, 1532 ; l'*Adolescence Clementine* de Marot, 13 novembre 1532 ; Jean Marot de Caen, *Sur les deux heureux voyages de Genes et de Venise*, 22 janvier 1532 (n. s. 1533).

11. Cf. BEAULIEUX. *Mss. et imprimés au XVI^e siècle* dans les *Mélanges offerts à Émile Chatelain*. Paris, Champion, 1910, 4^o, p. 428.

12. *La Consolación de Boecio*. On en trouvera un fac-similé dans Thierry-Poux, o. c., planche XXV, 11.

Le système de Sylvius.

Entre temps avait paru, en janvier 1531 (n. s. 1532) l'*In linguam Gallicam Isagoge*¹³, imprimée par Robert Estienne. Dans ce volume, l'auteur, Jacques Sylvius, médecin célèbre, proposait tout un système fort singulier de graphie qui est exposé en entier au v^o du 8^e feuillet préliminaire (non chiffré). Il avait toutefois le mérite de proposer l'emploi d'un certain nombre d'accents dont plusieurs ont été adoptés — parfois avec une valeur différente de celle qu'il leur attribuait — en outre, de l'apostrophe, du tréma, et même d'un procédé pour distinguer *i* et *u* consonnes d'*i* et *u* voyelles, et *g* doux de *g* dur, par le moyen d'un tiret joint à ces lettres. Enfin il distinguait le *c* doux du *c* dur (en employant un *c* avec *s* suscrit) et il marquait d'un signe spécial les consonnes non prononcées. Sylvius emploie quatre sortes d'accents dont trois sont affectés à la seule voyelle *e*. Ces accents lui servent à distinguer trois espèces d'*e*. Malheureusement son classement répondait à la prononciation picarde, mais non à la prononciation parisienne.

Il note l'*e* fermé, comme Robert Estienne, de l'accent aigu. Il appelle cette voyelle « *e* à son plein ». Il écrit *charité*, *amé*.

Il reconnaît très bien aussi l'*e* sourd qu'il appelle *e* à son faible. Il le note, à la finale généralement, de l'accent grave, qui, en latin, était en quelque sorte un accent négatif, puisque, théoriquement, toutes les syllabes des mots latins autres que les syllabes toniques avaient cet accent. Il écrit donc *gracè*, *bonè*. Or cet accent était inutile, si l'on notait tous les *e* fermés de l'accent aigu.

Enfin il passe sous silence l'*e* ouvert, mais il prétend que l'on a un *e* moyen dans les terminaisons en *-ez* des temps verbaux : *amate*, *aîmès*.

Il a eu tendance à noter la valeur de toutes les voyelles, mais, influencé par Robert Estienne qui restreignait l'usage de l'accent aigu à la dernière syllabe, il ne s'en servit aussi lui qu'à cette place. Mais il employa parfois l'accent grave intérieurement : *grènoûlè*, *rènoûlè*, p. 58 ; *vestèment*, *pauèment*, 65, *grènier*, 66, *curèdent*, 82, etc. Il écrivit ainsi les noms en *ée* : *armèè*, etc., 78.

Le quatrième accent, le circonflexe, lui servit à noter les diphton-

13. Iacobi SYLVII. *In linguam Gallicam Isagoge, vna cum eiusdem Grammatica Latino-Gallica, ex Hebræis, Græcis et Latinis authoribus*. Parisiis, R. Stephanus, 1531, 4^o.

gues ou anciennes diphthongues, tandis qu'il marquait les hiatus au moyen du tréma.

« La synérèse, dit-il, est la contraction de deux syllabes en une, comme *Phæton* dissyllabe, pour *Phaeton* en trois syllabes. De même les Français disent *saül* pour satur. » « La diérèse est la division d'une syllabe en deux, comme *Albaï*, *longaï* etc... De même les Français disent *βοσκον* *bofs*, c'est-à-dire lignum et sylua, *boïs* c'est-à-dire buxus ; habeo *g'-haf*... et *g-è hai*, c'est-à-dire odi ¹⁴. » p. 56. Son tréma et son circonflexe ne sont pas, comme les nôtres, placés sur une seule voyelle, mais en partie sur l'une, en partie sur l'autre des deux voyelles. Il déclare et, semble-t-il, à bon droit, être le premier à employer l'apostrophe en français : « A l'imitation des Grecs nous faisons suivre très souvent la dernière consonne d'une apostrophe, qui indique la suppression de l'*a*, de l'*e* ou de l'*i*, et même, dans le Hainaut, de l'*u*, comme dans *m'amiè* pour *ma amiè*, *tu n'es qu'un badin* pour, *tu nè es què vn badin*, *tu n'iras poinct*, pour *tu nè i iras poinct*, *t'es sagè* pour *tu es sagè*... » ¹⁵ p. 55.

Malheureusement, tout ce luxe d'accents et autres signes auxiliaires, au lieu de simplifier la graphie, ne faisait que la compliquer, car Sylvius s'en servit pour renforcer l'étymologie. Il a poussé ce principe de l'étymologisme jusqu'à l'absurde, puisqu'il est allé jusqu'à dénaturer les mots pour les rapprocher davantage du latin, sous prétexte qu'avec les lettres qu'il met au-dessus de celles qu'il restitue ainsi indûment, on indique leur prononciation. C'était, ainsi que l'a dit F. Brunot ¹⁶, tendre à avoir une double écriture, une sur la ligne et une autre au-dessus. L'érudit trouvait son compte dans l'écriture du bas et l'ignorant rétablissait la prononciation avec celle du haut.

Le système de Sylvius n'avait donc aucune chance d'être adopté. Il est à craindre qu'il n'ait dégoûté des savants qui, sans cela, eussent été partisans d'une réforme modérée. L'imprimeur de Syl-

¹⁴ « Diæresis, id est diuisio vnus syllabæ in duas vt : Albaï,... Eodem modo et Galli βοσκον *bofs* id est lignum et sylua ; boïs, id est buxus. Habeo *g'-haf* id est teneo, et *g-è hai* id est odi...

Syneresis, id est contractio duarum syllabarum in vnam vt Phæton dissyllabum, pro Phaeton trissyllabo. » p. 56.

¹⁵ « Apostrophon enim Græcorum more vltimæ consonanti sæpissime appingimus, quo literæ *a*, *e*, *i* ablationem significamus, et apud Hannonios etiam : vt *m'amiè* pro *ma amiè* ; *tu n'es qu'un badin* pro *tu nè es què vn badin* ; *tu n'iras poinct* pro *tu nè i iras poinct* ; *t'es sagè* pro *tu es sage*... »

¹⁶ F. BRUNOT. *Histoire de la langue française des origines à 1900*. Paris, Colin, t. II, 1906, p. 94.

vius, R. Estienne, qui le critiqua plus tard ¹⁷, lui emprunta cependant une de ses innovations les moins utiles, l'emploi de l'accent grave sur *e* sourd. Depuis l'édition de 1533 du *De corrupti sermonis emendatione* de Cordier, en effet, jusqu'en 1550, il emploie cet accent dans les mots terminés par un *e* sourd, surtout quand ces mots ont des homographes terminés par *e* fermé ; et depuis lors il cesse d'employer l'accent aigu sur la syllabe tonique de ces mots. Il n'écrivit donc plus *pénse, regârde* etc., mais *pensè, regardè* etc. ¹⁸.

D'autre part Sylvius avait étendu considérablement le champ des accents. Après lui on craignit moins de les employer bien plus largement que n'avait fait leur introducteur. L'apostrophe et le tréma furent adoptés grâce à lui. Il montra la nécessité de distinguer *i* et *u* consonnes d'*i* et *u* voyelles ; et son procédé d'exponctuation des consonnes superflues — qui fut repris plus tard — donna à certains érudits l'idée d'en supprimer un certain nombre et d'en remplacer d'autres par des accents.

Le premier traité sur les accents. La briefue doctrine.

La question des signes auxiliaires était désormais à l'ordre du jour. A l'inverse de Sylvius, Tory s'ingénia à la résoudre en employant, dans la 4^e édition de l'*Adolescence Clementine* de Marot, 1533 ¹⁹, un signe unique en forme d'apostrophe qui, diversement placé, tenait lieu de l'accent aigu, de l'apostrophe et de la cédille : 1^o « sur le *é* masculin different du feminin » ; 2^o « sur les dictionns ioinctes par sinalephes » ; 3^o « soubz le *c*, quant il tient de la pronciation de le *s*. » Il utilisa encore ce signe avec sa triple fonction dans sa traduction de la *Mouche* de Lucien, qu'il publia presque en même temps, et il mourut peu après ²⁰.

17. « Pourtant que plusieurs... se sont plains a nous de ce qu'ils ne pouoyent aiseement saider de la Grammaire Francoise de maistre Lois Maigret... ne de l'Introduction a la langue Francoise composee par M. Iaques Syluius... » R. Estienne. *Grammaire*, p. 3.

18. L'imprimeur Louis Grandin se servit parfois aussi de cet accent dans des livres de classe.

19. *L'Adolescence Clementine... avec certains accens notez, cest assauoir sur le é masculin different du feminin* [sic], *sur les dictionns ioinctes ensemble par sinalephes et soubz le c quand il tient de la pronciation de le s, ce qui par cy deuant par faulte daduis n'a este fait au langaige françoys, combien q'u'il* [sic] *y fust et soyt tresnecesaire*. Paris, G. Tory, (7 juin) 1533, 8^o.

20. Sa femme, Perrette Le Hulin, est qualifiée veuve à la date du 14 octobre 1533 ; cf. A. Bernard, *Geofroy Tory*, 2^e éd. Paris, Tross. 1865, p. 59.

Cette année même parurent deux éditions d'un opusculé — qui fit beaucoup de bruit, voire de scandale — de la reine de Navarre, Marguerite, sœur de François I^{er}, intitulé le *Miroir de l'ame pecheresse*. A la suite d'une des deux éditions, parue sans nom d'imprimeur, se trouvaient différentes pièces de vers de Marot et aussi une *Briefue doctrine pour deuement escrire selon la propriete du langage francoys*²¹ qui, dans ses trois pages et demie, exposait seulement la théorie de l'apostrophe. On a beaucoup discuté pour savoir quel en était l'auteur. Il s'est pourtant nommé, puisqu'il dit positivement qu'il s'appelle Montflory²².

La deuxième édition de la *Briefue doctrine*, beaucoup plus considérable que la première, fut imprimée, toujours à la suite du *Miroir*, par Antoine Augereau, et porte la date de décembre 1533²³. Cet ouvrage ayant été tout de suite adopté par beaucoup d'imprimeurs comme le code de l'accentuation, et sa vogue ayant été ensuite perpétuée par l'opusculé sur les *Accents*, de Dolet, qui l'avait copié en très grande partie, il est utile d'en donner ici l'analyse.

Montflory expose l'usage de l'apostrophe, de l'*e* élidé, de l'accent aigu, de l'accent grave sur *a*, de l'accent circonflexe, du tréma, d'un accent enclitique, et enfin de la cédille.

Il distingue entre l'apostrophe et la collision : « Apostrophe, comme dit est, oste du tout la voyelle finale du mot qui precede la voyelle du mot ensuyuant, et faict qu'elle ne s'escript ne profere aulcunement ; et suffit que seulement on la marque au dessus, par son petit point » c'est-à-dire par le signe '. « Mais la collision oste ou menge la voyelle en proferant seulement, non en escripuant : car ladicte voyelle se doit escrire. Exemple : Esperance en Dieu fault auoir Car el'uault mieulx qu'or ny auoir ; auquel exemple la derniere lettre d'esperance, qui est *e* voyelle, se menge, à cause de l'autre voyelle de ce mot ensuyuant *en*, se commençant par vng aultre *e*. Et fault prononcer *Esperancen* et neantmoins escrire *Esperance en*. Et pourtant quand il fault menger par ladicte collision ceste voyelle *e*, nous auons vsé de ce caractere *e* tracé d'une virgule, comme dung traict de plume, signifiant qu'il le fault tenir

21. *Briefue doctrine pour deuement escrire selon la propriete du langage francoys* à la suite du *Miroir* de Marguerite de Navarre, s. l., 1533, 80.

22. Nous en reparlons un peu plus loin, dans l'avant-propos qui est en tête de notre réédition de cet ouvrage.

23. *Briefue doctrine pour deuement escrire selon la propriete du langage francoys* (à la suite du *Miroir*). Paris, Augereau, 1533, 80.

comme pour effacé en prononçant... combien qu'il fault qu'il y soit escript... En quoy faisant, ceulx qui ignorent l'art des rhythmes liront plus parfaitement, en gardant la mesure des vers, laquelle confondue offense grandement les oreilles de ceulx qui sont sçauantz et entenduz audict art. » p. 112-113 de notre réédition.

Il admet l'apostrophe même devant un mot commençant par une consonne, par apocope ; dans « *pri'*, *suppli'*, *com'*, *hom'*, *quel'*, *tel'*, *el' recommand'*, etc.... et ce en rythme seulement. En prose l'exemple peult estre *grand'chose* pour grande chose, *quelle qu'el soit* pour quelle que elle soit... Et seroit bon que les imprimeurs des liures en françois dore`enauant notassent lesdictz apostrophes ainsi qu'auons faict. » p. 113-114. On ignorait alors que les formes *pri*, *suppli*, *quel*, *tel*, *grand*, étaient des formes régulières, et que les formes avec *e* étaient récentes et amenées par l'analogie.

Montflory expose ensuite « afin d'euitier doubte ou (comme vulgairement on dit) amphibologie, » la distinction de l'*e* masculin du féminin par « vne virgule vng peu inclinée, comme est l'accent appellé des latins agu, ainsi, *é*. » Il le met même quand l'*e* masculin est suivi de z. « Il m'a démontré les necessitéz. Ne perseueréz en voz iniquitéz... » 114-115.

Il n'est pas partisan de la notation de l'*e* féminin « pource qu'il est trop frequent, comme l'accent graue en Grec, qui pour la mesme raison ne se signe point, si non quand est agu mué en graue » 115.

Vient alors le tour de l'accent circonflexe et du tréma auxquels il ne donne point de nom : « Le premier est signe de conionction, le second de diuision. Le premier r'assemble, r'unit et conioinct les parties diuisées, et ce en troys façons. La premiere quand... vng mot est syncopé, c'est a dire diuisé et diminué au milieu, puis les deux parties sont reioinctes ensemble : la diuision et reünion d'icelles est signifiee par ledict caractere. Exemple: lai`rra pai`ra, vrai`ment, hardi`ment, don`ra, pour laissera, paiera, vraiment, hardiement, donnera. Et ainsi font souuent les Latins, comme l'on voit es bonnes impressions, esquelles on treuve diu`um du`um, vir`um pour diuorum, duorum, virorum. La seconde, quand deux motz (desquélz l'ung est detronqué) sont r'assembléz en vng, comme... a`uoz pour auéz vous... La tierce quand deux voyelles sont r'accoursies et proferées en vne : ce qui se fait souuent en rythme... comme en l'oraison de la Royne de Nauarre à Iesus Christ... pense`es, ou les deux e`e se passent pour vng, proferé par traict de temps assez longuet, quasi comme si l'on disoit penséz... » 115-116.

« Le second caractere dessus mentionné qui est .. noté... sur les voyelles est celluy par lequel on faict au contraire de l'aulture... car il signifie diuision et separation, et que d'une syllabe en sont faictes deux comme en... *païs* en deux syllabes... » 116-117.

Puis il expose la raison de l'emploi de l'accent grave sur *à* préposition, analogue à l'usage des mss. latins où l'on écrivait *à* préposition, avec l'acc. aigu (quoique ces deux mots ne fussent pas équivalents, notre préposition venant de *ad* latin). Au contraire « quand il [*a*] est verbe de habeo il n'est point noté : aulcuns toutesfoys l'escripuent auec aspiration *ha*, qui n'est pas mauuais. Je m'en rapporte à l'usaige et iugement des meilleurs et plus sçauans. » 117. Il veut désigner ici Robert Estienne qui a toujours écrit *ha* pour habet, mais *a* préposition sans accent, parce qu'il se rendait compte de la différence des deux prépositions *a* en latin et en français.

Montflory adopte la cédille dont il explique l'emploi : « De ce aurez cest exemple. François D'alençon s'efforçoit [sic] de tenir la façon italienne en prononçant [le latin] ; et sçauoit fort bien faire vne leçon ; et prononçoit excellentement bien la langue françoise. Et n'est besoing d'escripre prononceant, annonceant, s'efforceant, receoit, comme plusieurs font [notamment Estienne] pour eüter que *c* ne sonne comme *k* ou *q*. » 118.

Il termine par l'accent enclitique, qu'à l'imitation du latin il veut qu'on mette sur la dernière syllabe d'une forme verbale suivie du pronom personnel sujet. « Exemple : l'accuseray'ie enuers son prelat ? Nenny. Ce n'attenteray'ie de faire... » 119.

Dans la réédition de la *Briefue doctrine* publiée en 1538 à Lyon par Pierre de Sainte Lucie dit le Prince ²⁴, et qui ne porte plus le nom de Montflory, l'accent enclitique est remplacé par le tiret ou trait d'union, « une uirgule appelée macaph, de laquelle souuent usent les Hebreux, qui se figure en ceste sorte — et se met la dicte uirgule entre le uerbe et la diction enclitique suiuante. Exemple, iray-ie, le diray-ie, l'opinion desquels nous auons suiuy. »

Si nous récapitulons les signes employés par Montflory nous constaterons : qu'il se sert de l'aigu un peu plus largement qu'Estienne, mais toujours uniquement à la finale ; qu'il a emprunté à Syluius l'apostrophe, le tréma et l'accent circonflexe, mais que,

²⁴. *Briefue doctrine*... (à la suite du *Miroir*). Lyon, ches le Princ : [Pierre de Sainte-Lucie], 1538, 8°.

pour ce dernier, il se guide sur l'emploi qu'en faisaient les latinistes d'alors ; qu'il a pris à Tory l'usage de la cédille.

Il n'apporte donc comme innovations que l'*æ* barré pour marquer l'éliision, qui semble bien lui appartenir en propre, l'accent grave sur *à* préposition et l'accent enclitique, qu'il a pris aux latinistes. Nous verrons que l'*æ* barré eut un emploi assez spécial et assez éphémère. Quant à l'accent enclitique il fut, comme il vient d'être dit, dès l'édition suivante, remplacé par le tiret.

Si la *Briefue doctrine* n'était pas très originale, elle avait le mérite de réunir en quelques pages les signes nouveaux proposés dans différents ouvrages, et d'en expliquer clairement les raisons d'être et l'emploi. Aussi eut-elle beaucoup de succès. Elle servit de guide aux imprimeurs qui étaient fort embarrassés pour utiliser à propos les signes auxiliaires.

Elle fut encore rééditée en 1540 à Anvers ²⁵.

Les Accents de Dolet.

En cette même année 1540 parut un autre ouvrage qui copiait effrontément la *Briefue doctrine* et qui l'éclipsa complètement. Il s'agit du petit traité *De la punctuation de la langue francoyse. Plus des accents d'ycelle*, qui était publié à la suite de la *Maniere de bien traduire de langue en aultre* ²⁶. Ces opuscules faisaient partie de cet *Orateur françois* annoncé par Dolet qui devait contenir un traité d'orthographe et qui n'a pas paru.

S'il s'écarte sur quelques points de la *Briefue doctrine*, Dolet reproduit tout le reste, parfois sans changer un mot, se contentant de modifier l'ordre suivi par Montflory.

Il reprend presque mot pour mot la triple distinction faite par celui-ci entre *a* « article du datif... » ou « preposition seruant à l'accusatif cas »... qu'il « fault signer d'ung accent graue, en ceste sorte à », et *a* qui « signifie aultant en francoys que habet en latin ». Ce dernier « n'a poinct d'accent. Lors aulcuns l'escripuent avec une aspiration, *ha* : ce qui me semble superflu : toutesfois ie remects cela à la fantasie d'ung chascun. » p. 124-125 de notre réédition.

Dolet reproduit la règle de l'accent aigu affecté à la seule finale

²⁵. *Introduction pour les enfans recogneue a Louvain*. Anvers, 1540, pet. 8°.

²⁶. *La maniere de bien traduire d'une langue en aultre, d'aduantage de la punctuation de la langue francoyse, plus des accents d'ycelle*. Lyon, Dolet, 1540, pet. 4°. Il y a aussi une éd. 8° à la même date.

tonique en *é* fermé ; mais il la corrige en ce sens qu'il ne veut pas, pour les substantifs, du pluriel en *ez*, auquel il préfère le pluriel en *és* ; et il veut qu'on réserve *-ez* pour les formes verbales. Il faisait là une application nouvelle du principe de la distinction, cher aux praticiens : « Le te ueulx aduertir en cest endroit d'une mienne opinion. Qui est, que le, *é*, masculin en noms de pluriel nombre ne doit recepuoir ung, *z*, mais une, *s*, et doit estre marqué de son accent, tout ainsi qu'au singulier nombre. Tu escriras doncq uoluptés, dignités, iniquités, uerités : et non pas uoluptéz, dignitéz, iniquitéz, ueritéz, ou sans *é* marqué avec son accent aigu tu n'escriiras uoluptez, dignitez... Car, *z*, est le signe de, *é*, masculin au pluriel nombre des uerbes de seconde personne : et ce sans aucun accent marqué dessus. Exemple. Si uous aymez uertu, iamais uous ne uous addonnerez à uice, et uous esbattrez tousiours à quelcque exercice honneste... Sur ce propos, ie scay bien, que plusieurs non bien congnoissants la uirilité du son de le, *é*, masculin trouueront estrange, que ie repudie le, *z*, en ces mots uoluptés, dignités, et aultres semblables. Mais s'ilz le trouuent estrange, il leur procedera d'ignorance, et mauuaise coustume d'escrire : laquelle il conuient reformer peu à peu. » p. 126.

Dolet indique ensuite expressément ce que Montflory réalisait sans le dire, à savoir que l'« *e* », de prononciation masculine ne se met seulement en fin de diction, mais aussi deuant la fin [toutes fois toujours sur la tonique]. Exemple. Journée, renommée, meslée, assemblée, diffamée, affolée : et aultres mots, qui se forment du masculin en féminin : comme est de despité, despitée : de courroucé, courroucée : de suborné, subornée : et semblables dictions tant au singulier nombre, qu'au pluriel. Exemple du pluriel. Contrées, journées, assemblées, menées. » *ibid.*

Comme Montflory, il juge avec raison inutile de donner un accent à l'*e* féminin. Cela l'amène à parler de la synalephe, de l'apostrophe et de l'apocope, pour lesquelles il donne exactement les mêmes règles que la *Briefue doctrine*, et dans les mêmes termes. p. 126-7. Il y ajoute seulement l'exception de l'*h* aspiré qui empêche l'apostrophe du monosyllabe précédent : « Et si d'aduanture il se commence par, *h*, cela n'empesche point quelquefois l'apostrophe : car nous disons, et escripuons sans uice, l'honneur, l'homme, l'humilité : et non le honneur, le homme, la humilité. Au contraire, nous disons sans apostrophe le haren, la harendiere, la haulteur, le houzeau, la housse, la hacquebute, le hacquebutier, la hacquenée, le hazard,

le hallectret, la hallectarde. Et si ces mots se proferent sans grande aspiration, la faulte est enorme. » p. 127.

Il admet comme son devancier l'apostrophe des mots composés avec *re*, *r'assembler*, *ie r'enuoie*, *r'imprimer*, *r'ouurir*, *r'umbrager* ; en quoi un certain nombre d'imprimeurs l'imitent, en sorte que, dans tout le cours du XVI^e siècle, on trouve assez fréquemment *r'unit*, *r'assemble* etc. Pour l'apocope, il copie absolument ce qu'en dit Montflory et il croit comme lui que dans *grand chose* l'*e* est apocopé. Aussi recommande-t-il l'emploi de l'apostrophe : *grand' chose*, p. 128-130.

Il cite encore textuellement les prescriptions données par Montflory pour l'accent circonflexe et le tréma. p. 130-1. Mais il se sépare de lui, avec raison, à propos de l'accent enclitique qui « n'est point receuable en la langue francoyse. » p. 131-2. Il ne parle pas du tiret adopté par l'éditeur de la 3^e édition de la *Briefue doctrine*.

Il supprime les passages relatifs à l'*e* barré représentant l'*e* élidé et à la cédille dont il fera pourtant usage un peu plus tard dans ses impressions.

Le plagiat de Dolet éclipsa totalement la *Briefue doctrine*, qui ne fut plus réimprimée, tandis que l'opuscule sur la *Ponctuation et les accents* le fut plusieurs fois²⁷. Cet opuscule est joint (sans nom d'auteur), à plusieurs éditions de l'*Art poétique* de Sebillet. Il devint le code de l'accentuation de tous les imprimeurs. Les professeurs d'écriture le reproduisirent à leur tour. Le Moine le joint à son traité d'écriture.

Jusqu'à la fin du siècle, la vogue des *Accents* de Dolet persista. Les préceptes donnés pour les accents et la ponctuation par Claude Mermet dans sa *Pratique de l'orthographe françoise*, publiée à Lyon en 1583 et rééditée en 1624 et 1626, ne sont guère autre chose qu'un résumé des deux petits traités de Dolet²⁸. Personne n'avait songé à les remplacer : c'est dire que, pour les ouvrages en prose, la doctrine des accents n'avait pas varié. En 1600 on enseignait donc encore les règles données en 1533 par Montflory. Les réformes si intéressantes de Ronsard n'avaient pas réussi à les améliorer, sauf dans de petits détails.

Quel était, vers 1540, le résultat de l'introduction des signes

27. On verra plus loin, en tête de la réédition, les éditions qui ont suivi celle de 1540.

28. Voir les pp. 90-100 de l'édition donnée en 1626, à Lyon par Pierre Rigaud, 160.

auxiliaires dont Tory attendait tant, et que l'on avait cru devoir être suffisante pour améliorer l'orthographe ? Il était bien mince alors qu'il pouvait être si fécond, ainsi que le prouva, quelques années après, la Pléiade.

L'emploi de l'accent devait aboutir seulement à supprimer des équivoques dans un certain nombre d'homographes, à faire quelque peu reculer le *z*, dont on abusait singulièrement.

L'apostrophe ne changeait pas non plus grand chose. On la réserva uniquement aux cas où la suppression de l'*e* sourd était déjà opérée, en prose tout au moins. Dans les prétendus cas d'apocope comme *grand'*, elle empêcha peut-être l'analogie de faire prévaloir partout la forme *grande*. L'usage de l'apostrophe apporta quelque modification à l'emploi des majuscules. Jusque là, lorsqu'un substantif qui, à l'intérieur d'une phrase, devait débiter par une voyelle majuscule, était précédé d'un article élidé, c'était cet article qui prenait la majuscule : on écrivait Dathenes, Deusebe etc. Quand Tory se servit de l'apostrophe, il se borna d'abord à séparer l'article du substantif en conservant la majuscule à l'article ; il imprima D'athenes ; mais on s'aperçut vite que cette façon d'écrire n'était pas rationnelle et on écrivit désormais d'Athenes, etc.

La cédille était encore peu employée : elle devait réussir peu à peu à s'implanter, dans les impressions, d'une façon définitive.

II. — DIFFUSION DES SIGNES AUXILIAIRES DANS LES IMPRESSIONS.

Les caractères gothiques ne se laissèrent pénétrer par aucune innovation. Tandis que la Renaissance, qui restitua, sous le nom de caractères romains, l'écriture caroline, rétablit les diphtongues dans les impressions latines faites avec ce type, et munit les voyelles d'accents, les caractères gothiques furent tout à fait réfractaires à ces nouveautés ; on n'y rétablit même pas les diphtongues, d'où elles avaient été bannies depuis la naissance du gothique, c'est-à-dire depuis le XIII^e siècle. Il en fut de même pour les accents dans les impressions françaises. Sauf deux ou trois exceptions, à Lyon, on ne trouve pas d'accents dans les livres gothiques. On sentait sans doute que ce type était condamné, et qu'il était inutile de chercher à le transformer. L'adoption des accents dans le romain hâta la déchéance du gothique. Depuis 1540, date à laquelle les accents, sans être encore très fréquents, ont partie gagnée,

le gothique devient l'exception à Paris, sauf dans les livres de liturgie et dans les livrets populaires publiés par des officines de bas étage. En province, il résista un peu plus.

Parmi les livres imprimés en *romain* ou en *italique*, où les signes auxiliaires sont utilisés, nous citerons, à Paris : l'*Hecatomphile* d'Alberti, traduction française éditée par Galliot du Pré, sans nom d'imprimeur, en 1534. On y voit employés l'accent aigu en syllabe finale, même parfois sur *e* suivi de *z* ; la cédille, assez fréquemment, et l'apostrophe. En 1536, Denis Janot imprime *XIII Rondeaux* de J. Bouchet, avec l'accent aigu, l'apostrophe et l'*e* barré élidé. La même année, André Roffet publie les *Œuvres* de R. de Collerye ; l'*e* fermé final *y* est représenté tantôt par *é*, tantôt par *ê* ; l'apostrophe *y* figure, mais non la cédille.

Robert Estienne ne changea à son système qu'une chose : il adopta l'apostrophe.

Dans son *Dictionarium seu Latinæ linguæ thesaurus*, 1536, il note encore *e* fermé par *é*, et *e* sourd par *è*, dans les mots où il pouvait y avoir erreur de lecture. Il fait de même dans son *Dictionnaire françoislatin*, 1540 et 1549. Dans sa *Grammaire françoise*, 1557, il ne marque plus l'*e* sourd de l'accent grave. Jamais il n'adopta la cédille parce qu'elle ne venait pas du latin. Son beau-père Simon de Colines l'imita. Dans l'*Esperonnier de discipline*, d'Antoine du Saix, en 1537, il se sert de l'accent aigu seulement. La même année, Jehan Morin donne assez fréquemment l'apostrophe, mais rarement l'accent, jamais la cédille, dans *Les disciples de Marot contre Sagon*.

Dans les *Œuvres* de Marot imprimées par Jean Bignon en 1538 ou 1539, on remarque une curieuse particularité. Dans le seul cahier portant la signature F, on a fait usage de la cédille et de l'*e* barré, alors que ces caractères sont absents de tout le reste du livre. Sans doute l'ouvrier qui composa cette feuille était le seul de son atelier qui fût partisan de ces innovations, ou bien le seul capable de les appliquer à propos. Il est par contre fréquent de voir certaines impressions munies de signes auxiliaires tandis que d'autres, sorties du même atelier, la même année, ou plus tard, en sont dépourvues. Il nous a semblé, en outre, que l'on ait évité d'employer ces signes pendant assez longtemps dans les livres populaires, parce qu'ils auraient dérouté les lecteurs peu instruits.

En 1540 Jean Foucher, libraire et imprimeur, emploie parfois l'accent aigu et l'apostrophe, dans les *Illustrations de Gaule* de Lemaire de Belges. La même année, Conrad Néobar, imprimeur du

roi pour le grec, imagina, dans la *Vie de Nostre Seigneur* de G. de Branteghem ²⁹, de remplacer l'*e* accentué par une forme d'*e* spéciale l'*e*' à crochet qui ressemblait à un *e* accompagné d'un accent aigu qui aurait été soudé à l'œil de l'*e*. Cette lettre n'était autre chose que l'*e* final de l'écriture humanistique italienne ³⁰, qui commençait à être répandue en France. Néobar s'en servit pour représenter *e* fermé final ou suivi d'*e* sourd ou d's : *renomme*', *renomme*è, *renomme*s. Il employa, dans le même petit volume, l'*e* barré et rarement la cédille. Il annonçait la publication prochaine de petites règles « pour vous faire lire et escrire aisement, et le plus approchant qu'on le dict et prononce » ; mais il mourut avant même d'avoir achevé l'impression de cet ouvrage ³¹.

A Lyon, on trouve l'accent aigu employé dans les impressions dès 1533. Il faut donc voir là l'influence de Robert Estienne ou de Sylvius, l'édition complète de la *Briefue doctrine* n'ayant paru qu'en décembre 1533. On tenta même, dans cette ville, de soumettre les caractères gothiques à cette innovation. Nous avons relevé quelques rares accents dans le fac-similé du *Pantagruel* dit de Dresde, édité par François Juste en 1533 ³². Dans l'édition du *Gargantua* qu'il donna en 1533-1534 ³³, il se sert aussi de l'accent aigu sur la finale, du circonflexe sur *hâ* exclamatif (B 2 v^o), du tréma sur l'*e* de *Noë*, et rarement de l'apostrophe. Dans le *Gargantua* de 1535, il emploie en outre, très rarement, l'accent circonflexe à la manière de Sylvius : *despoûillez* (A 1 v^o) ; et l'accent grave sur *ò* exclamatif dans le *Triomphe de dame Verolle*, 1539 (C. 1).

On a vu que Pierre de Sainte Lucie publia une édition de la *Briefue doctrine* modifiée par un auteur anonyme. On y préconise l'emploi du tiret. Ce n'est certainement pas de son propre mouvement que le Prince réédita cet ouvrage ; et cet imprimeur, ivrogne et peu soigneux ³⁴, ne fit guère son profit de cette publication.

29. *La Vie de Nostre Seigneur Iesus Christ par figures selon le texte des quatre Euangelistes et les Euangiles... de toute l'annee...* Paris, C. Neobar, 1540, pet. 8^o.

30. On en trouvera des spécimens dans la *Paléographie latine* de Fr. Steffens, Paris, Champion, 1910, gr. 4^o, planche 114.

31. Cf. Ph. RENOARD. *Imprimeurs parisiens*. Paris, Claudin, 1898, 8^o, p. 279.

32. *Les horribles et espouventables faictz et prouesses du tresrenomme Pantagruel*. Lyon, F. Juste, 1533, pet. 8^o allongé. Reprod. fac-similé publ. p. Dorez et Plan. Paris, 1903.

33. *Gargantua*, *ibid.*, 1533-1534, pet. 8^o allongé.

34. Cf. BAUDRIER. *Bibliographie lyonnaise*, 12^e série, Paris, Picard, 1921, 8^o, p. 152. « Ivrogne, débauché, déplorable administrateur, il fut un des plus mauvais imprimeurs de Lyon... »

Il n'en fut pas de même pour les bons imprimeurs de Lyon. Cette réédition divulgua les signes auxiliaires, et Dolet ne s'en inspira que trop pour son traité des *Accents*.

L'édition de Marot de 1538, qui porte le nom de Dolet ³⁵ mais qui fut publiée par Gryphius, est en gothique avec accents et apostrophe. Le traité des *Accents* de Dolet, survenant peu après l'édition de la *Briefue doctrine* par P. de Sainte Lucie, familiarisa les Lyonnais avec les signes auxiliaires, qui depuis lors se trouvent fréquemment dans les impressions de Lyon.

En 1539, les frères Trechsel imaginent un emploi bizarre de l'accent. Ils munissent d'un accent grave tous les *a* finaux des formes verbales et des adverbess : on lit, par exemple, dans la traduction des *Trois liures de l'humanite de J. C.*, de l'Arétin : *s'arrestà, laissà, iouchà, là bas* etc.

En 1542, Pierre de Tours donne une édition de la *Parfaicte amyè* d'Héroet, où il emploie l'apostrophe, l'accent aigu, le tréma, ò exclamatif, à préposition, mais non pas la cédille.

A partir de cette date, les accents deviennent plus fréquents à Lyon.

Dans la plupart des autres villes de province, les accents, avant 1540, sont d'autant plus rares que les impressions gothiques étaient encore, de beaucoup, les plus nombreuses.

Nous pouvons noter que les frères de Marnef qui impriment, en 1536, les *Angoysses du Trauerseur*, de J. Bouchet, se servent de l'accent aigu dans le privilège, parce qu'il est en caractères romains, tandis que l'ouvrage lui-même, qui est en gothique bâtarde, est sans accent. A Toulouse, Nicolas Vieillard use, rarement, de l'accent aigu, de l'apostrophe et de l'accent grave sur à préposition dans l'*Art et science de rhétorique metrifïée* de Gracien du Pont, 1539 ; mais il n'emploie pas la cédille dont se servaient, dès 1488, ses prédécesseurs, dans les impressions espagnoles.

Pour ce qui est de l'étranger, il faut faire une place à part à l'Angleterre ; car on trouve de nombreux accents dans l'*Eclaircissement de la langue francoyse* de Palsgrave ³⁶, achevé d'imprimer en juillet 1530, c'est-à-dire trois mois avant l'ouvrage de Cordier

35. *Les œuvres* de Clément Marot. A Lyon, au logis de M. Dolet, 1538, pet. 8° goth. Cette édition sortait de l'atelier de Gryphius dont certains exemplaires portent le nom.

36. *L'eclaircissement de la langue française* par Jean Palsgrave suivi de la *Grammaire* de Giles du Guez publ. p. F. Génin. Paris, impr. nat., 1852, 4° (Doc. inéd. sur l'hist. de France).

où Estienne employa pour la première fois les accents en France. Toutefois, comme le *De corrupti sermonis emendatione* était certainement déjà sous presse, sinon paru, lorsqu'on eût pu avoir connaissance du traité de Palsgrave, Estienne n'a certainement pas pu être influencé par le grammairien anglais.

Palsgrave met un accent sur la syllabe tonique d'un très grand nombre de mots, quelle que soit la voyelle de cette syllabe ; par exemple au chap. XVII *aguysée, aguyllón, conduýre, deduýre* ; cap. XIX, *mon père, ma mère, vng homme, vne femme, tenderment, premierement, doucement...* Il se sert aussi du tréma comme signe de diérèse, mais d'une façon capricieuse. Parfois le tréma est sur la première, parfois sur la seconde voyelle : chap. IX, *agüe, ambigüe, ambigüeux, ambigüýt* ; parfois il met un tréma sur chacune des deux voyelles quand la 2^e est un y, chap. XVII, *auíourdhuý, dedüýt, saufcondüýt* ; mais on sait qu'au moyen âge l'y était souvent surmonté de deux points. Il est vraisemblable que l'on n'avait pas cessé, en Angleterre, depuis le XII^e siècle, de se servir de signes diacritiques.

Il est probable que Gille du Wés, qui publia vers 1532 ou 1533 son *Introductory for to lerne french trewly* ³⁷, avait vu les premiers ouvrages français où l'on se servit de l'accent aigu, car il en use comme Estienne, mais plus souvent que lui, et avec cette différence qu'il le place sous l'e et non au-dessus. L'e tonique, final ou suivi d'une lettre quelconque, en est toujours pourvu : *uoullenté* ³⁸, *mafortés uous, uous uous poués en allér, mon compère*, p. 1024 de l'éd. Génin ; *bien heurée, efforcée, temporel* p. 1036, *desirée* 1037.

Dans les autres pays étrangers, les accents furent lents à pénétrer. Il faut faire une exception pour Genève où les accents s'introduisirent assez vite, grâce, probablement, à Olivetan. Dans la préface de sa traduction de la *Bible*, il souhaitait la venue d'un réformateur de l'orthographe, et il comptait sur Sylvius pour réaliser la réforme ³⁹. Quoique l'*Isagoge* eût paru déjà, il semblait ne pas la connaître.

37. *An introductory for to lerne, to rede, to pronounce and to speke french trewly* p. p. Génin à la suite de *L'éclaircissement* de Palsgrave, voir la note précédente.

38. Dans les exemples cités nous rétablissons l'accent à sa place ordinaire, comme l'a fait Génin.

39. « Combien que auons auíourdhuý Jacques Syluius qui a telle matière a cœur et le scaoir pour le faire : auquel ie men fie et rapporte. » dans la *Bible qui est toute la Sainte escripture*, [trad. p. Olivetan]. Neufchastel, Pierre de Wingle, 1535, gr. f^o goth. Apologie du translateur, * 5, col. 2.

En 1537, Gérard publiait un autre ouvrage d'Olivet, la traduction des *Psaumes* ⁴⁰, dans lequel l'accent aigu est employé même sur les articles et adjectifs possessifs, *lés, dés, més, tés, sés*, le pronom *cés* etc., quoique dans ces mots l'*e* soit ouvert. On y trouve aussi l'accent grave sur *à* préposition, l'apostrophe, l'accent circonflexe sur *ô* exclamatif, et le tréma, mais non la cédille. Olivetan joignait à cette traduction une *Instruction des enfans contenant la maniere de prononcer et escrire en françoys*. Cet opuscule contenait, entre autres choses, d'après les nouveaux éditeurs du *Catéchisme* de Calvin ⁴¹ : p. 2 et 3 : Alphabeth en diuerse sorte de lettres ; 141-145 : Au lecteur. Enseignement demonstrant la maniere de bien lire et escrire en francoys, où l'auteur applique le *ç* et l'apostrophe ; 145 : Table des accentz et poinctz. Il admet les deux accents, aigu et grave de Sylvius et Estienne, avec la même valeur.

Olivet et Gérard ont donc fait une contamination des innovations proposées par Sylvius et Montflory. Ils eurent le mérite de faire connaître aux imprimeurs genevois les signes auxiliaires que ceux-ci acceptèrent peu après, en même temps qu'ils abandonnaient les caractères gothiques.

Aux Pays-Bas, nous n'avons pas trouvé d'accents avant 1540. Cette année-là parut à Anvers, chez Antoine des Boys, l'*Introduction pour les enfans recogneue a Louvain... avec la Doctrine pour deurement escrire selon la propriete du langage françois*, par Clement Marot. Malgré nos recherches en France et en Belgique, nous n'avons pu retrouver cet ouvrage cité par Brunet dans son *Manuel du libraire*. Il est très vraisemblable qu'il renferme la dernière édition de la *Briefue doctrine*, qu'on attribue à Marot à cause des pièces de vers de ce poète qui l'accompagnent, et que c'est cette publication qui a fait connaître aux Pays-Bas les signes auxiliaires qu'on trouve peu après employés dans les impressions de cette région.

Ainsi, vers 1540, la cause des accents est gagnée, en France tout au moins. La cédille n'a pas fait beaucoup de progrès, et le traité des *Accents* de Dolet, qui la passe sous silence, les grands imprimeurs comme Robert Estienne, Simon de Colines et autres, qui veulent l'ignorer, semblaient devoir en empêcher la diffusion. C'est ce qui serait sans doute arrivé sans Des Essars et Meigret à qui l'on

40. *Les Psalmes de David* translatez d'Ebrieu en Francoys. [Genève, Gérard] 1537, pet. 8°.

41. *Le Catéchisme français* de Calvin... réimprimé par A. Rilliet et Th. Dufour, Genève, Georg, 1878, 12°, p. CCXL-CCXLI de l'Introduction.

doit, à notre avis, l'installation définitive de la cédille dans nos livres.

On raconte que François I^{er}, pour tromper l'ennui de sa captivité à Madrid, se faisait lire l'*Amadis*, roman alors très en faveur. Il avait donné l'ordre à Herberay des Essars de traduire ce roman ⁴². Celui-ci lui obéit et fit imprimer en 1540, par Denis Janot, à Paris ⁴³, le début de cet ouvrage qui devait faire tomber dans l'oubli les vieux romans du moyen âge, publiés jusque là par les Vêrard, les Nyverd, les Lenoir, les Trepperel, les Lotrian, les Jehan Jehannot et par Denis Janot lui-même. Des Essars, voyant de quelle utilité était la cédille dans la langue espagnole, où elle était d'un emploi si courant, s'en servit dans sa traduction, d'une façon très judicieuse. Il obtint de son imprimeur que l'on suivit son orthographe, d'ailleurs notablement simplifiée, dans ce beau volume qui est d'une exécution typographique remarquable. L'*Amadis* contribua certainement beaucoup à faire agréer les caractères romains par le public qui, jusque là, préférait le gothique auquel il était habitué.

La France et l'Europe entière partagèrent l'engouement de François I^{er}. Les livres de l'*Amadis*, attendus impatiemment, furent lus avidement et l'on en publia une série interminable jusqu'en 1615, sans lasser la curiosité populaire ⁴⁴.

Il n'est pas téméraire, croyons-nous, de penser que la cédille bénéficia du succès de l'*Amadis*. Dès lors, en effet, on la trouve de nouveau dans les livres ; et tel imprimeur qui, comme Dolet, voulait l'ignorer en 1540, s'en sert à partir de 1542.

C'est en cette année 1542 que parut, chez le même Denis Janot, le *Traicté du commun vsage de l'escriture françoise* de Loys Meigret, où l'auteur déclare qu'entre autres abus de lettres, nous avons tort d'employer *c* pour *s* : « Pour nous oster doncques de ceste confusion du *c*, i'ay aduisé que les Hespaignols ont vn ç crochu, ou à queue, dont nous pourrons vser deuant toutes voyelles deuant lesquelles nous vsurpons le *c* en *s*, en escriuant deça, çççy, façon... » fol. D 4 v^o. de l'édition 1545.

Cet ouvrage, qui eut deux éditions en trois ans, fut très lu. Porté aux nues par les uns, et non des moindres, puisque Ronsard l'ap-

42. « D'Herberay dit expressément... qu'il avait entrepris la traduction des *Amadis par ordre du roi...* » E. BARET. *De l'Amadis de Gaule et de son influence... au XVI^e et au XVII^e siècle*, 2^e édition. Paris, Firmin-Didot, 1873, 8^o, p. 65.

43. *Le premier liure de Amadis de Gaule*. Paris, Denys Janot, 1540, 1^o.

44. Cf. BARET, *o. c.*, 224-228.

prouvait et voulait en suivre les préceptes, méprisé par les autres, il eut le mérite d'attirer l'attention des érudits et des meilleurs imprimeurs sur les lacunes de notre orthographe, et les plus timorés reconnurent la nécessité de réaliser quelques réformes. La cédille, préconisée même par les partisans de l'orthographe traditionnelle (sauf, toujours, Robert Estienne), en profita. Les meilleurs imprimeurs se décident enfin à l'utiliser. Denis Janot s'en sert désormais d'une façon constante, puis Chrétien Wechel, François Girault, Groulleau, Michel Fezandat etc., entre 1542 et 1548. A Lyon, Jean de Tournes en use dès ses débuts, ainsi que Denys de Harsy, Sulpice Sabon, Nicolas Bacquenois, Guillaume Roville, Pierre de Tours, etc., vers les mêmes dates. A Poitiers, les frères de Marnef suivent à la lettre le précepte de Meigret et emploient le ç même devant *e*, *i*, en 1546, dans le *Commentaire* de Ficin *sur le Banquet d'Amour* de Platon, trad. S. Silvius. Un Périgourdin Hervé Fayard, qui, à l'instar de Meigret, propose une réforme orthographique réalisée dans sa traduction de : Galen, *De la faculté des simples*, publiée à Limoges « cheux Guillaume de la Noalhe, » 1548, et qui est le premier, semble-t-il, à proposer le *v* pour noter *u* consonne, admet le ç qu'il appelle *c* coué. En 1548 encore, Meigret, appliquant son système, dans sa traduction du « Menteur de Lucian », imprimée « chés Chrestian Wechel », emploie le ç partout, même devant *e* et *i*, et il écrit *ch* pour *ch*. Th. Sebillot qui, lui aussi, a son système orthographique, se sert normalement de la cédille dans son *Art poétique* (Paris, A. Langelié et G. Corrozet, 1548, 8°). Il écrit : « Le studieus d'orthographe signe le ç de ceste queue troussée pour indice de sa mollesse. » fol. 33 v°.

Jacques Peletier du Mans, dans son *Apologie* à Louis Meigret, en tête de son *Dialogue de l'ortographe*, Poitiers, 1550, 8°, admet le ç cédille mais devant *a*, *o*, *u* seulement, suivant l'usage établi (p. 14 et 105 de l'édition de Lyon, J. de Tournes, 1555, 8°). En 1550, Étienne Groulleau à Paris publiait la première édition de la *Gallicæ linguæ institutio* de Jean Pilot, ouvrage qui eut, en France et à l'étranger (dans les pays flamands surtout), de nombreuses réimpressions. L'auteur y constate le succès de la cédille : « Sic pingi solet, maxime in libris impressis ç veluti *sçavoir*, *façon*, *i'apperçoy*. » éd. de 1563, fol. 3. Jean Garnier, dans son *Institutio Gallicæ linguæ*, Genève, 1558, 8°, qui eut aussi beaucoup de vogue à l'étranger (particulièrement en Allemagne), dit, en termes analogues, que nos modernes imprimeurs écrivent par ç, *c* (= *s*) devant

a, o, u. Pilot et Garnier divulgèrent donc la cédille hors de France. On peut dire qu'alors le *ç* fait partie de la police de la plupart des imprimeurs.

Nous avons cru bon de dire ici tout ce que nous jugions utile, au sujet de la cédille. Nous n'y reviendrons plus. Malgré l'abstention de Robert Estienne, elle est définitivement installée désormais dans les impressions. Il n'en est pas de même dans l'écriture. Pendant longtemps encore le peuple, et même les érudits, continuent d'écrire *c* devant *a, o, u*, parfois en interposant un *e*, comme on le faisait de temps en temps au moyen âge, et comme fit constamment R. Estienne.

Quant au nom même de ce signe, nous l'avons trouvé pour la première fois sous la forme *cerille*, dans le *Thresor de la langue françoise* de Nicot, à l'article relatif à la lettre *ç*.

Parallèlement à la cédille, parfois indépendamment d'elle, les autres signes diacritiques progressaient. En 1542, les libraires Poncet le Preux et Galiot du Pré publiaient un ouvrage souvent édité déjà, mais qui, préparé par Antoine Burrier et exécuté par l'imprimeur Étienne Caveiller, se présentait cette fois sous une forme singulière. Il s'agit des *Loix, statuts et ordonnances roiauls... en observant l'orthographe des apostrophes et collisions de voieles descendantes des deus langues greque et latine*, en 2 vol. in-folio. Burrier exposait, dans la préface de ce recueil, un système orthographique complet et tout à fait nouveau.

Au lieu de bouleverser la graphie, comme n'avait pas craint de le faire Sylvius, Burrier lui conservait sa structure habituelle. Il se contentait de proscrire *x, y, z* ; mais à l'aide de plusieurs signes diacritiques, dont le point est le plus fréquemment employé, Burrier a eu la prétention de distinguer les différents sons exprimés par chaque lettre, et d'indiquer les consonnes superflues.

Cette tentative bizarre n'eut aucun succès. Deux ans après, Denis Janot réimprimait ce recueil, mais dans la graphie ordinaire, ce qui ne l'empêcha pas de reproduire mot pour mot le passage relatif aux apostrophes.

III. — LES ACCENTS CHEZ LES PHONÉTICIENS MEIGRET, PELETIER.

En 1540, la notion de l'accent aigu qui est généralement adoptée est celle que Robert Estienne a appliquée dix ans auparavant et

qui a été exposée comme une règle par Montflory et Dolet : c'est un accent tonique qui ne se met que sur l'*e* fermé.

L'accent circonflexe, préconisé par les théoriciens, comme marque de syncope (paï'ra pour *payera*, a'uous pour *avez vous*) ou comme signe de synérèse (pense'es...) n'est encore guère employé en réalité que sur ô exclamatif.

L'accent grave n'est placé encore que sur à préposition.

Les phonéticiens apportent une nouvelle conception de l'accent.

Meigret, pour appliquer son système, est obligé de noter la valeur de tous les *e*, aussi bien à l'intérieur qu'à la finale. Il ne se sert pas pour cela des accents, car il est influencé par l'usage qu'on en faisait dans les impressions uniquement à la tonique. Il réserve l'accent aigu à la notation des voyelles toniques longues ; mais il se trompe dans le classement des *e* et il se trompe sur la place de l'accent tonique. Il aboutit ainsi à brouiller la notion de l'accent aigu. Sans doute il a eu le mérite de reconnaître l'*e* ouvert et de lui donner le nom qu'il a gardé depuis lors ⁴⁵ ; mais il se trompe lourdement lorsqu'il considère l'*e* fermé comme un *e* sourd long. Et pour lui l'*e* suivi d'*n* est un *e* ouvert. Il écrit dans le *Commun usage* :

« Quant nous disons qu'vng home a effondré vng huys fermé d'vne buche ferme : ces deux *ferme* ne sont en rien differens en substance de voix : mais tant seulement en la quantité de la dernière syllabe du premier *fermé*, qui est longue, à cause de l'*e* que vous appelez masculin, et que proprement ie voudroys appeller *e* long : attendu que les quantités longue ou briefue sont es voix et qu'improprement nous leur attribuons sexe. » fol. B 4. Et plus loin : « ...Tout ainsi que nous auons cest *e* commun que nous diuisions en masculin et femenin comme en *bonne* et *bonté* : et que nous deuons appeller *e* clos : qu'en semblable auons nous vng *e* ouuert masculin et femenin, duquel la prononciation est entre *a* et *e*, que i'appelle *e* ouuert, comme qui requiert vne prolation plus ouuerte que l'*e* commun, ainsi que nous voyons en *mes*, *tes*, *ses*, *semblablement* : esquelz certainement l'*e* sonne plus ouuert qu'en *bonne*, *bonté*... Tout ainsi que nous auons l'*e* commun et clos masculin et femenin, nous auons aussi l'*e* ouuert de mesme. De sorte

45. Jusque là on considérait l'*e* ouvert comme une variété d'*e* masculin. On ne le confondait pas avec ce dernier : aussi ne mettait-on pas encore l'accent aigu sur l'*e* de *deces*, *succes*, *exces*, *prores*, etc., et rares étaient ceux qui, comme Jean Gérard à Genève, le mettaient sur l'*e* de *les*, *des*, *mes*, *tes*, *ses*, etc.

que nous prononçons en *être*, *bête*, *é ouvert* masculin, et en *bonnet*, *briquet*, *foiret*, *semblablement* nous prononçons l'*e* féminin...

Tu despouilleras ce *maistre* de la diphthongue *ai* avecq' s et y mettras le seul *é ouvert* masculin, escriuant *mètre*. Or entendez que combien qu'on ayt inuenté (& avecq' bonne rayson) de diuersifier *é masculin* du féminin par la ligne dont les Latins notent leur accent aigu, qu'il ne s'ensuyt pas pourtant que l'*é* masculin ait tousiours l'accent aigu de sa nature. Car si nous considerons bien la langue françoise nous trouuerons que communement l'accent aigu se treuve bien en *e* féminin, comme es secondes personnes du pluriel des verbes du present indicatif. Ce que nous voyons quant nous disons : *vous commencez*, *vous reuenez* esquelz l'accent aigu n'est pas en la dernière syllabe mais en la penultime qui est vng *e* féminin. Avecq' ce que iamés l'accent ne change la quantité de la syllabe. Il est vray qu'il y en a d'autres qui diuersifient cest *é* masculin avecq' vne ligne oblique qui prent sa naissance en l'*e* en ceste sorte *é* que ie trouuerois beaucoup meilleur par ce que cest autre marque qui ia est en vsage est beaucoup plus propre pour signer les accens à qui les vouldroit marquer. » fol. C. 1-2 de l'édition de 1545.

Il applique son système dans sa traduction du « *Menteur* de Lucian »⁴⁶ parue en 1548, et dans sa « *Grammère* »⁴⁷, 1550.

Il y note l'« *e* clos » qui comprend l'*e* fermé et l'*e* sourd par *e* simple ; l'« *e* ouvert » par « *ę* » ; lorsque l'un ou l'autre est long, en syllabe tonique, il le surmonte de l'accent aigu.

Il en résulte que l'*e* sourd et l'*e* fermé sont confondus chez lui, sauf en syllabe tonique où l'*e* fermé porte l'accent. Ainsi il écrit dans sa « *Grammère* » : *ecritture*, *reponse*, p. 22 et *eté*, (*aestas*) excepté, 23. L'*e* ouvert est noté par *ę* en toute situation et il porte l'accent à la tonique : *ęzément*, *françoęze*, *fęt* ; à la tonique *fęre*, *etoęt* (avec un acc. qu'on n'a pu figurer), 22. Comme il prononce l'*e* nasal, ainsi que font encore beaucoup de méridionaux, il note cet *ẽ* par un *ę* : *assemblęment*, *sęmble*, *exęmple*, 22, *ę* « *męmement* tous auęrbes tęrminez *ęn* *ęnt*, *ę*'qels l'*e* *ęt* tout tėl qe *ę*eluy de bęte, tęte, » 10, alors que les Français du Nord prononçaient partout *ā*.

Comme l'accent aigu marque chez lui la longueur (à la tonique) il le met sur les voyelles autres que *e*.

46. « *Le menteur*, ou l'incrédule de Lucian », traduit de grec en françois par L. Meigret. Paris, Chr. Wechel, 1540, 4^o.

47. « *Le tretté de la grammère françoęze* » fet par Louis Meigret. Paris, 1550 ; réédité par W. Foerster, Heilbronn, 1888, 8^o.

Il a bien vu que l's amui n'est autre chose qu'un signe diacritique. Il dit dans le *Commun usage* :

« Croyez que par faute d'auoir consideré les quantités des voyelles, noz ancestres sont en partie tombez au vice de superfluité de letres : non seulement en l'e mais aussi es autres voyelles, comme de l'a, es tierces personnes du preterit perfect d'aucuns verbes, escriuans *allast, donnast, aymast* : esquelz comme il est notoire, s est superflue et suffit seulement de marquer a ainsi que l'e masculin : ou bien si cela vous semble ennuyeux, de laisser l'a simple. Car encor' qu'on profera a brief, si ne seroit il pas si estrange de nostre prononciation que si on proferoit s. Nous faisons aussi le semblable de l'i, comme quant nous escriuons *fist, fistes, dist*, et ainsi des autres : esquelz nous sentons euidentement la seule prononciation d'vn *í* long : et deuons escrire *fít, fítes*. » C 2 v^o-C 3.

« ...Au regard de l'o ouuert il participe de l'a et o et est bien rare en la prononciation françoise : auecq'ce qu'il ne se treuve (comme i'ay dict) qu'en aucuns vocables deuant r, comme en *cor, corne, corps, mort, fort, bord, or*. Ausquelz on pourroit donner vng point au dessus, comme *cór, córps, mórt*, pour denoter l'o ouuert, et escrire du simple o tous autres vocables que nous escriuons auecq' la diphthongue *ou*. » C 4.

En 1550 il a changé d'avis, pour la notation de l'o ; il s'est aperçu que l'o clos est le seul long ; aussi c'est lui et non plus l'o ouuert qu'il marque de l'accent : par exemple : *clós*, Gramm. p. 9 etc.

Meigret a des idées tout à fait singulières, au sujet de la place de l'accent tonique, qu'il met très souvent sur l'avant-dernière syllabe sonore. Son long chapitre sur les accents, dans sa Grammaire (p. 179-190 de la réédition), est une erreur ; aussi ne nous attardons-nous pas à en parler.

Quant à l'apostrophe, il en a fait un usage des plus étendus. Il en expose les règles assez longuement dans sa « Gramme » (p. 190-192). En outre des cas où l'on commençait à l'employer — et qui sont encore à peu près les mêmes aujourd'hui — il voulait qu'on usât de l'apostrophe dans tous les cas d'élision où une voyelle finale tombait devant un mot commençant par une voyelle ; par conséquent dans tous les cas où Montflory préconisait l'emploi de l'e barré. De plus, dans les cas de syncope qui, chez lui, étaient marqués par l'accent circonflexe, comme a'uons pour *avez vous*, Meigret préfère l'apostrophe. Il écrivait donc a'vous. (Gr., 190). Enfin il

étend même l'usage de ce signe aux cas où une consonne finale est amuie, « come vou' vou' tuez pour vous vous tuez. » *ib.*, 192.

Peletier du Mans, qui a tant critiqué Meigret, adopte à peu près complètement son système d'accentuation. Lui aussi marque par des caractères spéciaux les différentes valeurs de l'*e*. Il les discerne d'ailleurs mieux que Meigret. Comme nous le faisons encore, il reconnaît trois sortes d'*e* qu'il note par trois caractères différents. Pour lui, l'*e* normal est l'*e* fermé. Il le représente par *e* simple. L'*e* féminin ou sourd est noté par *æ* barré. Pour l'*e* ouvert qu'il appelle *e* clèr, il adopte l'*ê* de Meigret.

S'il est certain qu'il a considéré comme fermés des *e* que Meigret, et nous encore aujourd'hui, qualifions d'*e* ouvert, il est le premier qui ait marqué en toute situation la valeur des différents *é* ; et il est le premier à s'être rendu compte que la graphie *en*, *em* cache un *a* nasal.

Les valeurs de l'*e* étant ainsi notées sans l'aide des accents, il blâme donc, dans son « Dialogue de l'ortographe », sous le nom de Dauron, l'emploi que l'on faisait de l'accent aigu sur les syllabes finales : « la nature de l'acçant n'et point d'être mis à la fin d'un mot : combien qu'an notre François ce nous soet quasi force de l'i mètre, nompas pour acçant mès pour apicule e sine de longueur ⁴⁸. »

Il expose ensuite sa théorie de l'accent « ...De votre acçant agu, il sera bon d'an user sus les silabes longues, quand il i aura diférance de longueur e brieuete qui puisse apporter doute... e on pourra mètre un acçant graue sus les silabes brieues : comme il eschèt souuant aus tierces pèrsonnes singulieres e plurières des verbes : léqueles se prononcet de même sorte, excete que la singuliere et brieue, e la pluriere longue. Comme il aloet e iz aloet : il soet e iz soet. Quelquefoes aussi des pèrsonnes singulieres les unes sont brieues e les autres longues : mès c'et an diuers tans. Comme quand nous disons, je croë qu'il üt : e je voudroë qu'il üt : autant de füt et füt : dît et dît : e autres. Aussi sera il bon de le mètre sus la dernière silabe des verbes, pour les distinguer d'auç les nons. » 106-107. Peletier se sert aussi quelquefois de cet accent sur les noms, mais rarement. Comme Meigret il place l'accent aigu parfois sur l'avant-dernière voyelle sonore. Il emploie le tréma, la cédille et l'apostrophe à peu près comme nous ; mais à l'inverse de ce qui se faisait déjà couramment, c'est la 3^e personne de l'indi-

48. Jacques PELETIER. Dialogue de l'ortographe e prononciacion françoëse. Lion, Ian de Tournes, 1555, 8^o. On voit qu'il s'inspire ici de Quintilien.

catif présent du verbe avoir, *il à*, qui porte chez lui l'accent grave.

Ainsi Meigret et Peletier eussent fait dévier la notion de l'accent, si on les eût écoutés. Toutefois leurs ouvrages et leurs discussions servirent indirectement la cause de l'accent. Ils firent germer une idée féconde : noter les différents *e* à l'intérieur des mots, non pas en inventant des caractères spéciaux, comme ils le faisaient, mais en utilisant les accents, bien plus largement qu'on n'avait fait jusque là, avec la valeur qui leur était déjà communément attribuée dans les impressions.

C'est chez Sebillet que nous avons rencontré pour la première fois employé l'accent intérieur, dans son *Art poétique* publié en 1548⁴⁹. Prenant à la lettre la division adoptée alors généralement, et sans tenir compte des distinctions entre l'*é* fermé et l'*è* ouvert faites par Meigret et Peletier, Sebillet ne reconnaît que deux sortes d'*e* : 1^o l'*e* masculin, qui comprend l'*é* fermé et l'*è* ouvert, 2^o l'*e* féminin. Aussi, tandis que jusque là on n'avait employé l'accent aigu que sur des voyelles où l'*e* était incontestablement fermé, il note du signe de l'*e* masculin tous les *è* ouverts comme les *é* fermés. « Et se signe [l'*e* masculin] par le bon orthographe françois d'un accent grave, ainsi : bontè, montè, ou ainsi é : pitié, moitié » f. 13 v^o-14. En réalité il se sert très rarement de l'accent grave. Généralement il use de l'*é* à crochet ou de l'accent aigu (ce dernier surtout dans les passages en italique).

Exemples : bonté, bouté, prononcé, appelé, virilité féminin, f. 13 v^o aisément, imbécille, 14 ; précédent, efféminé, 14 v^o, préteris, estimée 15 ; poésie 16, etc. procès, voières, exprés 14 ; es 14 v^o ; prés 15 v^o ; laquée, après 16 ; sisième 16 v^o ; settième 17 ; treze 17 v^o ; lés, dés, mès, tés, sés, partout.

Il distingue par l'accent grave les adverbes des homographes. « Tu vois *bien* rymé contre *bièn*, mais le premier est nom et le second aduerbe » 26. « Là où tu es, là il est sans mentir » *ibid.* Il copiait ainsi la distinction réalisée dans les textes latins entre les formes adverbiales et les formes déclinables, ainsi qu'on l'a vu plus haut, à propos de l'orthographe d'Alde Manuce suivie par les imprimeurs humanistes en France.

Sebillet représente l'*e* élide comme Montflory, par l'*e* barré, devant un mot commençant par une voyelle : venue au... vniq̄ue et... trouuē en... 16 v^o. Il se sert souvent de l'apostrophe, non seulement

49. *Art poétique François pour l'instruction des ieunes studieux et encor peu auancéz en la poésie françoise*. Paris, A. L'Angelié, 1548, 8^o.

comme nous le faisons encore, mais dans de nombreux cas d'apocope, réelle ou prétendue, (tél', el', quel', ie voudroy', si ie tuoy', eau dormant', femme courant', grand', eau', 20 v^o) et même dans des cas de syncope, où Montflory emploie l'accent circonflexe : pay'ras pour payeras, lou'ras pour louerás, 21. Il se sert du tréma, parfois accompagné de l'accent aigu : païs, Thaïs, haïs, naïf, Moïse, Piritouïs, Prométhéüs, Actéôn, Méôtide, 29. Le trait d'union, comme dans l'édition de Lyon de la *Briefue doctrine*, remplace chez lui l'accent enclitique : dy-ie 5 v^o, pourra-il 7 v^o, remés-ie 19 v^o, croy-ie 20 v^o, feroi'-ie 31, retiendras-tu 34 v^o ; il l'emploie aussi pour unir deux parties d'un mot composé : bien-séans 7 v^o.

En 1549, Sebillet publiait la traduction de l'*Iphigénie* d'Euripide⁵⁰. Il y use du même système, mais un peu modifié. Il a abandonné l'é à crochet pour l'é. Il se sert maintenant de l'accent circonflexe, en syllabe tonique, pour noter les voyelles longues, particulièrement lorsqu'elles sont suivies d'un s amui qu'il supprime et remplace parfois, bien inutilement, en doublant le t qui suit : honétte 61, répondittes-vous 63, qui l'auertît 38 v^o, plaît, connoît 10 ; tôt 9. Dans l'*Art poétique*, il annonce un autre usage de cet accent : « En Chaalons, Aaron et semblables y a vn a superflu que l'accent circonflexe sur l'a simple Châlons, âron supplira assez » f. 27 et v^o ; mais, par la faute de son imprimeur, sans doute, il ne semble pas que l'on trouve ailleurs cet accent dans les mots de ce genre.

IV. — LES ACCENTS CHEZ RONSARD

Partisan convaincu de la réforme de Meigret, Ronsard fut sur le point de la réaliser dans la publication de ses poésies. Il céda cependant aux remontrances de ses amis ; il le déclare, non sans humeur, dans la préface des *Quatre premiers liures des Odes ; ensemble son Bocage*, que Guillaume Cavellat édita en 1550 : « L'auoi deliberé, lecteur, suiure en l'orthographe de mon liure la plus grand part des raisons de Louis Meigret,... qui a le premier osé desseiller ses yeux pour uoir l'abus de nostre écriture, sans l'auertissement de mes amis, plus studieus de mon renom que de la uerité, me paignant au deuant des yeus le uulgaire, l'antiquité et l'opiniatre auis des plus celebres ignorans de nostre tens : laquelle remontrance ne m'a tant sceu epouanter, que tu n'i uoies encores quelques

50. *L'Iphigene d'Euripide poete tragic : tourné de grec en françois* par l'auteur de l'*Art poétique*, Paris, G. Corrozet, 1549, 8^o.

marques de ses raisons... » A 5 v^o. « Et si tu m'accuses d'estre trop inconstant en l'orthographe de ce liure, écriuant maintenant espée, épée, accorder, acorder, uétu, uestu, espandu, épandre, blasier, blâmer, tu t'en dois collerer contre toi mêmes, qui me fais estre ainsi, cherchant tous les moiens que ie puis de seruir aus oreilles du scauant, et aussi pour acoutumer le uulgaire à ne regimber contre l'éguillon, lors que on le piquera plus rudement, montrant par cette inconstance que si l'estoi reçu en toutes les saines oppinions de l'orthographe, tu ne treuuerois en mon liure presque une seulle forme de l'escriture que sans raison tu admires tant. » A 7.

En réalité, Ronsard emprunta plus à Sebillet qu'à Meigret ; mais il ne pouvait avouer, lui qui renouvelait la poésie, qu'il devait quelque chose au théoricien attardé de l'école de Marot

Il adopte donc l'accent intérieur, qui lui permet de supprimer tous les s amuis, l'aigu sur les é fermés et ouverts, à toutes les places du mot, le circonflexe sur les voyelles autres que l'e suivies de l's superflu, sur l'ø exclamatif, et sur les voyelles provenant d'hiatus réduits. Il emploie l'accent grave sur à préposition et sur quelques adverbes. Il fait un large emploi de l'apcstrophe, même dans les cas d'apocope réelle ou prétendue, et parfois de l'æ barré. Il use fréquemment du tréma.

Sans doute toutes ces innovations sont appliquées très irrégulièrement et comme capricieusement. Cela tient à deux causes. Ronsard n'écrivait que très peu lui-même et il n'appliquait d'ailleurs pas habituellement les réformes qu'il réalisait dans les éditions de ses œuvres. Il laissait à ses secrétaires le soin de copier ses vers. Il était donc obligé de corriger les manuscrits de ses poésies préparées pour l'impression. Il oubliait souvent de supprimer des s superflus et, faute d'habitude, il ne mettait pas, à beaucoup près, tous les accents qu'il jugeait nécessaires. En outre, ses imprimeurs, qui n'étaient pas habitués à employer ainsi les accents, et dont certains étaient tout à fait hostiles à cette innovation, oubliaient, parfois volontairement, de suivre exactement les manuscrits. C'est pourquoi cette réforme capitale a passé presque inaperçue.

Et puis elle a d'autant moins frappé les yeux des modernes, qu'elle a fini par s'imposer depuis l'édition de 1740 du *Dictionnaire de l'Académie*, si bien qu'aujourd'hui nous ne remarquons pas ce qu'elle offrait alors de très original.

C'est peut-être dans *Les Amours nouvellement augmentées*, 1553⁵¹, que cette réforme est le mieux appliquée, quoique les accents en soient encore trop souvent absents là où ils devraient figurer. Nous donnons ici un relevé de la plupart des signes auxiliaires que nous avons pris surtout dans les cent premières pages de ce recueil.

Ronsard, adoptant le classement ordinaire des *e* en deux catégories : *e* masculin, qui comprend l'*é* fermé et l'*è* ouvert, et *e* sourd, se sert de l'accent aigu pour noter aussi bien l'*è* ouvert que l'*é* fermé.

Il n'emploie l'accent circonflexe qu'avec les autres voyelles, *a*, *o*, *u*, lorsque ces voyelles sont longues ou qu'elles sont suivies d'un *s* amui ; parfois dans des hiatus réduits.

Après tous ces accents il supprime l'*s* superflu qui n'a plus de raison d'être, mais il le garde après *e* pour noter *e* ouvert long.

L'accent grave est mis seulement sur *à* préposition et sur les adverbes qui ont des homographes, afin de permettre de distinguer les uns des autres.

L'usage du tréma est bien plus fréquent chez lui qu'il n'est aujourd'hui, surtout parce que Ronsard est préoccupé de marquer la valeur vocalique d'*u* et d'*i* intervocaux et parce qu'il proscriit l'*y*.

E fermé : *E* accentué qui remplace *es* : *émouuoit*, *étoit*, *éperdue*, p. 2 ; *débandoit* : *épandoit*, *étoit*, 3 ; *écrire* 32 ; *écart* 9 ; *s'élancer* 15 ; *écris*, 22, 86 ; *flétriront* 22 ; *éperon* 29 ; *émouuoir* 33 ; *trépasser* 35 ; *dénoüer* 39 ; *écloses* 47 ; *s'émaille* 50 ; *épine* 62, *édenter* 67 ; *éclate*, *épreuue*, *épreuue* 91 ; *échine*, *écriuain* 99.

é non suivi d'*s* amui : *béant* 32 ; *démon* 35 ; *féconde* 43 ; *démon* 69 ; *rasserénant* 99.

Ronsard, ainsi que plusieurs contemporains, remplace par *ai* l'*e* sourd final de la 1^{re} pers. sg. des temps verbaux, lorsque cet *e* passe à *é* fermé tonique, par suite de l'inversion du sujet : *qu'eussai-ie fait* 3 ; *fussai-ie* 52, etc. Il joint les deux mots par le trait d'union.

L'accent aigu lui permet de supprimer le *z* des formes verbales et du pluriel des substantifs et participes en *é*, et : *ondés*, *filés* 3 ; *chés* 10 ; *alés*, *tenés*, *segrés*, *aportés* 35 ; *auisés* 46 ; *interés* 57 ; *sucrés*, *pourprés*, *beautés* 66 ; *dédaignés* 75 ; *outragés* 93 ; et aussi *assés* 46.

é = *è* ouvert : *tréue* : *bréue* : *léue* : *rengreue* 11 ; *estrême* 25 ; *blême*, *ébène*, 26 ; *prophète* 27 ; *tréue*, *carène* 67 ; *forêts* 75. Il note *è* ouvert par *ae* dans *aele* 13 ; *aelés* 35 ; *aer* 79 ; mais *estre* 10, *destre* 50 etc.

51. *Les Amours* de P. de Ronsard Vandomois, *nouvellement augmentées* par lui et commentées par Marc Antoine de Muret. Plus quelques Odes de l'auteur non encor imprimées. A Paris, chez la veuve Maurice de la Porte, 1553, 8°.

â représentant a + s : blâmant 8 ; durât, r'allumât 23 ; albâtre 26 ; embâme 35 ; tâté : hâté 45, apât 46, 66 ; apâté 46 ; follâtres 48 ; Gâtine 79 ; tâter 85 ; lâche 97.

â = a simple : pâle 70 ; â = a + n tombé depuis longtemps : âmelete 236.

â = aa ou ea : âge 73.

ô représentant o + s : nôtre adj. possess. détermin. 1, 33 ; le nôtre 6 ; tôt 15, 18, 30, 65, 98 ; côtes [= côtés] 71 ; ôs 7 ; ô exclamatif 204.

at = ai + s : plat 127. ct = oi + s : croît 119.

où = ou + s : goût 88 ; ou simple : voûte 97.

Accent grave : à 8, 13, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 29, 71 ; où 25 ; là 10, 90, 97 ; ça et là 50.

Tréma : loüer 100 ; emmiëlla 2 ; mouëlles 3 ; ioüit : ecloüit 6 ; cloüé 13 ; moïen 14 ; miël (monosyllabique) 18 ; noüant, voïe 20 ; pluïe 23 ; dénoüer 39 ; mouëlle 41 ; biaïs 43 ; proïe : foudroïe 46 ; poëte 75 ; traïssant 78 ; eliüe : goulüe : englüe : tolüe 80 ; poësie 83 ; Iô Iô, naïf 100.

Apostrophe. En dehors de l'usage ordinaire, Ronsard s'en sert dans des cas d'apocope, réelle ou prétendue : quell' est 46, l'eau, 62 : plaisant' brunette 14 ; l'eau croissant' 42 ; la grand'beauté 100.

Ces dernières formes semblent maintenant être des exceptions.

Ronsard continua à employer une graphie plus ou moins simplifiée jusqu'à la publication de son *Abregé de l'art poétique* ; mais, quoiqu'il ait, dans la préface de cet ouvrage, proclamé plus énergiquement que jamais qu'il fallait réformer l'orthographe⁵², il est assez singulier de constater que l'orthographe de l'*Abregé* marque une réelle régression ; les accents intérieurs y sont rares, mais en revanche, les consonnes superflues y sont nombreuses. Il en est de même dans les œuvres ultérieures du poète. Nous pensons avoir trouvé l'explication de cette anomalie.

Pierre Champion, qui a fait une très intéressante étude sur *Ronsard et Amadis Jamyn*, nous dit que ce dernier fut secrétaire de Ronsard depuis 1565 au moins⁵³. Et depuis lors, Ronsard empruntait constamment la main de son secrétaire pour toutes ses

52. *Abregé de l'art poétique françois*. Paris, chez G. Buon, 1565, 4°, 12 v° : « Tu euiteras toute Orthographie superflue et ne mettras aucunes lettres en telz motz si tu ne les proferes ; au moins tu en vseras le plus sobrement que tu pourras en attendant meilleure reformation ; tu esciras [sic] écrire, et non escrire : cieus et non cieulx... »

53. *Pierre de Ronsard et Amadis Jamyn. Leurs autographes*, avec 22 fac-similés. Paris, E. Champion, 1924, 1°, p. 2.

écritures ; notamment celui-ci mettait ses manuscrits au net et les préparait pour l'impression. Et P. Champion a prouvé que le ms. du 2^e livre de la *Franciade*, que l'on croyait écrit de la main de Ronsard, a été, en réalité, écrit par Jamyn ⁵⁴. Or Jamyn avait une orthographe traditionnelle, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en parcourant les fac-similés donnés par P. Champion. Il semble bien que Ronsard ait laissé son secrétaire, qui était en même temps son ami et son plus fidèle disciple, libre de suivre sa propre orthographe.

On peut dire que presque tous les poètes, dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, adoptèrent l'orthographe de Ronsard, tandis que presque tous les prosateurs demeurèrent fidèles à la doctrine des accents de Robert Estienne ou de Montflory.

Rares furent les poètes qui, comme Du Bellay ⁵⁵, restèrent obstinément réfractaires aux simplifications orthographiques du chef de la nouvelle école poétique. Au contraire, cela devint une mode chez les poètes, de publier leurs œuvres en orthographe simplifiée, particulièrement par l'emploi des accents. Étienne Pasquier nous le dit dans une de ses lettres ⁵⁶. Citons parmi les œuvres poétiques : *Le Tombeau de Marguerite de Valois*, Paris, impr. de M. Fezandat et R. Granlon, 1551. *L'amoureux repos* de Guillaume Des Autelz, Lyon, J. Temporal, 1553. Les deux premiers liures des *Foresteries* de Vauquelin de La Fresnaie, Poitiers, Les Marnefz et les Bouchetz 1555. Marc-Claude de Buttet, *Épitalame d'Emanuel Philibert de Savoie et de Marguerite de France*, Paris, Robert (II) Estienne 1559, *Ode à la paix*, Paris, G. Buon, 1559, *Premier liure des vers*, Paris, M. Fezandat 1561, *Tombeau de Marguerite de France* 1575, *L'Amalthée*, Lyon, B. Rigaud, 1575. Fr. Habert, *Epistres heroides*, Paris, Fezandat, 1560. J. Passerat, *Hymne de la paix*, Paris, G. Buon, 1563. Jehan de La Maison Neufue, *Cantique nuptial en l'honneur de Leonor d'Orleans*, Paris, Cl. Blihart, 1563. Remy Belleau, *La Bergerie*, Paris, Gilles Gilles 1565. Robert Garnier, *Hymne de la monarchye*,

54. Id., o. c., 25.

55. Cf. DU BELLAY. *La deffence et illustration de la langue francoyse*, éd. H. Charnard. Paris, Fontemoing, 1904, 8^e, p. 346.

56. Étienne Pasquier écrit, dans ses *Recherches*, livre VIII, chap. 1 : *Œuvres*, Amsterdam, 1723, 2 vol. 8^e, t. I, col. 756 : « Comme ainsi soit que le temps [du règne de Henri II] eut lors produit une pepiniere de braues poëtes, aussi chacun diversement prit cette querelle en main, les aucuns estans pour le party qu'il falloit du tout accorder l'escriture au parler, s'y rendans mesmement extremes... Ce nonobstant, après plusieurs tracassemens, en fin encores est-on retourné à nostre vieille coustume... »

Paris, G. Buon, 1567. *Hippolyte*, Paris, R. Estienne 1573 et 1574. P. Du Rosier, *Deploration de la France sur la calamité des dernières guerres civiles*, Paris, Denis Du Pré, 1568. François d'Amboise, *Elegie sur le trépas d'Anne de Montmorancy*, Paris, Ph. G. de Rouille, 1568. Gabriel Bounyn, *Defaite de la piaffe et la picquoree*. Paris, J. Mestayer, 1579. *Bienvenue de Mgr filz de France*, Paris, J. de L'Astre, 1576. Philippe Desportes, *Premieres œuvres*, Paris, R. Le Mangnier, 1576. Jean de La Gessée, *La Grasinde*, Paris, G. Corrozet, 1578. Du Bartas, *La Sepmaine*, Paris, M. Gadoulleau, 1578. Robert et Anthoine Le Chevalier d'Agneaux, *Œuvres de Virgile* traduites en vers, Paris, G. Auray, 1582. Jean Édouard Du Monin, *Le Quareme*, Paris, J. Parent, 1584. *Le Bouquet des fleurs de Senèque* (anonyme), Caen, J. Le Bas, 1590. J. Dauvi Du Perron, *Discours spirituel sur le 1^{er} verset du psaume 122*, Rouen, J. Osmont, 1600. Guy de Tours, *Les premières œuvres poétiques et souspirs amoureux*, Paris, J. du Caurroy, 1598. Christophe de Gamon, *Les Pescheries*, Lyon, Th. Ancelin, 1599, etc., etc.

On pourrait citer encore une quantité d'autres livres en vers et même en prose dans lesquels les accents ont été employés à l'intérieur des mots.

Cependant très petit est le nombre de ces livres dans lesquels on a fait cela d'une façon suivie. Dans presque tous, les accents sont omis très fréquemment, soit par la faute des auteurs, soit par celle des imprimeurs. Visiblement les auteurs, pour la plupart, écrivaient leurs œuvres dans l'orthographe ordinaire, et ajoutaient ou faisaient ajouter des accents, au moment de les faire imprimer.

Il est cependant certains écrivains, en dehors des réformateurs bien connus, qui emploient les accents d'une façon systématique et rigoureuse, en s'inspirant, soit du système de Ronsard, soit de celui de tel ou tel autre réformateur. Parmi eux nous nommerons, avant tout, Claude de Taillemont, lyonnais, qui, dans l'«Aduertissement aux lecteurs», en tête de «La Tricarite, plus quelques chants au faueur de plusieurs Damoëzelles», Lyon, J. Temporal, 1556, expose toute une réforme orthographique basée en partie sur le système de Peletier, en partie sur celui de Ronsard. Il se sert beaucoup, à l'intérieur des mots, de l'accent aigu et du circonflexe, et, sur certains monosyllabes, du grave.

Antoine Fouquelin ou Foclin de Chauny se vante aussi, dans l'avis au lecteur de sa *Rhetorique françoise*, Paris, A. Wechel, 1555 et 1557, d'avoir suivi une orthographe nouvelle qui lui «sembloit

estre appuyee d'une fort bonne raison... » Il use aussi de l'accent intérieur.

En publiant *l'Arioste françoise* de Jean de Boessieres de Montferrand en Auvergne, Lyon, 1580, I. Bouchet dit, à la fin de l'advertissement aux François : « ...Et pource que l'ortographe qui ét icy couché y étoet aussi [dans le ms. découvert chez l'auteur par M. Pigeon] l'on ne la point volu changer et reconnoissant l'vtilité, le bien et le profit qu'il porroet apporter en la France si einssi elle l'obseruoet... » fol. x 5 v^o-x 6. L'orthographe de Jean de Boissières est un mélange de celles de Meigret, de Peletier et de Ronsard, avec un très large emploi des accents.

Il semble que Tahureau ait usé aussi, habituellement, des accents, (à moins toutefois que l'orthographe de ses œuvres ne soit celle de son éditeur Maurice de La Porte) par exemple dans son *Oraison au Roy de ...l'excellence de la langue françoise*, 1555, et dans ses *Dialogues*, 1566.

L'ouvrage intitulé *Des affaires d'Estat* du Président de Lalouette publié à Metz en 1597 par Jean d'Arras est imprimé en une orthographe très simplifiée où les accents intérieurs remplacent bien des lettres superflues.

Il est très difficile de dire quelle est la part qui revient aux auteurs et celle qui est due aux imprimeurs, dans l'emploi des accents.

On constate que certains imprimeurs, comme Vascosan et Frédéric Morel, sont hostiles à l'usage des accents intérieurs.

D'autres, sans doute la plupart de ceux qui s'en servaient volontiers, publiaient les recueils de poésie avec ces accents parce que la mode l'exigeait, mais sans y tenir autrement.

Quelques-uns au contraire adoptent, pour toutes leurs publications, une orthographe simplifiée, avec accents intérieurs, lorsque les auteurs le permettent.

À Paris, nous ne trouvons guère que quelques habitudes particulières de certains ateliers, sans grande importance. Par exemple Groulleau se sert de l'*ũ* avec tréma pour représenter l'*u* consonne (*v*). Benoît Prévot, ainsi que Macé Bonhomme à Lyon, au lieu d'écrire *il ha* pour *il a*, comme Robert Estienne, et, sans doute à son imitation, d'autres imprimeurs, remplacent l'*h* par une sorte d'esprit rude sur l'*â*. Macé Bonhomme a même *ây*, *ônt*. Plusieurs se servent de l'*é* à crochet pour noter *é* fermé. Un assez grand nombre marquent dans la poésie l'*e* élidé par *æ* barré, et particulièrement dans les chansons publiées avec la musique. Il en est

ainsi notamment chez les Balard, qui, pendant fort longtemps, eurent la spécialité des publications musicales.

A Toulouse, Guyon Boudeville use, dans l'*Histoire tolosaine* de Noguier, 1556 et dans l'ouvrage de Coras intitulé : *Des mariages clandestinement contractés*, 1557, d'une orthographe extrêmement simplifiée et très curieuse. Un très large emploi des accents intérieurs lui permettait de supprimer beaucoup de lettres non prononcées, l's notamment. Il poussa même le scrupule jusqu'à mettre l'accent aigu sur l'é lorsque celui-ci était suivi d'un s qui devait être prononcé : Oréste, éstimé, etc.

A Bordeaux, Simon Millanges, qui édita Montaigne, adopta, en cédant aux instances de plusieurs personnages, il le prétend du moins, une orthographe simplifiée avec accents intérieurs.

Cependant les écrivains en prose ne suivaient généralement pas la mode qui avait été adoptée par la plupart des poètes.

Ronsard fut même vivement attaqué par Jean Lebon, d'Autreville, médecin du roi, dans la *Philippique* de Jean Macer [c'est lui-même] contre les poëlastres et rimailleurs françoys, Paris, Guill. Guillard, 1557 : « Le gentil Pindare [Ronsard] s'aronce quelquefois si lourdement en son escript, qu'il tombe quelque lettre du mot qui luy oste toute sa grace... pour exemple, de *nostre*, il substraît, s, et escript *notre* sans, s. Toutefois, ne voulant estre ingrat, mais liberal, ou cuidant, corriger magnificat a matines, pour s, il met dessus *notre* vn accent circonflexe ; ignorant, comme il m'est a veoir que, s, en ce mot cause vne symmetrie indicible, que ne scauroit faire l'accent circonflexe : et mesme au iourd'hui quasi tous nos François, sur tout les Prouençaux, Gascons, Daulphinois, Lyonnoys et autres, prononcent *notre* avec, s, sinon qu'il aye faict, pour mignarder mes dames de la Cour, que la paoure, s, soit bannie de *notre*, afin qu'elle ne leur escorche la langue, comme ont peur les Parisiens que Pantagruel ne les happe au gosier, en prononçant *mary* par s (*masy*) non par r, comme il fit à ce malotru de Lymosin. » C 1 v^o-C 2.

Ainsi certains écrivains s'opposaient à la suppression de l's amui parce que cet s était encore prononcé par les méridionaux. Joachim Péron, né dans le Centre, déclare qu'il aimerait mieux prononcer l's dans *hoste* que de suivre ceux qui veulent enlever cette consonne ⁵⁷. Il y avait d'autres raisons qui étaient invoquées, soit

57. « Idemque in aliis literis, quæ vulgo scribuntur, nec pronunciantur, vt in s, in hoc verbo *hoste*, id est hospes, et cæteris eiusdem generis, faciendum censebo

ouvertement, soit tacitement, par les partisans de l'orthographe traditionnelle, pour garder l's. D'abord la routine. Le moindre changement orthographique est déplaisant et trouble les habitudes de la masse. Et puis, les praticiens aimaient mieux écrire un s que de lever la plume pour marquer un accent, ce qui retardait leur écriture et diminuait les mots qu'ils cherchaient au contraire à allonger par tous les moyens. Enfin les érudits avaient remarqué que l's maintenait dans la graphie l'harmonie entre différents mots de même famille, cette lettre étant prononcée dans les uns et passée sous silence dans les autres. Par exemple, elle se faisait entendre dans *bestial*, mais non dans *beste*. Si l'on écrivait *bête* on enlevait un trait de parenté avec *bestial*.

Les deux grammairiens dont les ouvrages furent, au XVI^e siècle, le plus fréquemment imprimés, Pilot et Garnier, ne tiennent guère compte des nouveautés apportées par Sebillet et Ronsard.

Pilot admet avec Meigret et Peletier l'*e* ouvert ; il voudrait qu'on le représentât par *ae* f 4 v^o. Il ne se sert de l'accent aigu qu'en syllabe finale. Il fait servir le tréma non seulement comme signe de diérèse sur *u* et sur *i* en hiatus, par exemple dans *veüe, queüe, ruïne, païs*, mais encore, d'une façon toute contraire, sur l'*u*, pour indiquer que cet *u* est consonne, par ex. dans *naïra* (= *blessa*), pour distinguer de *n'aura*, f. 2 v^o. Il prétend que nos imprimeurs français ont l'habitude d'user de ce procédé. En réalité nous ne voyons guère que son imprimeur Groulleau qui l'ait fait.

Il admet, nous l'avons vu, la cédille. Il se sert de l'apostrophe.

Garnier ne dit rien d'original sur les signes auxiliaires.

Abel Mathieu en parle assez longuement, dans ses *Devis de la langue francoyse*, Paris, 1559, 8^o. Mais, exception faite pour les accents, il n'aime guère toutes ces nouveautés, en particulier l'apostrophe qui n'est « gueres en vsage, fors en la composition diuulguée des autheurs, » entendez dans les impressions, f. 36 v^o.

Combattue par le Palais, par la majorité des érudits, la plupart des écrivains en prose et par les gens du peuple, l'innovation de Ronsard, dont l'auteur même se désintéressait, n'était plus guère conservée que par un petit nombre de fidèles, à la fin du XVI^e

potius, id est, eas esse pronunciandas, quam istis assentiar, qui eas detrahi volunt » f. 117. Péron prétend d'ailleurs (III v^o et suiv.) que l'on n'a pas bien traité la question des accents, et il veut appliquer à la langue française toutes les règles de l'accentuation latine, ce qui l'entraîne à placer l'accent tonique d'une façon absolument fausse et absurde.

siècle, et risquait fort de disparaître complètement, si elle n'avait été reprise à l'étranger.

V. — LES ACCENTS DANS LES IMPRESSIONS PLANTINIENNES.

Si la conservation dans l'écriture de l's, amui entre le XII^e et le XIII^e siècle, ne présentait pas un grave inconvénient en France, où chacun savait bien qu'il fallait passer cette lettre sous silence, il n'en était pas de même dans les pays étrangers où le français n'était pas la langue maternelle.

Aussi la réforme de Ronsard, qui entraînait la suppression de cette lettre, là où elle ne se prononçait pas, y fut-elle appréciée plus qu'en France. Le célèbre imprimeur tourangeau Christophe Plantin installé à Anvers comprit dès ses débuts combien la simplification de l'orthographe serait utile aux Pays-Bas.

Il avait été un des premiers à employer le *j* et le *v*. En 1560 il adopta l'accent intérieur. Dans l'avis au lecteur d'une édition du *Tresor des Amadis*⁵⁸, il expose son nouveau système orthographique. Voici la partie qui concerne les signes auxiliaires : « Et pourtant que plusieurs se trouuent empêchés de la pronontiation françoise, à cause des lettres superflues acoutumees d'écrire sans qu'on les doive prononcer, nous auons ici (par le conseil et quasi commandement de personnages de grande autorité), vsé de la maniere d'ortographe qui, entre les nouuelles, ét de present la mieus receuë : car nous n'auons vsé d'aucuns caracteres nouveaus, et n'auons pas mêmes voulu nous seruir de quelques manieres d'écrire, qui (après quelques autres) nous sembleroyent plus propres que celles dont nous sommes ici seruis. Car pour écrire *est*, *estre*, *prest*, *conqueste* et autres tels mots, nous auons mis *ê* avec l'accent circonflexe ou recourbé, *êt*, *être*, *prêt*, *conquête* : pour montrer *ê* se deuoir alors prononcer à bouche plus ouuerte qu'un autre *e* sans tel accent, voire iusques à tirer sus la pronontiation de la lettre *a* : Parquoi me sembleroit plus propre en tel lieu d'écrire la diphtongue *æ*, aussi bien qu'en ces diction, *maitre*, *paître* et leurs sem-

58. *Le Tresor des Amadis contenant les Epitres, complaints, concions, harangues deffis et cartels : recueillis des douze liures d'Amadis de Gaule : pour seruir d'exemple à ceus qui desirent apprendre à bien écrire missiues ou parler françois. Avec vne Table, dont l'Epître suivante enseigne l'usage et rend raison de l'ortographe.* A Anuers, par Christophe Plantin, 1560, 8°, car. ital., 4 ff. ch. + 172 ch. Nous auons consulté ce rarissime volume au Musée Plantin-Moretus, à Anvers, où il est conservé sous la cote R. 250.

blables. Nous auons aussi, pour la plus part, écrit pour *allast, tost, eust, peust, vostre, fistes, battistes* etc., *allât, tôt, eût, peût, vôt, fîtes, battîtes*, voulans demonstrier, par l'accent recourbé, telle syllabe deuoir être prononcée avec encores autant de tems que la voyelle qui n'en est point marquée, au lieu duquel la coutume est d'y ajouter vne s qui ne se doit prononcer. Nous auons aussi écrit *été, élongner, émerueiller*, et semblables pour *esté, eslongner, esmerueiller* : voulans denoter, par l'accent agu, tel *é* se prononcer viuement selon sa propriété, comme en ce mot latin *Deus*, à la différence de l'autre *e*, lequel par ceus qui appellent cetuici masculin, est appelé féminin, à raison qu'il se doit prononcer sombrement : comme il se peut facilement entendre en ces dernières syllabes et en toutes celles des verbes ou participes féminins : comme *alee, montee, rencontree*, etc. équelz mots n'auons curieusement mis d'accent en la penultime, pourtant qu'elle ne se peut pas bonnement prononcer autrement que masculine, encore qu'on l'essayât... Quant est de deus petits points que trouueras quelque fois mis sus *ê* et *î*, c'est pour montrer que lors elles ne se doiuent joindre avec la lettre precedente : ains sont commencement d'une autre syllabe, comme en ces mots *païs, conneü, poëte*, la où on doit lire ainsi, *pa is, con neu e, po e te*. Ce qui ne me seroit de besoin, si j'osois vser de caracteres propres, pour écrire toutes les diphtongues ou triphthongues françoises, aussi bien comme l'usage a fait en ces deus, *æ, œ* : comme j'ai fait, passé long tems, de tel, *j*, et *v*, ou elles sont consonnes, et que je me suis proposé de faire doresenauant plus hardiment, suivant l'autorité de tré-sauant homme Pierre de la Ramee en sa *Grammaire françoise*⁵⁹. Et bien que je n'aye encores, jusques à present, entendu aucun auoir fait quelque marque, pour aider à facilement connoître les diphtongues et triphthongues sudites, si est ce que je me delibere (pour le soulagement de ceus qui ne sont prompts à la lecture françoise) en vser de bref, en nos Dictionnaires, que nous t'aprétons beaucoup plus amples qu'ils n'ont encor' été... » fol. prélim. 1 v^o-2 v^o.

On ne peut pas ne pas être frappé de voir combien l'orthographe de Plantin était supérieure à celle de ses contemporains. Pour ne parler que de l'accent circonflexe, il l'applique fort à propos sur

59. Ici se pose un problème bibliographique. Si le *Tresor des Amadis* est bien paru à la date de 1560, et rien n'autorise à croire le contraire, il faut admettre que la *Grammaire* de Ramus dont la 1^{re} édition fut publiée en 1562 seulement courait déjà en ms. depuis plusieurs années, ou qu'il y eut une édition antérieure.

il *ét*, évitant ainsi la graphie exceptionnelle *il est* que nous avons conservée.

Il appliqua son système dans le *Tresor*, et l'année suivante, dans une édition bon marché de l'*Amadis de Gaule* ⁶⁰.

L'essai tenté par Plantin n'eût pu réussir entièrement que si cet imprimeur avait pu déterminer les autres imprimeurs à le suivre. Il n'en fut malheureusement pas ainsi. Dès lors, il était obligé de revenir sur ses pas, sous peine de perdre une grande partie de sa clientèle.

Aussi, après avoir été quelque temps fidèle à son système, notamment dans les *Psaumes* de David en rime françoise, 1564, est-il beaucoup plus retenu dans ses impressions ultérieures où il se sert moins des accents intérieurs.

En 1567, il publie des *Dialogues françois pour les ieunes enfans* ⁶¹ dont il était l'auteur, en collaboration avec le poète Jacques Grévin. Il s'y trouve un passage curieux sur les accents, l'apostrophe et la ponctuation.

L'accent aigu, selon lui, doit se mettre non seulement à la fin mais encore au milieu des mots. Au début il n'est pas nécessaire. L'emploi de l'accent aigu permet la suppression de l's superflu. *Antoine* : « Ceux qui ont voulu ôter la superfluité des lettres en l'écriture françoise ont dict que l's n'estoit aucunement necessaire et qu'il suffisoit que l'e fust marqué par vn accent acut. Toutefois il me semble que quand ny l's ny l'accent n'y seroyent point, que l'on ne laisseroit pas de prononcer *écrire*... Il ne faut point faire de doute qu'il n'est aucunement necessaire de marquer l'e au commencement des mots : car s'il fait vne syllabe de soy-mesme, il se doit prononcer plainement : comme en ce mot *etendre* : s'il ne le fait point de soy-mesme, et qu'il soit ioinct avec vne voyelle [lisez consonne] il se prononce my-rompu, comme en ce mot *entendre*. » p. 160-162.

Iaques. « Et au milieu ? — *Antoine*. Il se prononce diuersement, asçauoir my-rompu [= sourd] plein [fermé] et ouuert... Si au milieu d'un mot on rencontre vn e non marqué d'accent, il se doit

60. La Bibliothèque de l'Université de Paris possède un exemplaire des neuf premiers livres de l'*Amadis de Gaule*. Anuers, Chr. Plantin, 1561-1560, 9 parties en 2 vol. 4°.

61. *La premiere et la seconde partie des Dialogues françois pour les ieunes enfans*. (suit le titre en flamand). A Anuers, de l'imprimerie de Christophle Plantin, 1567, pet. 8°. Ces dialogues sont en français au v° de chaque page, et, en face, en flamand. Le français est en caractères de civilité ou en italique ; le flamand est en romain.

prononcer my-rompu, comme en ce mot *doctement* ; s'il est marqué de l'accent acut, il le faudra faire plein, comme en ce mot *prénoir*... Toutes fois et quantes qu'il a esté nécessaire de prononcer l'*e* ouuert, les vulgaires écriuains luy ont donné vne *s*, aussi bien qu'au plein ; comme en ces mots *tempeste* et *teste* : lesquels estans ainsi écrits se peuuent, voire se doiuent prononcer à l'Italienne, c'est asçauoir faisant sonner l'*s*. Mais ceux qui ont recherché les choses de plus pres ont obuié à cest inconuenient, et au lieu de cest *s*, ils ont mis dessus l'*e* vn accent, que les Latins ont nommé circumflexe. Il est fait de l'acut et d'un autre traict qui aboutit contre, en maniere d'un cheuron rompu ; ainsi donques ils ont écrit *tête* et *tempête*, au lieu de *teste* et *tempeste*. — *Iaques*. Ce cheuron rompu ne se met-il sur autre lettre que sur l'*e* ? — *Antoine*. Il se met quelquefois sur l'*a*, asçauoir lors qu'il le faut prononcer ouuertement, comme en ce mot *théâtre* et *âtre*, ausquels les vulgaires auoyent accoustumé d'adiouster vn *s* après l'*a*. Ce cheuron rompu donques montre la difference qu'il y a à prononcer *théâtre* et *batre*. — *Iaques*. Chacun écrit-il ainsi ? — *Antoine*. Non : car encore qu'à bonne raison plusieurs se soyent efforcez de reformer les abus de l'écriture en l'orthographe, si est-ce que le vulgaire l'a gagné en partie. » 164-166.

VI. — LES ACCENTS AUX PAYS-BAS ET EN FRANCE AU XVII^e SIÈCLE.

Quoique Plantin proclame, dans ses Dialogues, l'utilité de l'emploi de l'accent aigu et du circontlexe à l'intérieur des mots, on voit que, pour le reste, sa graphie ne se distingue plus guère de celle de ses contemporains. Il avait dû céder à l'indifférence ou même à l'hostilité du vulgaire aux réformes. On trouve désormais dans ses impressions beaucoup moins d'accents que dans l'*Ama-dis* ; le *j* et le *v* se font rares, tandis que les consonnes superflues réapparaissent. Pourtant des innovations curieuses, différentes à la vérité de celles qu'il déclarait vouloir réaliser dans ses Dictionnaires, furent adoptées, peut-être à son instigation, par un imprimeur qui fut parfois son associé, Jean Waesbergue. Plantin publia des dictionnaires et autres ouvrages de classe français-flamands de Gabriel Meurier⁶². Il semble qu'ensuite, après entente sans doute avec

62. *Vocabulaire françois flameng* par Gabriel Meurier. Anvers, Plantin, 1557, 8°. *Colloques*... non moins utiles que tresnecessaires pour facilement apprendre françois et flameng. *Ibid.*, 1558, etc.

Waesbergue, il ait laissé celui-ci publier les dictionnaires bilingues. Jean Waesbergue père, à Anvers, puis Jean Waesbergue fils et leurs descendants à Rotterdam et Utrecht eurent pendant un siècle la spécialité d'imprimer ces dictionnaires⁶³, pour lesquels ils avaient obtenu un véritable monopole⁶⁴.

Très préoccupé d'indiquer aux Flamands la façon dont chaque mot doit être prononcé, tout en conservant la graphie qu'ils ont habituellement dans les livres, Waesbergue fait d'abord appel uniquement à des signes diacritiques spéciaux destinés à indiquer que les consonnes et les voyelles au dessus ou au dessous desquelles ils sont mis ne doivent pas être prononcées. Tel est le système qu'il a suivi dans les éditions du dictionnaire de Mellema, à partir du début du XVII^e siècle.

En 1643 Waesbergue cessa d'imprimer cet ouvrage et le remplaça par le dictionnaire de Jan Louys d'Artsy⁶⁵. Celui-ci, partisan d'une réforme orthographique radicale, fait un emploi très étendu des accents. Cependant, pour permettre aux acheteurs du dictionnaire de retrouver les mots sous la forme qu'ils ont dans les livres qui usent de l'orthographe traditionnelle, d'Artsy donne souvent l'ancienne forme à côté de la nouvelle ; ou bien il met un accent sur la voyelle suivie d's amui, et au lieu de supprimer cette dernière lettre, il la marque du signe diacritique qui était déjà utilisé dans le dictionnaire de Mellema. Pour les autres consonnes superflues, ou il les supprime, ou bien il les marque du signe d'exponctuation. Il se sert rationnellement du *j* et du *v*, et il est un des premiers à demander qu'on remplace *ois* par *es* dans les *imparfés*.

Il dit, à la fin de sa Préface : « je ne suis pas le premier qui ai mis en avant cete matiere, les Sieurs Ronsard et Baïf l'ont fait du tens de Charles 9 et Henry 3, Roys de France, le Sieur de la Val

63. Cf. notre *Liste des dictionnaires, lexiques et vocabulaires français antérieurs au Thresor de Nicot* ; extrait des *Mélanges de philologie offerts à M. F. Brunot*. Paris, Société nouvelle de librairie, 1904, 8°, aux articles Meurier, Mellema Sasbout ; et V.W. Post, *Les tentatives de réforme orthographiques du P. Monet*, S. J., Amsterdam, Paris, 1925, 8°.

64. L'extrait du Privilège du *Grand dictionnaire françois-flamen* [par F. L. Mellema] édition de 1624, au v° du titre, débute ainsi : « Les Estats Generaux des Provinces vnies du Pais bas ont consenty et octroyé... par ceste [à] Iean Waesbergue Libraire et Imprimeur ordinaire à Rotterdam, de pouvoir lui seul imprimer ou faire imprimer et mettre en lumiere, vendre et distribuer les *Dictionnaires* tant en François et Flamen, qu'en Flamen et François... »

65. *Le grand dictionnaire françois-flamen, flamen-françois*. Item une *Grammaire françoise* par Ian Louis d'Artsy. Utrecht, Ian Waesbergue, 1643, 4°.

en sa paraphrase sur les Pseaumes, le Pere Monet en son Dictionnaire et quèques autres. »

Les dictionnaires des Waesbergues, sans cesse réimprimés, répandus ainsi en quantité considérable dans les Pays-Bas, rendirent de grands services aux populations flamandes, en indiquant les lettres qui ne devaient pas être prononcées. Quoiqu'ils aient été bien connus en France, ils ne pouvaient toutefois y être aussi utiles ; néanmoins ils préparaient les esprits aux idées de réforme.

Les Elzéviros, qui publièrent de nombreuses éditions de tous nos grands classiques ⁶⁶, réalisèrent des innovations qui étaient plus directement utiles aux Français.

Chez eux le *j* et le *v* sont d'un emploi courant. L'accent aigu se place sur tous les *e* fermés, quelle que soit leur situation, qu'ils soient suivis ou non d's amui ; l's amui est supprimé. Exemples : *découvrir, empêcher, mélancholie, agréer* etc. Souvent cet accent est oublié.

L'accent aigu est mis aussi sur des *e* ouverts, en syllabe tonique, lorsque cet *e* est suivi d'un *s* final : *dés, prés, auprès, succès* etc. ; *pere, mere, frere* ne sont pas accentués.

L'*e* fermé suivi de *z* final est généralement écrit comme autrefois sans accent ; rarement *ez* est remplacé par *és*.

Le circonflexe se place sur toutes les voyelles, plus rarement sur l'*e* que sur les autres. Il ne se met guère qu'en syllabe tonique, sauf dans les formes verbales et dans quelques dérivés, sur les voyelles suivies d's amui qui tombe, ou précédées d'un *e* en hiatus amui.

Exemples du circonflexe sur voyelle suivie d's : *bâtir, tâcher, même, être*, (mais *beste, teste*, etc.), *côté, nôtre* ; et dans tous les composés de *sous, soumettre, souhaiter, soutenir* etc. ; *qu'il receût* etc.

Exemples du circonflexe sur un hiatus réduit : *âge, dû, pû, vû, châte*, etc.

Les éditions elzéviriennes pullulèrent en France, tant et si bien que le public s'habitua aux graphies nouvelles, si commodes même pour des Français. Les éditeurs français eux-mêmes finirent par suivre le mouvement, et nombreux sont les livres imprimés en France dans la deuxième moitié du XVII^e siècle qui suivirent l'orthographe elzévirienne. Il en est ainsi par exemple dans l'édition

66. Les Elzéviros publièrent en particulier les œuvres de Balzac, Brantôme, Corneille, Descartes, La Fontaine, La Serre, Molière, Pascal, Racine, Scarron, et bien d'autres auteurs, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte en parcourant la table de l'ouvrage d'Alphonse Willems : *Les Elzevier, Histoire et annales typographiques*. Paris, Labitte, 1880, 8^o.

en cinq tomes des *Œuvres* de Molière publiée chez Denis Thierry, Claude Barbin et P. Trabouillet en 1681.

A la vérité, un certain nombre de partisans d'une réforme radicale de l'orthographe, depuis le début du siècle, avaient employé les accents intérieurs. Antoine de Laval, dans la deuxième édition de ses *Psaumes*, 1613, Godard, dans plusieurs ouvrages, notamment dans sa *Langue françoise*, 1620, le P. Monet, dans tous ses dictionnaires, et particulièrement dans l'*Invantaire des deus langues*, 1636, Louis de l'Esclache dans ses *Véritables règles de l'ortografe françeze*, 1668, Lartigaut, dans *Les progrès de la véritable ortografe*, 1669, que F. Brunot a étudiés au tome IV, première partie, de son *Histoire de la langue française*. Mais, à part le premier, ils avaient des systèmes trop particuliers pour être agréés du public, et ils ne firent pas avancer la question des accents.

Il n'en fut pas de même, croyons-nous, de la réforme réalisée par Corneille. Si sa distinction trop subtile des différentes formes d's pour marquer les valeurs diverses de cette lettre n'eut aucun succès, il semble bien que nous lui devons l'emploi de l'accent grave pour noter *e* ouvert.

En tête de l'édition in-folio de son *Théâtre*, parue en 1660, Corneille mit un avis *au lecteur*, qui fut reproduit, augmenté, dans l'édition en trois volumes in-8° qui suivit. Nous résumons ici cet avis d'après la réédition qui en fut faite à Rouen et vendue à Paris, chez Thomas Jolly, en 1668. Il reconnaît qu'il a eu comme devanciers les imprimeurs de Hollande. « Les Hollandois m'ont frayé le chemin, et donné ouuerture à y mettre distinction [aux divers sons d'une même lettre] par de differents caracteres, que jusqu'icy nos imprimeurs ont employé indifferemment. Ils ont separé les *i* et les *u* consones d'auec les *i* et les *u* voyelles... » page III. « Je n'ay pû souffrir que ces trois mots *reste, tempeste, vous estes*, fussent escrits l'*vn* comme l'autre, ayant des prononciations si diferentes. J'ay reserué la petite *s* pour celle où la syllabe est aspirée (l'*s* rond), la grande (l'*s* long) pour celle où elle est simplement allongée, et l'ay supprimée entierement au troisiéme mot où elle ne fait point de son, la marquant seulement par *vn* accent [aigu] sur la lettre qui la precede. J'ay donc fait ortographier ainsi les mots suiuiants et leurs semblables, *peste, funeste, chaste*,... (avec *s* rond) : *tempeste, haste, teste* (avec *s* long) ; *vous êtes, il étoit, ébloüir, écouter, épargner*... » p. vi. « Quant à l'*e* nous en auons de trois sortes. L'*e* feminin... L'*e* masculin qui se prononce comme dans la langue latine, et *vn* troi-

sième *e* qui ne va iamaïs sans l's, qui luy donne vn son esleué qui se prononce à bouche ouuerte, en ces mots, *succes, accés, expres*. Or comme ce seroit vne grande confusion que ces trois *e* en ces trois mots *aspres, verité* et *après*, qui ont vne pronciation si differente, eussent vn caractere pareil, il est aisé d'y remedier, par ces trois sortes d'*e* que nous donne l'imprimerie, *e, é, è*, qu'on peut nommer l'*e* simple, l'*e* aigu et l'*e* graue. Le premier seruira pour nos terminaisons feminines, le second pour les latines, et le troisième pour les esleuées, et nous escrirons ainsi ces trois mots et leurs pareils, *aspres, verité, après*, ce que nous estendrons à *succès, excès, procès*, qu'on auoit jusqu'icy escrits avec l'*e* aigu, comme les terminaisons latines, quoyque le son en soit fort different. Il est vray que les imprimeurs y auoient mis quelque difference, en ce que cette terminaison n'estant iamaïs sans *s*, quand il s'en rencontroit vne après vn *é* latin, ils la changeoient en *z*, et ne la faisoient précéder que par vn *e* simple. Ils impriment *veritez, deítez, dignitez*, et non pas *verités, deîtés, dignités* ; et j'ay conserué cette ortographe ; mais pour éuiter toute sorte de confusion entre le son des mots qui ont l'*e* latin sans *s*, comme *verité*, et ceux qui ont la prononciation éléuée, comme *succès*, j'ay cru à propos de nous seruir de differents caracteres, puisque nous en auons, et donner l'*è* graue à ceux de cette derniere espece. Nos deux articles pluriels, *les* et *des*, ont le mesme son, quoy qu'écrits avec l'*e* simple : il est si malaisé de les prononcer autrement, que ie n'ay pas crû qu'il fust besoin d'y rien changer. Je dy la mesme chose de l'*e* deuant deux *ll*, qui prend le son aussi esleué en ces mots, *belle, fidelle, rebelle*, etc. qu'en ceux-cy *succès, excès* ; mais comme cela arrive toujours quand il se rencontre auant ces deux *ll*, il suffit d'en faire cette remarque sans changement de caractere. Le mesme arriue deuant la simple *l*, à la fin du mot, *mortel, appel, criminel*, et non pas au milieu, comme en ces mots, *celer, chanceler*, où l'*e* auant cette *l*, garde le son de l'*e* feminin. Il est bon aussi de remarquer qu'on ne se sert d'ordinaire de l'*é* aigu qu'à la fin du mot, ou quand on supprime l's qui le suit ; comme à *établir, étonner* ; cependant il se rencontre souuent au milieu des mots avec le mesme son, bien qu'on ne l'escriue qu'avec un *e* simple ; comme en ce mot *seuerité*, qu'il faudroit escrire *séuérité*, pour le faire prononcer exactement, et ie l'ay fait obseruer dans cette impression bien que ie n'aye pas gardé le mesme ordre dans celle qui s'est faite in folio. » p. VI-IX.

En somme, si on laisse de côté la distinction entre l's long et l's

rond, qui n'eut d'ailleurs aucun succès, on constate que Corneille est, autant que possible, conservateur. Il n'ose proscrire le *z* après *e* fermé. Il respecte le doublement de *l* après *e* ouvert et ne songe pas à remplacer ce doublement par l'emploi de l'accent grave : *infidelle* : *cruelle* (p. 16 du t. I^e de l'édition de 1668), *fidelle* : *belle* 22 etc.

Sa seule innovation consiste à remplacer par l'accent grave l'aigu qu'on commençait à mettre dans *accès*, *decés*, *procés* etc. quoiqu'on y prononçât un *è* ouvert ⁶⁷. Corneille écrit donc *après*, 1 et 11, *accès* 2, *excés*, 11 etc. et aussi *suprême* 31, *extrême* 96 etc. On est surpris de voir combien peu il use de cet accent. Il est certain qu'il prononçait un *e* fermé là où, à Paris, on sentait un *è* ouvert ; c'est une des caractéristiques de la prononciation normande. Passe encore pour les mots comme *père*, *frère*, *mère* qu'il écrit avec l'aigu, car ils avaient gardé en province — en Normandie surtout — souvent l'ancien *é* fermé, mais il rime ces mots avec l'ancienne diphongue *ai* ; par exemple *distraindre* : *frère* 27 et 55 ; *frère* : *contraire* 75 etc. et aussi *sincère* : *plaire* 31 ; *colère* : *déplaire* III et 141 etc.

Il est plus surprenant de lui voir conserver sans accent *e* en syllabe tonique suivi d'*s* amui, qui était prononcé partout comme un *è* ouvert long ; et lui-même prononce ainsi puisqu'il rime *mesme* avec *suprême* 31 et avec *extrême* 96 ; mais il tient à utiliser son *s* long.

Pour tout le reste, il a suivi les Hollandais. Il use normalement du *j* et du *v* (mais l'imprimeur a observé fort mal la distinction dans la préface, bien mieux dans le texte). Il admet l'accent aigu sur l'*e* fermé à toutes les places du mot, que cet *e* soit seul ou suivi, en même syllabe, d'un *s* amui qu'il supprime : *guérison*, *espérance*, *misérable*, *persévérance*, *résoudre*, *éloquent*, *hyménée*, 2, *posséder*, *Vénus*, 3, *égal* 4, *intérêt* 5, *équité* 6, *agréable* 10 et même *j'examine* 11, *réflexion* 16, *réception* 25 etc. ; *ménage*, *étrainte* 1, *déplaisirs*, *mépris*, *étant* 2, *éclat* 3, *échappé* 4, *affété* : *prété* 12, *arrété* 22, etc.

Sauf pour l'*e* ouvert en syllabe tonique et pour d'autres voyelles dans quelques mots, lorsque ces voyelles étaient suivies d'*s* amui qu'il conservait, Corneille fait aussi du circonflexe le même usage que les Hollandais : *soutient* 2 *coûte* 5, *soupirs* 9, *toujours* 12 ; *brûle* 4, *plûtôt* 6 ; *maîtresse* 11 ; *pût*, *dû* 4 ; *vû* 25 etc.

67. « L'*e* est ouvert en ces particules *les*, *des*, *mes*, *ses*, *tres* et en ces mots... *aspergés*, *progrés*, *projés*, *procés*, *accès*, *excés*, *absés*, *decés*, *succés*, *prés*, *après*, *auprés*, *exprés*, quoiqu'ils portent l'accent aigu qui est ordinairement la marque de l'*e* masculin. » Laurent Chifflet. *Essay d'une parfaite grammaire de la langue française*. Paris, Maugé, 1668, 80, p. 202.

L'idée de noter de l'accent grave l'*è* ouvert était heureuse ; elle devait fructifier, mais non pas tout de suite.

Presque en même temps que Corneille proposait ces innovations s'imprimait le *Grand dictionnaire des Pretieuses* dont la 2^e édition parut en 1660 à Paris, chez Estienne Loyson. Somaize, l'auteur, prétendait, à tort ou à raison, que quatre précieuses avaient ébauché une réforme phonétique de l'orthographe « afin que les femmes peussent écrire aussi asseurement et aussi corectement que les hommes... Voicy à peu près ce qui fut décidé entre ces quatre personnes : que l'on diminueroit tous les mots et que l'on en osteroit toutes les lettres superflues. » t. I, p. 178-179 de la réédition de Ch. Livet, Paris, Jannet, 1856, 2 vol. 18^o.

D'après les exemples donnés par Somaize, on voit que cette suppression des lettres superflues entraînait un large emploi des accents, analogue à l'usage des Elzévirs et de certains imprimeurs français. Lorsque l'*s* amui était précédé d'un *e*, cette voyelle portait toujours l'accent aigu et cet accent remplaçait aussi le doublement des consonnes. Il était placé également sur les syllabes intérieures pour marquer *e* fermé ou ouvert même là où cette voyelle n'était pas suivie d'un *s* amui. Voici les premiers exemples donnés par Somaize : *tête, résonne, suprême, méchant, troisième, défunt, présentiment, éclairée, efficace, répondre, extrême, s'élève, éloigner, ... parét (= paroist)* etc.

Les autres voyelles remplaçaient l'*s* ou l'*e* amui par l'accent circonflexe : *prône, hôtel, patenôtre, dè-je, flûtes, toujours, goût, atné, plût, nôtre, aussi-tôt, mâles, adjôte, lâches, vû, entousiâme, jâner* etc.

Enfin parmi les tentatives les plus intéressantes pour remplacer les lettres amuies par des accents, il faut citer l'intelligent système de Richelet dont le *Dictionnaire françois* parut pour la première fois en 1680, à Genève, chez J. H. Widerhold, 4^o.

Dans son « Avertissement », Richelet expose son système :

« Touchant l'Ortographie, on a gardé un milieu entre l'ancienne et celle qui est tout à fait moderne, et qui défigure la Langue. On a seulement retranché de plusieurs mots les lettres qui ne rendent pas les mots méconnoissables quand elles en sont otées, et qui ne se prononçant point, embarrassent les Etrangers et la plu-part des Provinciaux. On a écrit *batistere, batême, colére, mélancolie, plu, reçu, revuë...*

Dans la même vuë on retranche l'*s* qui se trouve apres un *e* clair (= fermé), et qui ne se prononce point, et on met un accent aigu

sur l'*e* clair qui accompagnait cette *s* : si bien que présentement on écrit : *dédain, détruire, répondre*, et non pas *desdain, destruire, respondre*.

On retranche aussi l'*s* qui fait la syllabe longue, et qui ne se prononce point, soit que cette *s*, se rencontre avec un *e* ouvert, ou avec quelque autre lettre, et on marque cet *e* ou cette autre lettre d'un circonflexe qui montre que la syllabe est longue. On écrit : *Apôtre, jeûne, tempête*, et non pas *Apostre, jeusne, tempeste*. Cette dernière façon d'orthographier est contestée. Néanmoins, parce qu'elle empêche qu'on ne se trompe à la prononciation, et qu'elle est autorisée par d'habiles gens, j'ai trouvé à propos de la suivre si ce n'est à l'égard de certains mots qui sont si nuds lorsqu'on en a oté quelque lettre qu'on ne les reconnoit pas. » fol. **I v^o.

Mais tandis qu'une foule d'imprimeurs et d'érudits, cherchaient à simplifier l'orthographe et à la mettre à la portée de tout le monde, en remplaçant les consonnes superflues par des accents, l'Académie arrêta ce progrès si réel et maintint ces mêmes consonnes, afin de conserver une orthographe qu'elle croyait savante, et de la mettre hors de portée des ignorants « et des simples femmes. »

DEUXIÈME PARTIE

LES SIGNES AUXILIAIRES DANS LE DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE

PREMIÈRE ÉDITION, 1694.

Il est fort regrettable que les rédacteurs de la première édition du *Dictionnaire de l'Académie* ¹ n'aient pas adopté toutes les simplifications réalisées par les Hollandais, par Corneille et par Richeliet. On ne le fit qu'à la troisième édition ; mais l'abbé D'Olivet, qui s'en chargea, ne put corriger tous les mots qui devaient être corrigés, et il en résulte une foule de disparates.

Le Dictionnaire de l'Académie fut commencé alors que la célèbre Compagnie venait à peine de naître ; mais les Académiciens n'y travaillèrent d'une façon suivie que depuis 1651. La première rédaction fut terminée en 1673 ². A cette date, on convint d'arrêter les règles orthographiques qui seraient appliquées et l'on chargea Mézeray de rédiger un projet à ce sujet. Ce projet, une fois achevé, fut examiné par un certain nombre d'académiciens, et remanié en tenant compte de leurs observations. Marty-Laveaux a publié l'édition définitive des *Cahiers de remarques sur l'orthographe française* ³, en mettant en note les passages de la 1^{re} édition qui avaient été supprimés dans la seconde. Nous nous aiderons de cet ouvrage pour indiquer la doctrine suivie par l'Académie, relativement aux accents, dans son *Dictionnaire*.

1. *Le Dictionnaire de l'Académie française*. A Paris chez la veuve de J. B. Coignard et chez J. B. Coignard, 1694, 2 vol. 8°.

2. Voir l'avant-dernière page de la *Preface du Dictionnaire*.

3. *Cahiers de remarques sur l'orthographe française pour estre examinés par chacun de Messieurs de l'Académie*, avec des Observations de Bossuet, Pellisson, etc., publiés avec une Introduction, des notes et une table alphabétique par Ch. Marty-Laveaux. Paris, J. Gay, 1863, 12°.

I. — *Accents.*

Un passage de la *Preface* nous prévient que l'Académie n'a adopté les accents que dans la mesure où ils respectent l'étymologie des mots, suivant en cela, comme dans le reste, les principes qui avaient guidé Robert Estienne dans la rédaction de son *Dictionnaire* : « L'Académie s'est attachée à l'ancienne Orthographe receüe parmi tous les gens de lettres, parce qu'elle ayde à faire connoistre l'Origine des mots. C'est pourquoy elle a creu ne devoir pas autoriser le retranchement que des Particuliers, et principalement les Imprimeurs, ont fait de quelques lettres, à la place desquelles ils ont introduit certaines figures qu'ils ont inventées [les accents], parce que ce retranchement oste tous les vestiges de l'Analogie et des rapports qui sont entre les mots qui viennent du Latin ou de quelque autre Langue. Ainsi elle a écrit les mots... *teste*, *honneste* avec une *s*, pour faire voir qu'ils viennent du Latin... *testa*, *honestus*. » fol. ã ij.

Toutefois, la graphie d'Estienne est, sur quelques points, améliorée, une fois sauvegardés les principes intangibles de l'étymologie et du rapprochement des mots de même famille, car l'Académie tient compte de plusieurs des innovations auxquelles les imprimeurs hollandais et certains français avaient peu à peu accoutumé les lecteurs.

Le *j* et le *v* sont placés judicieusement. L'accent aigu est mis non seulement sur l'*e* fermé final, mais même sur l'*e* ouvert des mots terminés en *es*, ceux justement auxquels Corneille avait affecté si heureusement l'accent grave.

Les *Cahiers* disent à ce sujet, « Quelques-vns le veulent [l'aigu] à ces mots : *prés*, *cyprés*, *exprés*, *profés*, *confés*, *succés*, *progrés* etc. » La 1^{re} édition de ce projet ajoutait « *regrés* etc. ; d'autres ne l'y peuvent souffrir. Il y en a qui le mettent à *deuxième*, *troisième* etc., *penultième*... *tantième* ; mais il est mieux... de les escrire avec vne *s*. » p. 98 et note *b* de l'éd. Marty-Laveaux. Le *Dictionnaire* écrit : *prés*, *cyprés*, *exprés*, *profés*, *progrés* et *accès*, *dés* (prépos.) *decés* ⁴ ; mais *procez* et *succez*. Pour les mots en *ième*, il y a bien des contradictions : *deuxiesme*, *troisiesme*, *troisiesmement*, et à la même page (t. II 599), *treizième* ; à la p. suivante *trentième* ; *penultième*, *quantiesme* etc.

4. Dans un exemple cité au mot *decés*, ce mot porte l'accent grave, mais c'est, ou par inadvertance des correcteurs, ou parce que l'imprimeur était partisan de l'emploi de l'accent grave dans ce mot.

Par une inconséquence singulière, on usait de l'accent aigu, signe de l'*e* fermé, dans les mots où l'*e* était ouvert, comme *prés*, *cyprés* etc. pour les distinguer des mots terminés en *ez* où l'on conservait le *z* pour marquer l'*e* fermé.

Mais, en réalité, c'est l'*s* qui indique que l'*e* précédent est ouvert, et le *z* qu'il est fermé. Ces deux consonnes jouent encore le rôle de signes diacritiques, le *z* étant, par excellence, le signe qui indique que l'*e* qui le précède est un *e* fermé, tandis que l'*s* précédé d'un *e* avec accent aigu, marque que cet *e* est ouvert. C'est ce qui ressort d'un passage très curieux du *Journal de l'Académie* rédigé par l'abbé de Choisy ⁵. Un académicien avait proposé d'élargir la règle énoncée par Dolet au sujet de la terminaison *ez*. (On se rappelle que Dolet voulait qu'on écrivît par *és* et non plus par *ez* le pluriel des noms en *é*, comme *verité*, *verités* au lieu de *veritez*). Il voulait qu'on distinguât le pluriel des participes passés en *é* par *és* (ainsi qu'on a fini par faire) et qu'on réservât *ez* à toutes les terminaisons de la 2^e pers. du plur. des temps verbaux ; ainsi on eût remplacé *menacez* par *menacés* dans ce passage d'Athalie :

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez ?
Les jours d'Eliacin seroient-ils menacez ?

Un autre académicien prit au contraire la défense du *z*, qu'il voulait conserver partout où l'usage l'avait placé pour marquer *e* fermé : « Personne, en effet, ne manque assez d'oreille pour confondre l'*è* ouvert, comme dans *procès*, *succès*, avec l'*e* fermé, comme dans *aimé*, *bonté*. Voilà le cas où il est utile d'avoir deux signes, puisqu'il y a deux sons. Aussi prenons-nous l'*s* pour le signe de l'*e* ouvert, *procès*, *succès* ⁶ ; et le *z* pour le signe de l'*e* fermé, quand le mot est au pluriel, *vous aimez*, *vous êtes aimez*. Règle qui ne souffre aucune exception, qui se conçoit sans étude, qui se retient sans effort. On accentue l'*e*, quand il est ouvert, *procès*, de peur qu'on ne le prenne pour un *e* muet, comme dans *frivoles*, *paroles*, où l'*s* n'a lieu que pour marquer le pluriel. Ajoutons que le *z* a cela de commode qu'il nous dispense de lever la main pour former un ac-

5. Publié par d'Olivet dans l'ouvrage anonyme intitulé : *Opuscules sur la langue françoise* par divers Académiciens. Paris, B. Brunet, 1754, 8^o.

6. L'édition porte *procès*, *succès* avec accent grave ; mais c'est parce que l'abbé d'Olivet avait enfin fait triompher cet accent proposé par Corneille, depuis la 3^e édition du *Dictionnaire*. Ce passage a été rédigé par l'abbé de Choisy antérieurement à la 3^e édition, et, selon nous, les mots ci-dessus portaient l'accent aigu dans sa rédaction.

cent. On écrit tout de suite *bontez* ; au lieu que pour écrire *bontés*, il faut que j'aie l'attention et la patience d'aller chercher la lettre qui doit recevoir l'accent, et que je risque encore de mettre un grave pour un aigu. » p. 306-309. Et voilà pourquoi l'Académie garda *ez* en toute situation jusqu'à l'édition de 1762.

Intérieurement, l'accent aigu est encore mis sur la dernière syllabe de l'adjectif ou participe devenu adverbe, quand il est suivi de la syllabe *ment*, pour indiquer que l'*e* final du simple qui était une contraction de *de*) était un *e* fermé et non muet dans l'adverbe et aussi sur l'*i*. La 1^{re} édition des *Cahiers* dit : « Cet accent se met encore sur tous les adverbes en *ement* ou *iment*, qui sont formez des participes et passifs des verbes en *er* et en *ir*, comme *reglément*, *asseurement*, *aveuglement*, *effrontement*, *estourdiment*, *poliment*, *confusément*. Adjoûtez-y ces adverbes suivants qui viennent des noms adjectifs, sçavoir : *communément*, *impunément*, *expressément*. Que faut-il dire de *commodément*, *conformément* et *profondément* ? » 98 b. Ce passage a disparu de l'édition définitive des *Cahiers*. Le *Dictionnaire* écrit : *reglément*, *aveuglement*, *effrontement*, *confusément*, *communément*, *impunément*, *expressément*, *commodément*, *conformément*, *profondément*⁷, mais *asseurement* (sans doute par inadvertance). L'accent semble proscrire de l'*i* dans *estourdiment*, *poliment* etc.

En dehors de ces mots, l'Académie met parfois, mais assez rarement, l'accent aigu sur certains *e* intérieurs non suivis d'*s* afin d'indiquer que ce sont des *e* fermés et non muets, par exemple dans *agréer*, *agréable*, *agrément* dans *Académie*, très rarement sur *dé* en composition : *dégainer*, *déganter* (à leur ordre alphabétique), *déperir*, *déperissement* sous le mot *perir*. Jamais elle ne supprime un *s* amui qui suit un *e*, en le remplaçant par un accent aigu sur l'*e*. Cela est arrivé pourtant parfois dans la Préface : ainsi dans le passage cité plus haut « elle a écrit les mots... *teste*, *honneste* avec une *s*, pour faire voir qu'ils viennent du latin... *testa*, *honestus* », il est piquant de voir qu'elle donne un démenti à sa règle dans le mot *écrit*, qui a toujours, par ailleurs, chez elle, la forme *escrit* ; c'est sans doute le fait de l'imprimeur. Robert Estienne avait conservé les graphies *esleuer*, *eslire* qui étaient régulières, car elles viennent de

7. A la vérité, dans les exemples, ce mot est écrit *profondément*, mais on nous a prévenu, dans la préface, que « si un mesme mot se trouve escrit dans le Dictionnaire de deux manieres différentes, celle dont il sera escrit en lettres capitales au commencement de l'article est la seule que l'Académie approuve. » fol. 8 ij. Cependant le manque d'espace entre les mots en capitales et la ligne précédente est cause que les accents sont souvent absents de ces mots.

ex + leuare, legere. L'Académie les condamne. La 1^{re} édition des *Cahiers* dit : « Quand les verbes sont composez de la preposition *e* latine, il ne faut point d's, comme à *elever*, *elire*... » 17, note. A part les mots cités plus haut où l'*e* ouvert est noté par l'accent aigu, (*prés*, *cyprés* etc.) nulle part l'*e* ouvert n'est marqué par un accent dans le Dictionnaire ; mais on y a conservé la notation empirique qui consiste dans le doublement de *l* et *t* derrière *e*, lorsque *l* et *t* sont suivis d'un *e* muet. Les *Cahiers* énumèrent longuement les mots où cela se produit, ainsi que les exceptions, sans dire que c'est pour indiquer que l'*e* précédent est ouvert : « Les lettres *l* et *t* sont ordinairement doubles dans la dernière syllabe du mot finissant en *e* féminin. *L* après *e* : ...*fidelle*..., *modelle*... et un nombre infiny d'autres semblables noms adjectifs et substantifs. Item tous les temps et les personnes presens des verbes en *eller*..., comme *excellet*, *emmieller*, *vieller*, *j'excelle* etc. ; et plusieurs temps des verbes en *eler*, dont nous parlerons cy-après ; car encore que l'infinitif de ces derniers n'ait qu'une *l*, il y en a neantmoins deux au present, comme *atteler*..., *j'attelle*..., ; et ces deux *ll* se conservent encore au futur de l'indicatif, de l'optatif et subjonctif : « *J'attellerai*, *j'attellerois* etc. Il en faut neantmoins excepter quelques-vns comme *celer*, *reveler*, *geler*, *peler*, etc. qui font au present : *je cele*, *je revele*, *je gele*, *je pele*, avec une *l* seulement. *T* après *e*... *jette*, *rejette*, (de *jetter*) *rejetter*..., *tette*, *achette* (Le Dictionnaire a *achete*), etc... Item plusieurs diminutifs... Item les féminins des adjectifs en *et*, qui sont aussi la plupart diminutifs, comme... *replette*... *secrete*..., Item tous les presens des verbes en *etter*, comme... *jetter*, *je jette*, et en *eter*, dont nous parlerons cy-après. Car encore que l'infinitif de ces derniers n'ait qu'un *t*, il y en a pourtant deux au present, comme *acheter*, *teter*, *j'achette*, *je tette*... Encore que nous ayons donné cy-dessus pour regle generale que les lettres *l* et *t* sont ordinairement doubles dans la dernière syllabe du mot finissant en *e* féminin, il y a neantmoins quelques noms qui n'ont qu'une *l* et qu'un *t* en cette terminaison, comme ; *eresypele*, *parallele*, *Philomele*, *zele* ; et pour le *t* : *prophete*, *comete*, *poete*, *athlete*, *epithete*, *squelete*, *anachorete*, *inquiete*, *assiete* (Le Dictionnaire a *assiette*), *appete*, *empiete*, *interprete*. *L* et *t* après *e*... En tout mot finissant autrement que par *e* féminin, les lettres *l* et *t* sont simples en la dernière syllabe... *celer*... *reveler*..., pour le *t* les infinitifs des verbes en *eter* : ...*regreter*, *repeter*, *trompeter*, *teter*. Item tous les participes de ces verbes, comme *tetant*, *teté*... Item tous les noms terminez en *tas*, *té*,

tin, ton et autres semblables n'ont qu'un *t* à la dernière syllabe, comme... *tetin... teton, pieton, selon...* Exceptez néanmoins *jetton* et *rejetton*, qui ont deux *t*. Exceptez aussi quelques verbes en *ler* et en *ter*, qui doublent l'*l* et le *t* : ...*appeller, ...jetter...* et leurs participes.

Les lettres *l* et *t* après l'*e*, au commencement ou au milieu des mots, sont ordinairement simples : *belier... belistre... melodie... oisellerie... appeler*. De ce genre sont les mots dérivés des noms terminés en *elle* et en *ette*, qui perdent une *l* et un *t* dans leurs dérivés, comme : *atteler d'atelles, cauteleux de cautele* (Le Dictionnaire a *cautele*)... *esculée d'escuelle, fidélité de fidelle, ...tutelaire de tutelle, ...* De même pour le *t*, plusieurs dérivés des mots en *ette* n'ont point le double *t*, comme... *levreté de levrette...* Toutefois, il y a quelques-uns de ces mots dérivés des noms en *elle* qui gardent les deux *ll*, comme *chapellain* (Le Dictionnaire a *chapelain*)... de *chapelle...* De même il y a quelques mots dérivés des noms en *ette* qui gardent les deux *tt*, comme... *jetter, de jet...* » p. 36-46.

De tous les mots énumérés par les *Cahiers* (et la liste qu'en a donnée la 2^e édition diffère beaucoup de celle de la 1^{re}, ce qui prouve que l'orthographe et aussi la prononciation de ces mots n'était pas encore bien assise), nous n'avons reproduit ici que ceux qui ont subi depuis quelque changement.

Or d'une part la graphie de l'Académie n'indiquait pas toujours la prononciation. Par exemple *cele* et *gele* étaient déjà prononcés par Lanoue avec un *è* ouvert à la tonique (d'autres y prononçaient un *e* fermé, cf. Thurot, *Prononc.*, I, 70) et l'Académie n'y met qu'un *l*, comme si cet *e* eût été sourd. Elle ne met de même qu'un *t* à *prophete* où l'*e* tonique était ouvert depuis le haut moyen âge etc.

D'autre part, *l* et *t* sont doublés parfois dans des mots où l'*e* qui précède est un *e* sourd, comme dans *appeller* qui est un pur étymologisme, puisque l'ancienne langue a toujours écrit *apeler* jusqu'à l'époque où l'on doubla les consonnes pour suivre le latin, avant de les doubler par empirisme pour noter *e* ouvert. De même *jetter* anciennement *ieter* fut écrit ensuite *iecter* puis *ietter*, (qui était son équivalent graphique) sans que pour cela on eût cessé de prononcer un *e* sourd devant *ct* et *tt*.

L'Académie écrivant, en 1694, *regreter* et *regrettable*, il semble bien qu'on prononçât alors le verbe avec un *e* sourd avant le *t*, et un *è* ouvert dans le substantif. Plus tard, ce mot, et le simple *regret* où l'*e* devant *t* est ouvert, a entraîné par analogie un *e* ouvert

dans le verbe, qui a été alors écrit *regretter*. Dans *teter*, la prononciation était variable, les uns faisant entendre un *e* muet, d'autres un *e* ouvert (Thurot, *o. c.*, 131). En Berry la prononciation *t'té(r)* est fréquente.

Les autres mots cités plus haut ont pris, pour la plupart, un accent dans les éditions suivantes du Dictionnaire de l'Académie.

L'accent grave ne figure, dans l'édition de 1694, que sur *à* préposition, sur *ça*, *là* et sur *où* : « Le grave », disent les *Cahiers* « ... se met sur les voyelles, et particulièrement sur l'article datif *à* pour le distinguer de la troisième personne du verbe *avoir*, sur l'adverbe *là* (pour le distinguer d'avec *la* pronom) et sur *où* adverbe de lieu, pour le faire différer d'*ou* adverbe disjonctif. » 98-99.

Le circonflexe, on l'a vu, était utilisé par certains imprimeurs Hollandais et français sur toutes les voyelles ou sur les pseudo-diphtongues, en toute situation, (sauf pour l'*e* suivi d'*s* amui qui, en dehors de la tonique, était remplacé par *é*) pour tenir lieu d'un *s* ou d'une voyelle amuis. En syllabe tonique, rarement en syllabe protonique, cet amuissement avait causé un allongement de la voyelle ou de la pseudo-diphtongue.

L'Académie n'admet cet accent que dans les cas où la lettre amuie est une voyelle, jamais quand c'est un *s*. Voici la raison de cette différence. L'*s* représentant toujours un *s* latin, l'Académie, qui l'a supprimé généralement lorsqu'il était empirique, le garde pour sauvegarder l'étymologie. Quant aux voyelles amuies, elles étaient bien moins souvent les mêmes que dans les mots latins correspondants ; aussi l'Académie ne fait pas difficulté de les supprimer et de les remplacer par le circonflexe.

On lit dans les *Cahiers* : « Le circonflexe mis sur une syllabe marque bien qu'elle est longue ; mais ce n'est pas pour cela qu'on l'y met, c'est pour montrer qu'on y a retranché une voyelle, comme on fait en grec aux verbes et aux noms contractes ; par exemple on le met en : *âge*, *blessûre*, *j'ay pû*, *ingenuûment*, *assidûment* etc. » 99. La 1^{re} édition de cet opuscule ajoutait : « en *bâiller* et *raïller*, contractes de *beailler* et de *riailler*... Les novateurs de l'orthographe le veulent substituer à la place de l'*s* muette et écrivent *tempête*, *bete*, *ôter* etc. » *ibid.*, note b. Le Dictionnaire écrit *âge*, *assidûment*, *j'ay pû*, *baailler* ou *bâiller*, mais *blessure*, *ingenuûment*, *raïller*.

Pour les noms en *eure*, les *Cahiers* constatent que les « vns ostent l'*e* et mettent en sa place vn accent circonflexe, d'autres l'y veulent

conserver, et mesme plusieurs provinces le prononcent. L'vne et l'autre orthographe est bonne ; mais celle qui oste l'e et met vn circonflexe en sa place est la plus communément receuë, particulièrement en ces mots : *coëffure, vesture, morsure, morfondure* » (p. 65). On remarquera qu'ils sont ici sans accent. Le Dictionnaire les écrit d'ailleurs ainsi, sauf *coeffure* ou *coiffure*.

« Les participes, les preterits parfaits de l'indicatif, les aoristes ou preterits indefinis, les optatifs et subjonctifs des verbes *recevoir, concevoir, decevoir, percevoir, appercevoir, scavoir, devoir* et *mouvoir* ont vn *eu* : *receu, j'ay receu, je receus, que je receusse* etc... mais *pouvoir* a : *j'ay pu (Diction. pû), je pus, je pusse*. Les verbes *taire, plaire, desplaire* et *complaire*, ont ces temps-là et leur participe passif en *eu* : Il s'est *teu*, je me *teus*, afin que vous vous *teussiez* ; je luy ay *pleu*, etc... *Paistre* et *repaistre* font *pu* et *repu*... (*Diction. a pû, repu*). Les verbes *cheoir, devoir, mouvoir* et ses composez *promouvoir, esmouvoir* ont ces mesmes temps en *eu* : je suis *cheu (Diction. chû)*... ; j'ay *deu... meu, j'esmeus, prêmeu (Diction. deu ou dû, meu, esmû, promû)*. Quelques vns veulent oster l'e, mais il se faut opposer à ce mauvais vsage. » 66-67. L'Académie s'est donc déjugée à ce sujet.

« On escrit *meute, esmeute, cheute, recheute*. On prononcel'e *eu* aux deux premiers, mais aux deux derniers on prononce seulement *u*. A cause de cela, quelques-vns escrivent *chûte, rechute*. » 67-68. Le *Diction. a chûte* et *recheute*, à la même page.

« Aux verbes en *oistre* : *connoistre, paroistre, croistre*, il n'y a qu'un *u* : j'ay *connu... j'ay paru... il est cru...* (*Diction. creu*, mais *accru, decru*, à la même page). Au verbe *croire* il faut vn *eu* : j'ay *creu...* Il en est de mesme du verbe *lire* : j'ay *leu* » 68. Le *Dictionnaire* garde l'e et met le circonflexe *leû*.

II. — Autres signes auxiliaires.

Cédille. « La cedille ou ç avec vn petit crochet au-dessous est nécessaire pour faire sonner le *c* comme vne *s* devant *a, o* et *u*. Comme aussi l'*v* plat des imprimeurs Holandois et l'*j* tiret sont commodes pour mettre aux endroits où ces deux lettres sont consones. » *Cahiers*, 97.

Apostrophe. « L'apostrophe dont nous parlons icy [au chapitre VIII. De la ponctuation] est vne virgule qu'on met vn peu au des-

sus de la ligne vis-à-vis de l'endroit d'où l'on a osté vne voyelle retranchée par elision...

Il y a deux sortes d'elision, l'une où la voyelle finale se mange dans la prononciation seulement... l'autre où elle se mange et dans la prononciation et dans l'écriture... C'est de cette dernière dont il s'agit maintenant.

L'e féminin final est la voyelle qui souffre plus aisément cette elision : elle s'oste tout-à-fait dans les cas suivans. Premièrement dans les pronoms *je, me, te, se, le, que...* Autresfois les pronoms possessifs *mon, ton, son*, souffroient elision devant certains noms et l'on disoit : *m'amour, s'amour, t'amour, m'amie...* Mais l'usage en est passé ; neantmoins le mot de *m'amie* est demeuré dans le langage ordinaire, et encore le mot de *m'amour*... — Secondement l'E souffre elision dans le mot *ce* quand il est au devant du verbe auxiliaire... mais quand il est après la 3^e pers. de l'ind. du verbe *estre*, il ne se perd pas. Ex. Est-ce vn Prince ? ny aux autres endroits : l'ay fait ce à quoy j'estois obligé ; ...et ce en consideration de, etc. — 3^e Cette elision se fait dans le *de* prépos. ou article, comme : excès d'amour, il vient d'Orleans. — 4^e Dans *le* et *la*, soit pronom ; soit article : C'est mon amy, je l'aime ; elle est belle, il l'adore, l'honneur, l'affliction. — 5^e. L'e se mange aussi dans le *que*, soit article, soit pronom : Je veux qu'il m'obéisse, la femme qu'il a espousée. — 6^e Dans la conjonction *si*, quand elle est suivie du pronom ...*il*, et *ils* : s'il veut, s'ils disoient... — 7^e Dans la preposition *jusque* l'e souffre aussi elision... : jusqu'à quand, jusqu'à Paris... — 8^e Dans la particule négative *ne* : Il n'y est pas, il n'y a que vingt ans... — 9^e Dans le mot de *grande* l'e final se mange souvent, quoy que le mot suivant commence par vne consone, comme : grand'Mere, grand'Tante, grand'Chambre du Parlement, grand'Duchesse, grand'peine ; cela n'a pas grand'force, grand'virtu ; les Chevaliers à la grand'croix, les Cordeliers à la grand'manche, Geoffroy à la grand'dent. Il faut remarquer que... *je...* et *le...* ne se mangent point quand ils sont après le verbe : Ouy, luy dis-je en riant... Toutefois... *le* se mange devant la particule *en* et *y* : Advertissez l'en, menez l'y... » *Cahiers*, 102-104.

[*Tréma*]. « Des deux points qui se mettent au dessus des voyelles. Ces deux points se mettent au dessus de deux voyelles contiguës, de peur qu'elles ne fassent vne diphthongue, comme en *haïr*, en *Emaüs*, en *Ephraïm*, en *païs*, en *aëré*, *aërien*, en *Troïlus*, en *Oïlée*... en *Boïens*... Il se met aussi sur l'e des diphthongues en *eû* : *veû*,

bleuë, *lieuë*, etc. Il se met aussi sur l'*u* de l'*ou* diphthongue qui précède une voyelle, comme *louër*, *jouër*, *noïer*, la *moüe*, et sur la diphthongue *oui*, qui précède une *l* mouillée, afin de montrer que l'*u* n'y est pas consone. Ex. : *grenouille*, *soüille*, *mouïller*. Enfin par tout où il y a un *u* voyelle devant une autre voyelle, et que la prononciation seroit douteuse ou équivoque si on n'y mettoit pas ces deux points, il ne faut pas les y oublier. Ainsi on en met à *ciguë*, à *saluë*, verbe, à *moruë*, à *aiguë*, et à *arguër*, *saluër*, *evaluër*, parce qu'autrement on pourroit prononcer *cigue* comme *figue*, et dire *salve*, *morve*, *aigue*, et *arguer*, comme *narguer*, et *salver* comme *salve*... » *Cahiers*, 105-106.

Ainsi on venait de prendre l'habitude, qui subsistera longtemps, d'abuser du tréma dans une foule de cas où l'emploi du *v*, qui commençait à se généraliser, le rendait inutile. Cependant le *Dictionnaire* ne suit pas toujours les *Cahiers* et écrit : *arguer*, *saluer*, *evaluer*.

[*Trait d'union*]. « De la division. La division se met entre deux mots qui en effet n'en font qu'un, mais qui ne sont pas entièrement joints, comme : *francs-fiefs*, *cordon-bleu*, *grand-croix*, etc. » *Cahiers*, 106-107, et 105 : « On adjoute le *t* entre l'*a* et l'*i*... en disant : qu'a-t-il dit, qu'a-t-elle répondu, qu'a-t-elle fait. Et ce *t* se doit écrire entre les deux voyelles avec deux petits tirets de part et d'autre. »

Il nous suffira, pour ces signes, d'avoir cité ces passages si explicites des *Cahiers*.

Nous ne reparlerons des signes autres que les accents qu'à propos de la 7^e édition du *Dictionnaire*, pour en exposer l'usage actuel.

2^e ÉDITION, 1718.

La deuxième édition du *Dictionnaire de l'Académie*, 1718 ⁸, a très certainement laissé complètement de côté la question des accents. Il n'y a absolument aucun changement d'une édition à l'autre. Nous ne considérons pas comme tel l'adjonction d'un accent sur *ré* en composition, comme dans *réassigner*, *rébarbatif*, *répartir* distingué de *repartir*, dans *séné* etc.

On a doublé le *t* dans *regretter*, rétabli *cautele* (1^e éd. *regreter*, *cautele*). Pour l'emploi de l'accent circonflexe, dans les mots en *eu*,

8. *Nouveau dictionnaire de l'Académie française* dédié au Roy. [Deuxième édition]. A Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, 1718, 2 vol. 1^o.

u, il y a un peu plus d'archaïsmes que dans la première édition : *peu* (au lieu de *pû*) de pouvoir ; *cheu*, *cheute* (1^{re} éd. *chû*, *chûte*) ; à part cela les mêmes inconséquences : *creu* de *croistre*, et *accru*, *de-cru*.

Cependant la cause des accents gagnait du terrain, chez les imprimeurs, auprès des savants et même du public. On mettait couramment l'accent aigu à toutes les places du mot.

Quant à l'accent grave, proposé par Corneille pour marquer l'*e* ouvert, il faisait d'autant plus de progrès, que, maintenant, l'*e* fermé provenant d'*a* libre latin avait à peu près complètement passé à *e* ouvert, lorsqu'il était suivi d'une consonne qui était articulée. Peu à peu l'accent grave gagna ces mots.

De bonne heure déjà Corneille avait fait des adeptes parmi les grammairiens. Thurot (*o. c.*, I, 43-44) a déjà signalé le fait : « Lartigaut ⁹ marque... de l'accent grave l'*e* médiocre, qui « se prononce d'un son antre l'*e* féminin et les deus autres [l'*e* très ouvert est, chez lui, marqué du circonflexe]. » (209). Suivant l'Anonyme de 1679¹⁰, « l'*e* féminin se reconnoitra par sa simplicité, l'*e* fermé par l'accent aigu, l'*e* le plus ouvert par l'accent circonflexe (cela est receu), n'est-il pas raisonnable de marquer l'*e* ouvert par l'accent grave ? » (7). Un grammairien anonyme¹¹, qui écrivait en 1684, dit qu'il observera la distinction des *e* « dans ce traité, suivant l'exemple de M. Corneille » (7)... Suivant Hindret¹² (* 111) : « Tous les bons écrivains se servent d'une s à la fin et d'un accent sur l'*e*... *procès*, *succès*, ...il ne seroit pas mal à propos de marquer les *e* ... d'un accent circonflexe ou du moins d'un accent grave. » Un anonyme¹³, aussi en 1696, propose l'accent grave pour les mêmes mots (62, 92) et Hindret... dit (* 391) : « Je ne desespere pas que cet accent grave, s'établissant à la sourdine dans notre orthographe sans qu'on s'avise de l'en chasser, ne fasse faire peu à peu des réflexions aux habiles gens qui, en connoissant l'utilité, ne l'y établissent tout à fait. »

9. LARTIGAUT. *Les progres de la véritable orthographe*... Paris, 1669, 12°.

10. *La grammaire françoise* donnant l'intelligence de cette langue pour la sçavoir parler et écrire sans autre étude précédente que d'avoir appris à lire, 1679, 12°.

11. *Les véritables principes de la langue françoise* pour la sçavoir écrire et parler en peu de temps (1^{re} édition 1684), 2^e édition revue corrigée et augmentée de remarques sur la grammaire françoise du P. Chifflet, 1689, 12°.

12. HINDRET. *L'art de prononcer parfaitement la langue françoise*, 2^e édition, 1696, 2 vol. 12°. (La pagination se continue d'un volume à l'autre).

13. *Dissertation sur la prononciation de la langue françoise* et sur la nécessité des accents pour la régler et la fixer, avec une critique de ce que deux de nos auteurs ont publié sur la même matière. La Haye, 1696, 12°.

L'abbé de Saint Pierre ¹⁴ dit encore en 1730 à propos de l'è (64) : « C'est un caractere qui comense à s'introduire et que peu de personnes conoissent... je dois la conoissance de cette letre à feu M. l'abbé de Dangeau. »

3^e ÉDITION, 1740 ¹⁵.

L'abbé d'Olivet, qui fut chargé par l'Académie de préparer la 3^e édition du *Dictionnaire*, était parmi les partisans les plus convaincus de l'emploi le plus large des accents. La Compagnie, décidée cette fois à accomplir des modifications très importantes, eut la sagesse de confier à lui seul le soin de la réforme orthographique.

L'Académie reconnaissait, dans la Préface, la nécessité de modifier l'orthographe, et elle abandonnait résolument les lettres non prononcées que la première édition jugeait nécessaires pour marquer l'étymologie et la parenté avec les autres mots : « L'Académie s'est... vûe contrainte à faire dans cette nouvelle édition, à son orthographe, plusieurs changements qu'elle n'avoit pas jugé à propos d'adopter, lorsqu'elle donna l'édition précédente... Nous avons donc supprimé dans plusieurs mots les lettres doubles qui ne se prononcent pas. Nous en avons ôté le *b*, le *d*, l'*h* et l'*s* inutiles. Dans les mots où l'*s* marquait l'allongement de la syllabe, nous l'avons remplacée par un accent circonflexe. » 4^e p. de la préface.

Les modifications introduites dans la 3^e édition sont infiniment plus considérables que ne laisserait supposer la préface, dans laquelle, sans doute, on ne voulait pas effrayer les partisans de l'orthographe traditionnelle.

Pour nous en tenir aux accents, les progrès qui sont réalisés sont remarquables.

Tandis que, dans les éditions précédentes, les valeurs de l'*e*, par exemple, n'étaient indiquées que dans peu de cas, on peut dire qu'à partir de 1740, le *Dictionnaire de l'Académie* indique la valeur de tous les *e*. En principe, tout *e* sans accent qui clôt la syllabe (sauf dans les finales verbales en *ent*) est un *e* sourd ¹⁶. Tout *e* sans accent suivi, en même syllabe, d'une consonne qui se prononce, est

14. L'abbé DE SAINT-PIERRE. *Projet pour perfectionner l'ortographe des langues d'Europe*, 1730, 8^o..

15. *Dictionnaire de l'Académie française*. Troisième édition. A Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, 1740, 2 vol. f^o.

16. Toutefois on remarquera que les accents ont été parfois oubliés par l'imprimeur dans les mots en lettres capitales, en tête des articles.

un *e* ouvert. Les autres *e* ouverts portent : l'accent circonflexe, presque toujours en syllabe tonique, lorsqu'ils sont suivis d'un *s* amui, qu'ils remplacent ; l'accent grave, surtout en syllabe protonique, dans les autres cas.

Tous les *e* fermés portent l'accent aigu, en syllabe tonique, exception faite pour les finales en *ez* qu'on a malheureusement conservées ; il en est de même en syllabe protonique, que l'*e* fermé y soit ou non suivi d'un *s* amui que l'accent remplace.

Nous allons passer en revue les principales catégories de mots accentués, en notant les rapports de l'accentuation avec la prononciation généralement en usage alors. Nous nous aiderons pour cela des dépouillements si consciencieux de Thurot. Toutefois nous étudierons simultanément les mots de la langue vulgaire et ceux de la langue savante, en indiquant, lorsqu'il y aura lieu, les différences de l'une à l'autre, différences qui tendaient d'ailleurs à s'effacer, la prononciation latine n'ayant pas cessé de se rapprocher de la prononciation de la langue française.

E tonique.

I. — Terminaisons masculines.

E. Les mots terminés par *e* fermé ont tous l'accent aigu.

Ez. On a vu plus haut que les partisans de la graphie historique *ez* l'avaient emporté à l'Académie. D'Olivet ne put rien changer à ces finales. Cette catégorie ne pouvait donc se confondre avec la suivante.

Es. Désormais les terminaisons en *es* par *e* ouvert portent l'accent grave, et non plus l'accent aigu qui était tout à fait illogique. L'Académie écrit donc *accès*, *après*, *auprès*, *cyprès*, *décès*, *excès*, *expres*, *près*, *procès*, *succès* (et non plus *procez*, *succez*). Henri Estienne dit qu'on prononce, dans ces mots, l'*e* comme dans les mots correspondants en latin, dans *accessus*, *decessus*, *excessus*, *processus*, et non pas comme dans *assez* ¹⁷ où il se prononce comme dans *acetum*, c'est-à-dire qu'on avait un *e* ouvert dans les premiers et un *e* fermé dans le dernier.

Est, où *s* est amui, est écrit *êt* (sauf dans *il est*) : *prêt*, *têt*, etc.

II. — Terminaisons féminines.

E + s. Partout où *e* était suivi d'un *s* amui puis d'une syllabe

17. *Hypomneses de Gallica lingua* [Genevæ] 1582, 8°. p. 14.

dont la voyelle était un *e* sourd, l'*e* était ouvert et long ; tandis que dans les mots d'emprunt récent, ou qui appartenait surtout à la langue écrite, on prononçait un *e* ouvert bref et on faisait sentir l'*s*. L'Académie ne change rien à la graphie des derniers, mais remplace, dans les premiers, l'*s* par un accent circonflexe sur l'*e*, souvent en syllabe tonique, et en protonique dans des dérivés de mots dont les simples ont *ê* à la tonique : *ancêtres*, *bête*, *être* (mais il *est* que nous avons encore) *fête*, *grêle*, (et aussi dans *grêler*, *grêlon*), *guêtre* (et *guêtré*) *hêtre*, *tempête*, (et *tempêter*) *tête*.

L'*e* en syllabe tonique suivi de deux ou plusieurs consonnes qui se prononçaient et d'un *e* sourd était ouvert et bref. On avait parfois doublé la consonne simple qui séparait les deux *e* pour indiquer empiriquement que le premier était ouvert (*belle*, *modelle*, *nette* etc.) En général on supprima une des deux consonnes qu'on remplaça par un accent grave mis sur l'*è* ; mais on conserva le doublement dans le féminin des adjectifs en *el*, *et*.

Plusieurs consonnes ne se prêtaient pas au doublement. D'ailleurs, dans certains mots, l'*e* qui précédait la consonne suivie d'*e* sourd était encore fermé, particulièrement lorsqu'il venait d'*a* libre latin. Dans les mots d'emprunt en *ege* et en *egue* l'usage était partagé ; le premier *e* y portait l'accent aigu.

Sauf dans les mots en *ege*, l'*e* finit par devenir ouvert lorsque l'*e* sourd final fut complètement amui, ce qui n'eut lieu, pour certains d'entre eux, qu'assez tard dans le XVIII^e siècle. Lorsque l'amuïssement fut complet, la consonne précédente s'appuya dès lors sur l'*e* précédent qui, de fermé, devint ouvert.

Ebre : *célèbre*, mais *funèbre*, *ténèbres*.

Ece. *Espèce*.

Eche : *pèche* (peccat), *brèche*.

Ede. Il semble que l'Académie ait changé d'avis au sujet de la valeur de l'*e* dans cette terminaison. Thurot constate que dans le 1^{er} volume du *Dictionnaire* elle y met l'accent aigu : *cède*, *excède* ; dans l'autre, le grave : *remède*, *quadrupède*, *précède*, *procède*, *sucède*, *possède*.

Edre : *Cédre*. L'*e* fermé de *cedrus* est maintenu.

Ege. La prononciation était encore partagée entre *é* et *è*. Pour Grimarest, le premier *e* n'était pas tout à fait fermé. Girard blâme l'orthographe par *é* ; mais Boindin est d'avis contraire (Thurot, I, 81). L'Académie écrit *collège*, *privilege*, *sacrilège*, *sortilège*, *piège*, *siège* etc. mais *manège*, *protège* avec accent grave. Tandis que ces

mots tendaient fatalement à suivre la règle générale qui voulait, là comme ailleurs, un *è* ouvert, deux influences, à ce qu'il nous semble, ont maintenu longtemps un *é* fermé : l'analogie avec les formes verbales suivies de *je* enclitique : *aimé-je*, *cherché-je* où l'*e* était fermé ; et aussi le fait que, dans les mots latins *collegium*, *privilegium*, où le *g* était suivi, non pas d'un *e* muet, mais d'une voyelle sonore, on prononçait un *é* qui était conservé, par les érudits, dans les mots français correspondants.

Egue. Dans les mots qui ont cette terminaison, la même influence du latin a dû se produire. Aussi l'Académie écrit *allègue*, *collègue*, *lègue* par *e* fermé ; mais *bègue* qui est un mot de la langue courante.

Egne : *Règne*.

Ele, *elle*. L'Académie écrit *fidèle* ou *fidelle* ; elle garde *ll* dans *chandelle*, *échelle*, *modelle*, *érésipelle*, *querelle* et au féminin des adjectifs en *el*. Si elle a *cautéle*, elle met ailleurs l'accent grave, dans *parallèle*, *tutèle*, *zèle* etc. Dans les verbes elle fait de même pour *gèle*, *pèlent*, mais garde *amoncelle*, *appelle*, *chancelle* etc. et *harcele*.

Eme, *emme*. *Dilemme* mot savant où l'on prononçait un *è* ouvert à la tonique (tandis que *femme* équivalait à *fame*). *Crème*, *sème* ; *apozème* (par erreur ?) ; *blasphème*, *diadème*, *emblème*, *problème*, *stratagème*, *suprême*, *système* ; *extrême* ; *poème*.

Ene, *enne*. L'Académie garde le doublement dans *garenne*, *étrenne* (Rob. Estienne avait encore *estreine*), *mienne*, *sienne*, *moyenne*, *prenne*, *prennent*, *tienne*, *tiennent* ; *arène*, *aliénent*, avec l'accent aigu ; les autres mots avec le grave : *cène*, *ébène*, *gangrène*, *égrène*, *mène* etc.

Epre : *Lèpre*.

Eque. L'Académie a *bibliothèque*, avec l'aigu, mais *hypothèque* *obsèques*.

Ere. On verra dans *Thurot* (I, 71 ss.) combien la prononciation par *e* fermé persista longtemps, dans *père*, *mère*, *frère* et autres mots où *e* tonique venait d'a libre latin, ainsi que dans d'autres, surtout savants, où l'on avait gardé la prononciation de l'*e* qui, en latin, était suivi d'une syllabe sonore.

Thurot a déjà signalé que l'Académie écrit dans le premier volume, tantôt par *è* ouvert, *amère*, *chimère*, *colère*, *éphémère*, *fou-gère*, *galère*, *guère*, *hémisphère*, tantôt par *é* fermé *adultère*, *artère*, *austère*, *bergère*, *boulangère*, *caractère*, *cautére*, *chère*, *clystère*, *com-mère*, *compère*, *confrère*, *enchère*, *étrangère*, *frère*, *jachère*, *légère*, *lin-gère*, *mégère*, *ménagère*, *mensongère*, *mère*, *misère* ; *adhère*, *allère*, *considère*, *dégénère*, *désespère*, *diffère*, *espère*, *s'ingère*, tandis que les

mots qui viennent après *misère* sont tous écrits par *è* ouvert : *monastère*, *naguère*, *panthère*, *passagère*, *père*, *presbytère*, *prospère*, *réverbère*, *sévère*, *sincère*, *sphère*, *vachère*, *viagère*, *vipère*, *viscère*, *ulcère* ; *opère*, *prospère*, *réjère*, *révère*, *tolère*, *transfère*, *ulcère* (verbe).

Ese : *diocèse*, *thèse*, *hypothèse*, mais *diète*, *lèse-majesté*.

Ete, *ette*. L'Académie a conservé le doublement du *t* pour marquer *e* ouvert. *Achette*, *jette*, *charrette*, *dette*, *trompette* etc. et dans le féminin des adjectifs en *et*, *ette*, *nette*, *sujette* etc. mais *secrete*, avec un *t* et sans accent. Elle met un accent aux mots écrits avec un seul *t*, généralement le grave : *comète*, *diète*, *épithète*, *intreprète*, *planète*, *prophète*, *répète* ; mais *athlète*, *appête*, *complète*. Elle garde *poète*.

Etre. *Diamètre*, *hexamètre*, *pénètre* ; *salpêtre*.

Eve. *Fève*, mais *grève*, *sève* ; *brève*, *trève* ; *crève*, *lève*.

Evre. *Chèvre* mais *lèvre*, *orèvre*.

É, *è* atones.

La valeur des *e* atones n'est pas toujours facile à déterminer, et, suivant les cas, ils se rapprochent tantôt d'*é* tantôt d'*è*. Il est incontestable qu'on emploie aujourd'hui encore l'accent aigu sur des *e* qui sont moyens, c'est-à-dire ni fermés ni ouverts. Thurot (I, 88) cite ce passage de d'Alembert (Eloge de d'Olivet, note 7) qui prouve qu'il en était déjà ainsi au XVIII^e siècle : « On prodigue l'accent aigu dans un grand nombre de mots, qu'on prononceroit ridiculement en suivant à la rigueur cette accentuation. Par exemple, on marque d'un accent aigu les deux premiers *e* du mot *téméraire*, comme si les syllabes *te* et *me* dans ce mot se prononçoient de la même manière que les dernières syllabes de *bonté* et d'*aimé*. Il en est de même d'une infinité d'autres mots, car cette absurdité se rencontre à tout moment dans notre accentuation. L'*e* dans les deux premières syllabes du mot *téméraire* a beaucoup plus de rapport, quant à la prononciation, avec celle du premier *e* dans le mot *fidèle*, *e* qu'on marque d'un accent grave. Ainsi il seroit beaucoup plus raisonnable d'écrire et d'accentuer ainsi : *tèméraire*... On accentue mal à propos *répondre*. »

Thurot a déjà remarqué, que, dans les mots de la langue vulgaire l'*e* atone est « 1^o toujours fermé devant une autre voyelle, quand il forme une syllabe séparée ; 2^o le plus souvent ouvert, quand il provient de deux *e* ; 3^o le plus souvent fermé, quand il est suivi immédiatement des consonnes *ch*, *j*, d'une *s* devenue muette, d'une *s* douce dans les préfixes *des*, *mes* ; 4^o toujours ouvert devant l'*r* double ou suivie d'une autre consonne, et d'ordinaire devant les

doubles consonnes *ss, tt, ff, ll* ; 5° au commencement d'un mot, l'*e* précédé ou non de l'*h* est fermé, quand il est suivi d'une seule consonne, ou de deux consonnes dont la première est une muette, et la seconde, une *l* ou une *r* : *évêque, église, hérisson, héraut.* » I, 88-89.

Dans les mots d'emprunt « aucun mot tiré directement du latin ou du grec et qui n'a pas passé dans l'usage populaire n'offre l'*e* féminin, qui ne se prononçait, [à partir de la Renaissance] dans les écoles, ni en l'une ni en l'autre de ces deux langues ; tous ces mots n'ont que l'*e* fermé ou ouvert dans les conditions où nous les prononçons en latin ou en grec. » I, 108.

1° *E* devant voyelle, formant une syllabe à lui seul est toujours fermé et noté par l'accent aigu : *agréable, agréer, obéir, réel.*

2° *E* provenant de deux *e* : *Béguéule; aisément* etc. ; *gêner* (d'après *gêne*) *prêcher.*

3° *E* devant *ch* : *Pêcheur, péché, bêcher, fléchir.*

4° *E* devant *j*. *Alléger, abréger, léger, rengérer.*

5° *E* devant *s* amui est remplacé presque partout par l'Académie par *é* qu'il s'agisse de *es, des, mes, res, tres* initiaux.

a) *Es* provenant d'*e* ou *ex* latin, ou d'*e* prosthétique ; *écarter, écorce, égard, élever, élu* etc. *école, écrire, époux, état, étude* etc.

b) *Des, de.* On trouve *dé* et *de*. Thurot croit que l'on prononçait *dé* dans tous les cas. Ce n'est pas notre opinion. Quand *de* était devant un mot commençant par une consonne, la prononciation était partagée. Depuis la Renaissance, l'influence du latin faisait plutôt prononcer *dé*, tandis que le peuple préférait *de*. Nous trouvons une confirmation de ce fait dans le passage suivant d'Andry (503) cité par Thurot, I, 98 : « On doit prononcer *défaut* dans le sens d'imperfection ; mais quand c'est un terme de pratique ou de chasse on prononce *defaut*. » L'Académie écrit *défaut* dans tous les cas.

Sont écrits avec un accent sur *dé*. Tous les mots commençant par *de* suivis d'un simple commençant par *b* sauf *debout* ; par *c* sauf *deça* ; par *d* sauf *dedans* ; par *f* ; par *g* sauf *degré* ; par *h* sauf *dehors* ; par *j* ; par *l* sauf *dela* ; par *m* sauf *demain, demande* et dérivés, *demanger, demeure, demi* ; par *n* ; par *p* sauf *depuis* ; par *r* sauf *derechef* ; et derrière où *de* est prononcé *dè* ; par *s* sauf *descendre, description, despotique* et les mots commençant par *s* comme *des-saisir* etc., *destruction* etc. ; prononcés avec un *e* moyen, et *dessous*, *dessus* prononcés avec un *e* sourd ; par *t* ; par *v* sauf *devaler, devant* et dérivés, *devenir, devers, devider* et dérivés, *devis, devise... devoir.*

c) On a *dés* devant tous les mots commençant par une voyelle.

d) La particule *mes*, de mis, est écrite toujours *mé*, *mécompte* etc. devant consonne et *més* devant voyelle, *mésaise* etc.

e) On sait qu'un très grand nombre de mots commencent soit par *re*, soit par *ré*. L'usage de l'Académie étant à peu près le même que le nôtre, il est inutile d'indiquer ces mots. En général on a *re* lorsque l'idée de duplication du mot est parfaitement sentie, et *ré* quand le mot est senti comme un simple. Citons seulement parmi les mots qui ont changé depuis 1740 : *rédonder*, *repliquer*.

Parfois on a de véritables doublets, suivant qu'on envisage un mot comme exprimant une idée simple ou au contraire lorsque prévaut le sens de duplication. L'Académie donne seulement *repartir* et *répartir*, mais elle prévient, à l'article *re* qu'« on ne met point dans le Dictionnaire tous les mots où elle [la particule *re*] est purement reduplicative. »

f) *Tres* est écrit *tré* par l'Académie, *tres* devant les mots commençant par *s* : *tressaillir* etc.

E sourds consécutifs. L'ancienne langue en contenait beaucoup ; mais peu à peu on en vient à ne plus tolérer deux *e* sourds en deux syllabes de suite. Parmi les substantifs en *ment* dérivés de verbes l'Académie donne, en 1740 : *achèvement*, *soutènement*, *recèlement*, *entretenement*, *ensorcellement*, *chancellement*, *étincellement*, *nivellement*.

Les deux *e* sourds ont subsisté dans les mots en *eterie*, sauf *coquetterie* et *tabletterie*, formés sur *coquette* et *tablette*. Les noms en *ellerie* ont deux *l*.

On a encore, en 1740, deux *e* sourds consécutifs dans : *chenevis*, *chevecier*, *grenetier* ; mais *vénérie*, *pélerin*.

Parmi les mots dans lesquels un *e* sourd protonique est remonté à *é* nous citerons seulement ceux qui, dans le Dictionnaire de 1740, ne portent pas encore l'accent : *peter*, *petaudière*, *petiller*. Dans certains mots, l'*e* était suivi de deux *l*, soit qu'on eût prononcé alors un *e* ouvert, soit que la graphie des formes où cet *e*, étant tonique, était ouvert, eût entraîné les deux *l* par fausse analogie, dans les formes où le même *e* était atone. L'Académie s'est attachée à supprimer ces mauvaises graphies : au lieu d'*appeller*, *chanceller*, *vas-sellage* etc. elle écrit *appeler* etc. Elle admet encore *modeller* ou *modeler*.

Dans un certain nombre de mots qui avaient primitivement un *e* sourd en syllabe initiale, l'*e* est passé à *é* fermé. La plupart por-

tent cet accent dans l'édition de 1740. Les suivants ne l'ont pas encore : *crecelle*, *fretiller*, *prevôt*, *prevôté*, *pepie*, *pepin* (*pépinière*), *teter* : *desir*, *desirer* etc. *querir*, *acquérir*, mais *conquérir*, *requérir*, *liserer*, *beguin*, *vetille*, *sebile*, *receler*, *belier*, *beltre*, *benin*, *benir* etc. ; mais *guèret*.

En résumé, on voit que l'Académie a accompli un travail considérable et très méritoire. Et si elle a fait faire à notre mauvaise graphie des progrès très importants, c'est surtout grâce aux accents placés sur l'*e*. Il est seulement regrettable qu'elle n'ait pas supprimé les procédés empiriques de la notation de l'*e* fermé par l'emploi de *z* final, et de l'*e* ouvert par le doublement de la consonne suivante. C'était une concession que, sans doute, l'Académie fit à son corps défendant, pour ne pas trop déplaire à certains de ses membres, et à une grande partie du public, qui étaient partisans de l'orthographe traditionnelle.

Voyelles a, i, o, u et groupes vocaliques.

Si l'on met à part les adverbes et prépositions *à*, *là*, *où* qui ont l'accent grave, les voyelles autres que l'*e*, c'est-à-dire, *a*, *i*, *o*, *u* et les hiatus réduits, diphtongues ou pseudo-diphtongues, ne portent que l'accent circonflexe.

Presque toujours cet accent remplace une lettre amuie, voyelle ou *s*. Presque toujours il allonge la voyelle ou le groupe de voyelles sur lequel il est mis.

1^o Voyelles supprimées dans les hiatus réduits.

â = *aa* ou *ea* : *âge*, *bailler*, *châlât* ; *ai* = *aei*, *chatne*, tandis que dans *tratne*, *trattre* on n'a pas de chute de voyelle, mais seulement *aî* en hiatus réduit à *è* long (*faine*, *gaine*, *haine*, qui sont dans le même cas n'ont pas d'accent).

a + ou est réduit à *ou* sans accent dans *soul* > *saoul*.

Eo est réduit à *o* dans *geolage*, *geolier*, mais *e* est conservé pour empêcher la lecture par *g* dur. *Eoi* est réduit à *oi* sans compensation dans *choir*, *voir* (*seoir* est conservé pour éviter la confusion avec *soir*).

Eu. Dans l'énumération des mots où *eu* a figuré autrefois, nous suivrons l'ordre qui a été suivi dans les *Cahiers de remarques*, p. 65 et suiv. Tous sont réduits, en 1740, à *u* (sauf *eu* de *avoir*), avec ou sans accent ; le départ est fait, on le verra, très arbitrairement.

Chaussure, *coëffure*, *encoignure*, *flétrissure*, *meurtrissure*, *morsure*, *morfondure*, *vêtur* ; mais *souillûre* et *piqûre*. La chute de l'*u* a produit dans ce dernier mot une graphie bizarre.

Malgré ce que dit le rédacteur des *Cahiers* qui déclare qu' « il faut absolument conserver l'*e* dans *gageure*, *mangeure*... quoy que l'*e* ne sonne point dans la prononciation », le Dictionnaire de 1740 écrit *mangûre*, plus bizarre encore que *piqûre*.

Les adjectifs *mûr* et *sûr* ont l'accent.

Parmi les participes : *apercevoir*, *concevoir* et *decevoir* ont *aperçu*, *conçu*, *déçu*, tandis que *percevoir* et *recevoir* ont *perçû* et *reçû*, *reçûe* ; *savoir*, *sû*, *sûe* mais *insçu*, *avoir*, *eu* ; *devoir*, *du* (en capitales) mais *dûement* ; *mouvoir*, *mû*, *promouvoir*, *promû*, *émouvoir*, *ému* (en capitales) ; *voir*, *vû*, *pouvoir*, *pû*, je *pûs*, tu *pûs*, il *pût*, nous *pûmes*, vous *pûtes*, ils *pûrent*, que je *pûsse*.

Taire, *tû*, *tûe*, *plaire*, *plu*. *Paître*, *pu*, *repâître*, *repu*.

Choir, *chû*, *chûte* et *rechûte*.

Connoître, *connu*, *paroître*, *paru*, *croître*, *cru*, *accru* (en capitales), *décru*.

Croire, *crû*. *Lire*, *lû*, *lûe*.

ô = *oo* ou *eo*, *rôle*.

ue offre les plus nombreuses variations. On a *incongruement*, *ingénument*, *assidûment* et *dûement*.

2° *S* amui est toujours supprimé et remplacé par l'accent circonflexe sur les voyelles *a*, *i*, *o*, *u* et les pseudo-diphthongues *ai*, *oi*, excepté dans quelques mots, comme *compote*, *meunier*, *olage*.

â = *a* + *s* : *albâtre*, *âpre*, *bât*, *bâtir*, *blâmer*, *château*, *gâter*, *hâte*, *mâle*, *Pâque*, *tâche*, etc. ; mais *atre*.

ai = *ai* + *s* : *maître*, *naître*, *paître* etc.

i = *i* + *s* : *gît*, *gîte*, *dîner*, *épître*, *huitre* ; mais le dictionnaire a *isle* ou *île*, probablement pour ne pas changer l'ordre alphabétique du mot.

ô = *o* + *s* : *apôtre*, *aumône*, *côte* et *côteau*, *fantôme*, *hôte*, *hôtel*, *hôpital*, *le nôtre*, mais *notre*, *prévôt*, *rôt*, *tôt*, *le vôtre*, mais *votre*.

oi = *oi* + *s* : *connoître*, *paroître*, *croître*, etc.

ou = *ou* + *s* : *aouît*, *coûter*, *goûter* ; dans les composés de *sous* : *soûgarde*, *soûgorge*, *soûlever*, *soûligner*, *soûmettre*, *soûpeser*, *soûrire*, *soûtenir*, *soûterrain* etc. ; mais *soucoupe*, *soupende*, etc. ; dans *toujours*, *coûtume*.

û = *u* + *s* : *brûler*, *bûche*, mais *la plupart*.

Dans quelques mots où l'on n'a pas supprimé de lettres on mit cependant l'accent circonflexe, entraîné sans doute parfois par l'analogie : *crâne*, *dôme*, *drôle*, *extrême*, *pâle* (écrit souvent *pasle*), *tôle*, *tôme*, *trône* ; mais *ame* et *théâtre* n'ont pas encore l'accent.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, l'emploi de l'accent circonflexe sur les voyelles autres que *e* n'est pas aussi heureux que celui des accents *aigu*, *grave* et circonflexe sur l'*e*. Tandis que les éditions subséquentes ont eu peu de chose à changer dans ces derniers, il y a eu beaucoup de modifications dans les autres.

QUATRIÈME ÉDITION, 1762.

La quatrième édition du *Dictionnaire*, parue en 1762 ¹⁸, apporta peu de modifications à l'accentuation. Nous allons signaler les principales.

E tonique.

I. — Terminaisons masculines.

C'est cette édition qui applique, pour le pluriel des substantifs en *é* au singulier, la règle de Dolet. Désormais le *z* est banni de ces mots, et le pluriel de *bonté*, *charité* etc. est depuis lors en *és* : *bontés*, *charités* etc. Il en est de même des participes passés en *é* de la conjugaison en *er* : *aliénés*, *tombés*, etc.

Il n'y a donc plus que la 2^e pers. du plur. des temps verbaux qui ait *ez*.

II. — Terminaisons féminines.

On a encore *bibliothèque* avec l'accent aigu. On écrit *pêche* (*pèche* 1740), *manège*, *lègue*, *dièse*, *lèse-majesté*, *achete* (*achette* 1740), *sève* (*sève* 1740) ; *complète* (*complète* 1740) ; *cède* mais *excède* ; *modèle* (*modelle* 1740), *érésipèle* et *érysipèle* (*érésipelle* 1740), *cautele* (*cautele* 1740).

L'accent grave est substitué à l'aigu dans *adultère*, *artère*, *atmosphère*, *austère*, *bergère*, *boulangère*, *caractère*, *cautère*, *chère*, *clystère*, *commère*, *compère*, *confrère* (*confrérie*), *enchère*, *étrangère*, *frère*, *ja-chère*, *légère*, *lingère*, *mégère*, *ménagère*, *mère*, *misère*, ; *adhère*, *allère*, *considère*, *dégénère*, *désespère*, *espère*, *s'ingère* (mais *diffère* et *différent*).

On écrit *arène* (*arène* 1740), mais encore *aliénent* ; *apozème* ; *cède* est maintenu, ainsi que *célèbre*, *fève* ; *chèvre* a le grave.

É, è atones.

Dévider, *démanger* (et non plus *devider*, *demanger*).

18. *Dictionnaire de l'Académie française*, Quatrième édition. A Paris, chez la veuve de Bernard Brunet, 1762, 2 vol. 4^o.

E sourd.

Carener (*carèner* 1740). *Recèlement* (*recèlement* 1740) ; *ténement*, *soutènement*, (*soutènement* 1740) ; *seneçon*.

Crécelle, *frétiller*, *prévôt*, *désir*, *acquérir*, *lisérer*, *béguin*, *vétille*, *recéler*, *bénin*, *bénir*, sans accent en 1740, ont l'aigu.

Accent circonflexe.

Soûl prend cet accent. *Souillure* le perd ; *mangeure* corrige *mangûre*.

On écrit maintenant *perçu*, *reçu*, *su*, *sue*, *promu*, *vu* ; on n'a plus le circonflexe que dans nous *pûmes*, vous *pûtes*, *mû*, *lû*, *lûe*. On a *tu*, *tue* ; *chu*, *chute*, *rechute* ; *cru* ; *assidument*, mais *dûment*.

Isle est remplacé par *île*. On a *coteau*, *coutume*, *toujours*. Tous les composés de *sous* perdent aussi l'accent. De même *tome*.

On écrit encore *ame*, mais *théâtre*.

5^e ÉDITION, 1795.

La cinquième édition¹⁹ ayant été faite sans le concours de l'Académie que la Révolution avait supprimée, et n'ayant d'ailleurs, rien apporté de nouveau, nous n'en parlerons pas.

6^e ÉDITION, 1835.

La sixième parut en 1835²⁰.

Elle écrit *bibliothèque* ; *pèche* comme en 1740.

Elle met l'accent aigu sur tous les mots en *ege* : *collège*, *privilege*, *sacrilège*, *sortilège*, *piège*, *siège*, et même *manège*, *protège*, qui avaient l'accent grave en 1740 (*manège* 1762) ; *achète* ; *athlète*, *appête* ; *cède* ; *cautele* ; *diffère*, *diffèrent* ; *extrême* ; *alièment* ; *cède* ; *célèbre* ; *jève*. Elle met le grave sur *collègue*.

É, *è* atones.

Démanger.

E sourd.

Péter, *pétaud*, mais encore *petiller*.

Caréner.

Assujettir (plusieurs écrivent *assujétir*) ; *aiguilleter* (depuis 1694,

19. *Dictionnaire de l'Académie française*. Cinquième édition. Paris, chez Smits, an VII (1798), 2 vol. 4^o.

20. *Dictionnaire de l'Académie française*. Sixième édition publiée en 1835. Paris, imprimerie et librairie de Firmin Didot frères, 1835, 2 vol. 4^o.

aiguilletter, raquettier (raquétiér 1762) ; vergetier (vergettier 1762).

Achèvement, décèlement, démantèlement, entretienement, soutienement, (quelques-uns écrivent soutienement).

Bourrelerie.

Chênevis ; grènetier.

Crémer, écrémer (crèmer 1740-1762). Teter, on prononce et on écrit aussi têter. Désir ; plusieurs font muet... l'e, desir ; liséré ; sébile ; béliér, quelques-uns écrivent belier ; semillant (semillant 1762).

Accent circonflexe.

Incongrument. Dénoûment (et dénouement) etc.

âme (déjà en 1798) ; binôme, monôme, polynôme, pôle, etc.

7^e ÉDITION, 1878.

La 7^e et dernière édition parue en 1878²¹ nous donne l'usage actuel des accents.

Elle a apporté peu de modifications à l'édition de 1835. La plus importante est le remplacement de l'aigu par le grave dans les mots en ège : collègue, siègue etc. ; dans affrèlement, avènement, complètement, dérèglement, orfèvre, sève, soulèvement, tènement.

Kakatoès, poème, poète, troène se substituent à kakatoës, poëme, poëte, troène ; goëland, goëlette, goémon à goëland etc.

Nous allons tâcher de montrer ce qu'est aujourd'hui notre accentuation, telle qu'elle ressort de l'emploi qui en est fait dans cette édition de 1878, et essayer de dégager les causes de sa complexité et de ses imperfections.

LES ACCENTS DANS LA LANGUE ACTUELLE.

Notre accentuation, très utile à cause de la diversité des sons vocaliques de la langue française, reste cependant bien défectueuse, et cela pour plusieurs raisons.

D'abord, elle a été introduite tardivement dans l'écriture, alors que l'on avait déjà paré au manque de signes diacritiques par l'emploi de procédés empiriques, qui ont subsisté en partie. Robert Estienne, qui a codifié notre orthographe, a été en même temps

21. *Dictionnaire de l'Académie française*. Septième édition dans laquelle on a reproduit pour la première fois les préfaces des six éditions précédentes. Paris, librairie de Firmin-Didot et C^{ie}, 1878, 2 vol. 4^o.

l'introducteur des accents. Trouvant excellente la graphie traditionnelle, il n'a fait servir ces signes qu'à compléter le système de cette graphie. L'Académie française, qui a généralement suivi l'orthographe d'Estienne, n'a tenu qu'assez peu compte des progrès que les imprimeurs avaient fait réaliser à l'accentuation, à l'imitation de Ronsard. Elle a conservé à peu près intégralement les procédés empiriques de notation de la valeur des voyelles. Sans doute les éditions de 1740 et de 1762 en ont fait disparaître un certain nombre. On n'a pas osé toucher à d'autres, notamment à la notation des voyelles ouvertes par le doublement de la consonne qui suivait, et l'on s'est contenté, généralement, de mettre un accent dans les mots où l'on n'avait pas réalisé ce doublement. De là des anomalies très choquantes comme *j'appelle* et *je pèle*, *je jette* et *j'achète*, *nette* et *complète* etc.

Ensuite on n'a pas toujours été heureux dans la substitution de l'accent à l's amui mais conservé par tradition, surtout — mais non toujours — pour marquer la valeur de la voyelle précédente.

Dans bien des cas l's purement étymologique ou l'e en hiatus n'avaient pas sensiblement modifié les voyelles, notamment en syllabe protonique. On a donc mis des accents inutiles dont certains subsistent encore.

On en a mis même sur des groupes vocaliques pour marquer l'allongement. Or ces groupes ne portent généralement pas d'accents, car ils y sont inutiles, attendu qu'à la tonique ils représentent habituellement une voyelle simple longue.

D'autre part, en syllabe protonique comme à la tonique, les voyelles *a*, *i*, *o*, *u* et les diphtongues réduites portent le seul accent circonflexe, exception faite pour l'accent grave des mots invariables. Or l'accent circonflexe annonce, en principe, une voyelle longue. Cependant, à part dans certains dérivés où l'influence du simple fait maintenir une voyelle longue et ouverte (*hôtel*, d'après *hôte*) l'accent circonflexe marque habituellement, en syllabe protonique, simplement la chute d'un *s*.

Ainsi l'o est ouvert et bref dans *hôpital*, en attendant que l'accent impose la prononciation par *o* fermé long.

Pour l'e suivi d's amui on a, en partie, suivi le même système, et en partie procédé autrement ; car là on a pu utiliser trois accents. Ainsi on a écrit *bétise* d'après *bête* parce que le rapport entre les deux mots était frappant ; mais on a écrit *bétail*, qui appartient à la même racine.

En outre, à la tonique même, l'accent circonflexe pour noter *e* ouvert est en concurrence avec l'accent grave. Tandis que *e* + *s* donne généralement à la tonique *ê*, on a *deuxième*, *troisième* etc. au lieu de *deuxiesme*, *troisiesme* etc. Par contre on a *extrême*, *suprême* de *supremus*, *extremus*.

L'accent grave a deux fonctions complètement différentes. Dès l'origine, c'est uniquement l'accent mis sur les mots invariables, par les humanistes pour distinguer certains adverbess latins d'homographes déclinales, et aussi sur la préposition *à*, à l'imitation des mss. latins du moyen âge, pour séparer la préposition latine *a* du mot suivant. Depuis Corneille, l'accent grave sert à la notation d'*e* ouvert.

Mais si, d'une part, *è* est en concurrence à la tonique avec *ê*, d'un autre côté il est en concurrence avec *é* muni de l'accent aigu, en protonique.

Cela est d'autant moins étonnant que l'accent aigu, ayant été mis à l'intérieur des mots bien avant le grave, celui-ci a eu de la peine à le chasser de bien des mots ; et il y a des hésitations, des inconséquences (*avènement* et *événement*, etc.)

Et pourtant, dans la plupart des mots où subsiste, en protonique, l'*é* dans l'écriture, on a affaire à un *e* moyen plutôt que fermé, et qui, selon la nature de la consonne qui suit, et selon les provinces, souvent suivant les individus, va de l'*e* tout à fait fermé à l'*e* ouvert. Ce n'est guère qu'à la tonique que l'*e* est complètement fermé. L'accent aigu n'a donc pas la même valeur à la tonique et en protonique.

Disons enfin que, peu à peu, la langue française se dégage des règles de la phonétique ancienne. Il se crée, insensiblement, une phonétique nouvelle purement française. Si les voyelles toniques ont une grande fixité, les protoniques évoluent, particulièrement dans certains dérivés et certaines formes verbales, suivant la place qu'elles occupent dans le mot, selon qu'elles sont suivies de telle ou telle consonne, d'une syllabe sourde ou sonore, etc. D'autre part l'*e* sourd, partout où il n'est pas absolument indispensable pour soutenir un groupe de consonnes, tend irrésistiblement à s'amuir, ainsi qu'il a fait à la finale, et, de ce fait, la valeur de la voyelle de la syllabe précédente tend à se modifier.

L'accentuation ne peut tenir compte de tout cela que d'une façon très relative.

Examinons maintenant la façon dont les sons vocaques sont

notés, et tâchons de dégager les règles pratiques de l'emploi des accents, en signalant les principales exceptions.

I. — Accents sur l'*e*. A la tonique, tout *e* final est fermé et porte l'accent aigu : *bonté, clé*, etc. De même *e* sourd de la 1^{re} pers. du sing. de divers temps, suivi du pronom *je* sujet comme enclitique remonte à *e* fermé et porte l'accent : *aimé-je, eussé-je* etc. *Ai* final a aussi la valeur d'*e* fermé.

E tonique suivi d'une consonne non prononcée (sauf *s* et *t*) est aussi généralement fermé, mais n'a pas d'accent : *aimer, clef* etc.

Dans tout mot terminé par deux *e* dont le dernier est sourd, le précédent est toujours fermé, *créé, créée* ; *ai* suivi d'*e* = *è* ouvert : *craie*.

Tout *e* tonique suivi d'une consonne finale qui se prononce est ouvert et ne porte pas d'accent : *amer, sec, chef*, etc. Suivi de deux consonnes semblables ou différentes ou d'*x* consonne double prononcés, l'*e* protonique aussi bien que tonique est ouvert : *perdre, perdrix, sexe, belle, nette*, etc. C'est pour cela qu'avant l'introduction des accents on a doublé *l* et *t* dans beaucoup de mots comme *échelle, querelle, étiquette*, etc. notamment au féminin des adjectifs ; et on a conservé ce doublement malgré l'emploi de l'accent grave. Un *e* tonique suivi d'*s* final non prononcé est ouvert et porte l'accent grave : dans *accès, décès, procès, progrès, dès* adverbe, etc. Exceptions : 1^o les monosyllabes *les, des, mes, tes, ces*, articles, adjectifs possessifs et pronom démonstratif ont l'*e* ouvert, mais n'ont pas d'accent, et ne se distinguent pas des mots terminés en *e* sourd. 2^o Les pluriels des mots en *é* au singulier ont toujours *e* fermé au pluriel : *bontés*, etc.

Dans les mots en *et*, *e* est ouvert, même quand le *t* n'est pas prononcé : *net, bonnet*, etc.

Ai suivi d'une consonne finale même non prononcée est toujours ouvert.

Dans tous les mots où un *e* tonique est suivi d'une syllabe muette, l'*e* final étant complètement amui, l'*e* tonique se trouve dans le cas de l'*e* suivi d'une consonne prononcée et est ouvert : *collège, hydrocèle, problème, théorème, cèpe, vipère, thèse, jève, sève*. Dans des verbes comme *lever, semer*, etc., l'*e* sourd de la première syllabe est remonté vraisemblablement d'abord à *é* fermé dans les formes où cet *e* était tonique parce que quand deux *e* sourds se suivent la langue tend toujours à sonoriser le premier ; et, après amuisement de l'*e* sourd final, est passé à *è* ouvert.

Tout *e* tonique suivi d's amui porte l'accent circonflexe qui remplace l's : *bête, fête, tête, blême*, etc. Dans *nêfle*, pour *nesfle*, le groupe *sj* étant toujours remplacé autrefois par *ff*, l'Académie en 1694 et 1740, écrit *neffle*, l'édition de 1762 a *nêfle*.

Par contre, *extrême* et *suprême* ont le circonflexe comme *blême*, et non le grave comme *problême, théorême*, etc. *Rêne* vient de *redne* où le *d* amui avait été remplacé par *s* pour noter *è* ouvert long ; de même *preechier*, il *preeche*, passe à *presche* quand l'hiatus est réduit ; d'où *prêche*. *Fraïle* s'écrit *fresle* par fausse analogie avec *gresle*, d'où *frêle*.

Dans les formes verbales, où l'*e* suivi d's amui est tonique et porte le circonflexe, comme il *fête*, on met aussi l'accent dans toutes les formes où cet *e* est atone, *fêter, fêtera* etc. De même dans les dérivés rattachés étroitement au simple, comme *bêtise*, de *bête* on garde aussi cet accent. Dans les autres où un *e* protonique est suivi d's amui, on emploie l'accent aigu : *bétail, été, épée*, etc...

Les dérivés des mots dans lesquels un *e* tonique est ouvert parce qu'il est suivi d'une syllabe muette, conservent un *e* ouvert lorsque dans le dérivé la syllabe muette est conservée elle-même : *espiègle, espièglerie*, et dans les formes verbales où l'*e*, de tonique, devient protonique : *cèderai, lèverai* ; mais lorsque cette syllabe muette cède la place à une autre qui est tonique, ou devient elle-même tonique, l'*e* ouvert est transformé en *e* fermé : *nègre, négresse, poète, poétesse, cède, cédon, cédant* etc.

Dans les autres syllabes protoniques, l'*e* non suivi de consonne est fermé.

II. — Accent circonflexe sur les voyelles autres que l'*e* et sur les groupes de voyelles. Il a été dit que, les mots invariables *à, là, çà, deçà, où, delà, holà, déjà* qui portent un accent spécial pour raison de distinction mis à part, les voyelles autres que *e* ne peuvent porter que l'accent circonflexe.

Cet accent est, avant tout, un signe de syncope, soit d's amui (ainsi que pour l'*e*), soit d'une voyelle en hiatus, qui est supprimée, (un *e* surtout) ; mais parfois il indique la réduction de l'hiatus sans qu'il y ait suppression de voyelle.

D'autre part, la syncope étant généralement, à la tonique, accompagnée d'un allongement de la voyelle, on a mis l'accent circonflexe dans un certain nombre de mots dont la tonique est longue sans qu'il y ait eu syncope soit d's soit de voyelle.

Donnons des exemples de mots appartenant à ces trois catégories.

1^o Mots dans lesquels le circonflexe remplace un s. —

A : *albâtre, âne, âpre, bât, bâtir, blâmer, châtaigne, château, châtier, gâteau* etc. ; dans les formes verbales comme : *vous chantâtes* (et, par fausse analogie, *nous chantâmes*) qu'il *chantât* etc.

i : *abîme, dîner, éptre, ci-gît, gîte, île* ; qu'il *fît*.

o : *apôtre, aumône, il clôt, clôture, côte, dépôt, fantôme, hôte, hôtel, le nôtre, le vôtre* etc.

u : *brûler, bûche* ; (*nous fûmes*), *vous fûtes, qu'il fût, connût, pût* etc.

ai : *connaître, connaît, faite, fraîche, maître, naître, paître, il plaît*, (mais *il tait*).

ce : *poêle* (de pensile).

oi : *boîte, cloître, croître, il croît* etc.

ou : *août, coûter, croûte, goûter, moût* etc.

ui : *huitre, putné*.

Dans *flacon, ladre*, l's étant tombé anciennement et l'étymologie étant oubliée, on n'a pas mis d'accent ; *chaque, chacun* (1694) ont perdu aussi l's sans compensation. On a écrit *la plupart* et *plustôt* jusqu'en 1835 ; depuis lors, on a *la plupart* et *plutôt*. *Côteau, coutume, joule, pâcage, soutenir* et autres composés de *sous, toujours*, ne portent plus l'accent ; *notre* et *votre*, anciennement *nôtre* et *vôtre* ont été débarrassés aussi de l'accent pour se conformer à la prononciation. On devrait faire la même chose pour *hôpital*.

Dans *pâle* (anciennement *pasle* et *palle*) l's n'était pas étymologique.

âme n'a l'accent que depuis 1798 ; dans ce mot c'est la chute d'un *n* (*aneme, anme*) qui a produit l'allongement de l'*a*.

2^o Mots dans lesquels l'accent circonflexe (sur *e* comme sur les autres voyelles) marque la réduction d'un hiatus.

aa, â : *âge (eage, aage), câble, châlît* ; *baïller (baailler)*.

aei, ai : *chaîne*. Dans *traîne, traître* (anc. *traîne, traître*), l'accent indique seulement que *ai* a été réduit à *ai* (*è*).

aie, ai : *gaiement* ou *gaïment, gaieté* ou *gaïté* ; *je payerai, paierai* ou *païrai, payement, païement* ou *païment* (mais *vraiment*).

aou, où : *soûl*.

ee, ê : *prêcher* ; *ei, ê* : *geine* et *gehenne* sont confondus en *gesne* (1694), *gêne* depuis 1740.

eoï, oi : *benoîte*.

eu, û : *flûte, mûr, mûre, mûrier, piqure, sûr* ; *crû* (de *croître*. Dans l'édition de 1740, c'était le verbe *croire* qui faisait *crû*), *je crûs, nous crûmes*.

ie, i : *ralliement* (on prononce et plusieurs écrivent *rallment*) ; *remaniement* et *remaniment*, *remerciement* ou *remerciment*, *résiliment* ou *résiliment* (mais *châtiment*, *poliment*...)

oe, oë : *poële* (de *patella* et *pallium*).

oie, ot : *atermoiment* ou *atermotment*, *déploiement* ou *déplotment*, *dévoiment* (on prononce et plusieurs écrivent *dévoiment*) *foudroiment* ou *foudroitment* (mais *plaidoirie* et *soierie*).

oo, ô, rôle.

oue, où : *dénouement* ou *dénoument*, *dévouement* (on prononce et plusieurs écrivent *dévoument*), *engouement* ou *engoûment*, *enjouement* ou *enjoûment*, *enrouement* ou *enroument*, *secouement* ou *secoûment*.

ue, û : *assidûment*, *congrûment*, *continûment*, *dénûement* ou *dénûment*, *éternûement* ou *éternûment*, *nûment* (*absolument*, *résolument*).

3^o Mots dans lesquels on a mis le circonflexe sans qu'il y ait suppression d's ou de voyelle.

âcre (mais *acrimonie*), *alcôve*, *bêler*, *châsse*, *crâne*, *dôme*, *fâme*, *infâme* (mais *infamie*), *grâce*, *disgrâce* (mais *gracieux*), *hâbler*, *jeûne* (pour distinguer de *jeune* de *juvenis*), *mallôte*, *nivôse*, *pluviôse*, *ventôse*, *pôle* (mais *polaire*), *reître*, *théâtre*, *trône* (*thronus*, *θρόνος*), *voûte*.

Il y a d'étranges variations dans les mots venus du grec. Dans *cône*, *symptôme*, l'*ô* correspond, logiquement, à un *oméga* tandis que la même voyelle grecque est rendue par un *o* ouvert bref dans *synagogue* ; enfin *axiome* a un *o* fermé long mais sans accent. Au contraire *binôme*, *polynôme*, *monôme* qui l'ont, viennent de mots grecs où l'on a un *omicron*.

Dans *chose*, *rose*, on a un *o* qui, primitivement bref et ouvert, est devenu fermé et long. L'ancienne diphtongue *au* équivalait aussi à *ô*. Par fausse analogie avec *chaumer*, le mot *chommer* (1694, 1718, 1740) est passé en 1762 à *chômer*.

Il est incontestable que bon nombre de mots portent l'accent circonflexe quoiqu'ils n'aient pas de voyelle longue, tandis que d'autres qui devraient l'avoir ne l'ont pas. Il y aurait lieu de supprimer cet accent sur *i*, *u* et les groupes de voyelles, et de l'affecter aux voyelles *a*, *o* fermées et longues, qu'elles aient été ou non suivies ou précédées autrefois d's ou d'une voyelle amuis.

USAGE ACTUEL DES AUTRES SIGNES AUXILIAIRES. 22

Tréma. Aujourd'hui le tréma sert uniquement à marquer un

22. Pour le détail v. Ayer. *Grammaire comparée*, 4^e éd. Bâle 1885. 8^o, 107 ss.

hiatus. On ne le met donc plus sur d'anciennes diphtongues, comme dans *moelle* écrit autrefois *moëlle*. Il se place sur la deuxième voyelle du groupe ; toutefois, si l'une des deux voyelles en hiatus est un *e* qui comporte un accent, l'accent l'emporte sur le tréma. On n'écrit plus *poëte*, *poème*, mais *poète*, *poëme*, etc. On écrit *aérer*, *obéir*, *Israélite*, *réel*, etc. D'ailleurs on ne s'en sert que dans les digrammes ou polygrammes vocaliques qui, faute de tréma, pourraient exposer à des erreurs de lectures.

Avant l'introduction du tréma, la graphie notait certains hiatus au moyen de l'insertion d'un *h* ; d'autres fois *i* deuxième terme d'un hiatus et suivi de voyelle avait été remplacé par *y*. Si l'*i* tréma a remplacé habituellement cet *y*, on a conservé l'*h*. Enfin *ill* représentant *ï* s'étant réduit à *yod*, on a un grand nombre de nouveaux hiatus avec une notation compliquée.

L'*u* qui suit *g* étant, le plus souvent, destiné simplement à indiquer que *g* a la valeur dure, on met, lorsque l'*u* a sa valeur propre, un tréma sur la voyelle suivante : exceptions, *aiguille* et toutes les formes du verbe *arguer*.....

A et *o* n'ont jamais le tréma : *boa*, *cahot*, etc.

E l'a rarement ; l'*e* fermé et l'*e* ouvert, portant généralement l'accent, ne l'ont pas. On le met dans *Israël*, *Noël* où il est inutile, le voisinage de *l* indiquant suffisamment que l'*e* précédent est ouvert. Les mots *ouvrier*, *sanglier*, etc. ne portent pas le tréma.

L'*e* muet final ne l'a plus que dans la terminaison *guë* où l'*u* se prononce ; on écrit donc *aiguë*, *ciguë* etc. pour qu'on ne prononce pas comme dans *aigue*, *figue*, etc.

C'est l'*i* qui porte le plus fréquemment le tréma.

1^o voyelle + *i* voyelle en hiatus : *naïf*, *naïve*, *Isaïe* ; *oïl* ; *coïncider*, *contiguïté*, etc. Il y a ici concurrence avec *h* : *envahir*, *trahir* ; *prohiber*.

2^o voyelle + *yod* + voyelle : *aïeul*, *baïonnette*, *jaïence*, *glaiëul*, *païen* ; *boïard*, *Boïen*. L'hiatus est encore marqué ici :

a) par l'emploi d'*y* : *Bayeux*, *Bayonne*. On a aussi *payen* et *boyard* ; mais en général, on a remplacé l'*y* par *i* tréma, chaque fois que la voyelle précédente est restée pure, et réservé l'*y* aux cas où la voyelle précédente est modifiée par le *yod* : comparez *païen* avec *payer*, *boïard* avec *boyer*, etc.

b) par l'insertion d'un *h* : *cahier*.

c) par *ill* représentant un ancien *ï* : *bailler*, *travailler* etc. (= *bayé* etc.)

L'*u* porte rarement le tréma. *Ēsaü, Saül*. Plus souvent l'hiatus est marqué par *h* : *bahut, cahute, cohue*.

Cédille. L'emploi de la cédille est des plus simples. Elle est mise sous le *c* chaque fois que cette consonne a la valeur d'*s* devant les voyelles *a, o, u*.

Apostrophe. L'usage n'en a pas beaucoup changé depuis l'édition de 1694. L'apostrophe remplace la voyelle finale élidée devant un mot commençant par une voyelle dans les monosyllabes *le, je, me, te, se, ce, que, ne, de* ; dans quelques polysyllabes composés de *que* : *jusque*, devant toutes les voyelles ; *quoique, lorsque, puisque, parce que*, devant *il, elle, on, un* ; *quelque, presque* ; *entre* dans les composés *quelqu'un, presqu'île, entr'acte*.

La et *si* s'élident, ce dernier mot seulement devant *il, s'il*.

L'apostrophe mise après *grand* au féminin devant *chose, faim, mère, peine*, etc. a été conservée à tort.

Trait d'union. C'est le signe auxiliaire qui est employé le plus arbitrairement.

Jusqu'à 1835, le trait d'union n'était pas d'un usage très fréquent. La 6^e édition du *Dictionnaire de l'Académie* l'a introduit dans un très grand nombre de mots composés, sans plan bien arrêté.

En principe, le trait d'union joint deux ou plusieurs mots qui, réunis, ont un sens différent de celui qu'ont ces mots pris individuellement et simplement juxtaposés ; ils forment un bloc et n'ont qu'un seul accent, sur la dernière syllabe sonore du groupe. Mais bien des expressions présentent les mêmes caractères sans qu'on ait songé à les unir par le trait d'union, tandis que d'autres, qui l'ont, auraient pu s'en passer. De là un grand nombre de disparates.

Dutens qui, dans son *Étude sur la simplification de l'orthographe* (Paris, De Rudeval, 1906, 8^o) a fait une étude particulièrement fouillée de ce signe, cite bien des exemples des contradictions qui fourmillent dans son emploi (p. 365-366). Nous résumons ici une partie du chapitre VIII (365 ss.), qu'il lui consacre, et auquel nous renvoyons pour le détail.

Ces contradictions sont tellement nombreuses que Darmesteter proposait de supprimer le trait d'union, et de souder ces mots composés, ainsi qu'on l'a fait déjà pour bon nombre d'entre eux. Dutens voudrait néanmoins le maintenir dans certains qui offrent un ca-

chet tout spécial de cohésion, et qui présentent, pour la plupart « un caractère commun : l'invariabilité du premier terme, qui ne prend jamais le signe du pluriel : *des terre-pleins*, *des pot-au-feu*, *des terre-neuve*, *des chevaux court-jointés*, *des arrière-pensées*, *des porte-monnaie*, etc. » (368). On trouvera aux p. 369 et 370 le détail des différentes catégories de ces mots dont le premier terme est invariable pour « des causes qui tiennent soit à la nature du composant, soit à son mode d'emploi, soit à une ellipse. » Ex. : *des anglo-saxons*, *des terre-plein*, *des tête-à-tête*, *des nouveau-nés*, *des draps vert-pomme*, *des on-dit*, *des porte-monnaie*, *des in-douze*. Le trait d'union nous avertit, là, qu'on est en face d'expressions qui font un bloc. Il est donc utile dans ces mots dont l'invariabilité au pluriel, sans l'emploi de ce signe, serait déplaisante.

Le trait d'union est aussi d'un usage commode même dans des mots composés dont les deux éléments sont variables, lorsque le sens figuré est très différent du sens propre qu'ont les composants réunis, auquel cas on ne les joint pas par le trait d'union. Ex. : *pied droit*, *œil-de-bœuf*, *bon-chrétien*, *bec-de-cane*, *bec-de-corbeau*, *grand-oncle*, *belle-fille*, etc. Cf. Dutens, 378. Il y aurait avantage à supprimer le trait d'union dans tous les autres cas ; on ferait ainsi disparaître beaucoup de règles très discutables et compliquées par un grand nombre d'exceptions.

CONCLUSION.

En terminant, rappelons sommairement les différentes phases de l'histoire des signes diacritiques, et cherchons à en tirer quelques conclusions.

Sauf la cédille, empruntée à l'Espagne, et qui date du moyen âge, tous les autres signes nous viennent des grammairiens alexandrins ; mais, tandis que certains d'entre eux ont gardé le même emploi que dans l'antiquité, d'autres, surtout les accents, ont singulièrement évolué.

Les grammairiens classiques latins ne connaissaient guère que l'*apex* qui, placé sur certaines voyelles longues, permettait de distinguer les homographes différents par la quantité. C'est par les grammairiens latins de basse époque que les signes alexandrins nous ont été transmis. Mais ces signes restaient sans doute purement théoriques, car, si l'on rencontre parfois dans des mss. latins du moyen âge les voyelles toniques marquées de l'accent aigu, on

ne trouve fréquemment employé (à part l'accent sur l'*i* qui, remplacé par le point, a été universellement adopté), qu'un accent de séparation sur les prépositions *d*, *e*. A la Renaissance, les humanistes italiens, et en particulier les Aldes, dans leurs impressions latines, empruntèrent à Priscien les signes alexandrins et les firent passer dans la pratique. Mais, négligeant de marquer les accents réguliers, ils n'appliquèrent ces accents que dans la mesure où ils étaient utiles comme signes de distinction, notant seulement les accents exceptionnels et ceux qui servaient à distinguer des homographes ; et, afin de mieux atteindre ce but, ils modifièrent parfois les règles de l'accentuation données par Priscien (déjà différentes de celles des classiques), marquant par exemple de l'accent grave, qui était un accent neutre, les finales des adverbes qui avaient comme homographes des formes déclinées. Ils transformèrent en grave l'accent aigu que les copistes du moyen âge mettaient sur *a*, *e*, employèrent le tréma sur les hiatus, le circonflexe sur les syncope intérieures, l'apostrophe sur les syncope finales, et le trait d'union.

Robert Estienne qui, à l'imitation des Aldes, appliqua ces signes dans ses impressions latines, introduisit en français l'accent aigu, dans le même esprit qui avait déterminé son emploi en latin, c'est-à-dire dans le but de distinguer des homographes. Il paraît ainsi à l'unique défaut qu'il reconnaissait à la graphie traditionnelle. Son *Dictionnaire françoislatin* propagea cette orthographe et pendant près d'un siècle, on n'usa guère, dans la prose, que de l'accent aigu sur l'*e* fermé tonique.

Sylvius usa non seulement de l'accent aigu, mais du grave, — bien inutilement — non seulement à la finale, mais intérieurement, du circonflexe, du tréma, du trait d'union, — trop largement, — enfin de l'apostrophe à peu près comme nous faisons encore, c'est-à-dire qu'il employa tous les signes alexandrins qui pouvaient être utilisés en français. Montflory introduisit l'accent grave sur *d* conformément à l'usage des humanistes en latin.

Sebillet, puis Ronsard et un grand nombre de poètes, puis les imprimeurs des Pays-Bas, se servirent de l'accent aigu à toutes les places du mot, et du circonflexe sur les voyelles longues, et supprimèrent l'*s* qui servait de signe diacritique. Dès lors l'accent changea complètement de caractère. Il devenait une marque des différentes valeurs des voyelles. Corneille proposa d'utiliser l'accent grave sur *e* pour noter *e* ouvert.

L'Académie, qui, tout d'abord, refusa d'adopter l'accent intérieur partout où cela aurait entraîné la suppression d'un *s* étymologique, admit cet accent en 1740, ce qui constitua un grand progrès ; mais malheureusement elle conserva les procédés empiriques de notation de sons, comme le doublement des consonnes pour indiquer que l'*e* ou l'*o* précédents sont ouverts.

Il faut bien dire que l'excellente réforme accomplie en 1740 n'était certainement, dans l'esprit des Académiciens d'alors, qu'un commencement ; mais aucune réforme ultérieure n'est venue ôter ce qui subsistait encore des procédés empiriques et coordonner le système d'accentuation.

Sur les trois accents qui sont affectés à l'*e*, deux, le grave et le circonflexe marquent l'*e* ouvert ; de plus, cette valeur est encore notée par le doublement de plusieurs consonnes. N'y aurait-il pas avantage à supprimer ce doublement et à charger le seul accent grave de noter partout *e* ouvert, en réservant le circonflexe à la notation des voyelles fermées et longues ? Il y aurait parallélisme complet entre l'accent aigu qui marque l'*e* entièrement fermé en syllabe tonique et le grave qui noterait là un *e* ouvert généralement plus fortement marqué qu'en protonique.

Intérieurement on a, dans beaucoup de cas, affaire plutôt à un *e* moyen qu'à un *e* ouvert ou à un *e* fermé. De là proviennent des anomalies comme *avènement* avec accent grave et *événement* avec l'aigu. On devrait faire appel à la phonétique expérimentale pour déterminer la valeur exacte des *e* intérieurs et par suite des accents qui devraient les surmonter.

L'accent circonflexe pourrait être supprimé sans inconvénient de l'*i* et de l'*u* et des groupes vocaliques. On pourrait le réserver à noter *a* et *o* fermés longs, que ces voyelles aient été ou non autrefois voisines d'une lettre amuie. Il est nuisible dans des mots comme *hôpital*, car on finira par prononcer longues les voyelles dans ces mots, comme on s'efforce de prononcer long l'*a* dans *aimâmes* où l'accent remplace un *s* qui n'est même pas étymologique, tandis qu'il serait nécessaire dans *axiome* et beaucoup d'autres mots.

Enfin l'emploi du tréma, qui est en concurrence avec *h* et *y*, devrait être réglé ; et l'usage du trait d'union devrait être restreint.

**RÉÉDITION DE LA BRIEFVE DOCTRINE
POUR DEUEMENT ESCRIPRE SELON LA PROPRIÉTÉ
DV LANGAIGE FRANÇOYS ET DES ACCENTS DE DOLET**

En 1856, un érudit berrichon, Hippolyte Boyer, adressait au Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, une copie d'un ouvrage jusque là ignoré, intitulé la *Briefue doctrine pour deuement escripre selon la propriété du langage françois*, et qu'il avait trouvé dans un recueil de pièces réuni par Jacques Thiboust, ancien secrétaire de Marguerite de Navarre, puis du roi, retiré en Berry. Ce ms. était alors, et est encore, à la bibliothèque de la ville de Bourges, n° 373 (312). Il était fait allusion, dans cet opusculé, à une impression antérieure. Le manuscrit écrit vers 1555 était présenté à Thiboust par un de ses serviteurs, son secrétaire sans doute, Jean Milon, mais comme l'œuvre d'un certain Jean Salomon qui avait été aussi au service de Thiboust.

La communication faite par H. Boyer attira l'attention sur ce petit traité. Francis Wey en trouva à la Bibliothèque impériale deux éditions, imprimées en 1533 à la suite du *Miroir de l'ame pecheresse* de Marguerite de Navarre. Dans une des pièces liminaires, l'auteur se nommait Montflory et signait, au bas d'une autre pièce : Florimond. Wey constatait que la première édition imprimée était beaucoup moins complète que la seconde, laquelle l'était moins que le ms. de Bourges. Aussi considéra-t-on que Montflory n'était qu'un pseudonyme, dont Florimond était l'anagramme, mais que l'auteur était bien réellement Salomon. Toutefois Auguste Bernard, qui en parle dans son *Geofroy Tory* (p. 374 ss. de la 2^e édition), en attribuait la paternité à son héros. D'autres ont voulu l'attribuer à Des Périers.

Si les éditions imprimées avaient été connues avant le ms., qui leur est de beaucoup postérieur, on n'aurait jamais songé à mettre la *Briefue doctrine* sous le nom de Salomon.

Il n'y a, selon nous, aucune raison pour ne pas voir, dans Mont-

flory, qui, dans les deux éditions de 1533, se déclare l'auteur, celui qui a réellement rédigé l'opuscule. Car il le dit positivement :

« A vous chere sœur Camomille
Se recommand' des foyz cent mille
De cueur entier, loyal et bon
Celluy qui porte le surnom
De Mont flory, sans qu'[i]l fleurisse
Ne de luy fruict, fueille ou fleur isse. »

fol. 2 de la 2^e édition de 1533.

A vrai dire ce mot de surnom a trompé. On lui a attribué à tort le sens qu'il a actuellement ; mais au XVI^e siècle, surnom ne signifie pas autre chose que nom de famille. Il serait facile de le prouver par de nombreux exemples. Nous en citerons seulement deux : Henri Estienne dit, dans le *Traicté de la Conformité du langage françois avec le grec*, Paris, R. Estienne, 1569, 8^o, p. 146 : « Quand nous disons Henri Estienne, nous ioignons vn surnom pris du grec à un nom emprunté de l'allemand. » On lit, au t. VI, p. 286-7 de la *Correspondance des réformateurs*, p. p. Herminjard : « Eustorg de Beaulieu dit : Le nom de ma dicte femme est Rolleta ; mais elle n'a point de surnom, pour ce que c'est une champisse, qui fut trouvée à Genève, qui ne scaît qui fut son pere ne sa mere. »

Qui était donc ce Montflory qui s'adressait si familièrement à Marguerite, qu'il appelle tantôt de ce nom, tantôt du pseudonyme bien transparent de Camomille, nom qui revient dans la *Briefue doctrine* ? C'était évidemment quelqu'un de son entourage, sans doute un de ses serviteurs.

Dans l'opuscule en question, l'auteur ne cite que deux personnes, Camomille et François d'Alençon. Or il parle de ce dernier, que nous n'avons pu identifier (à moins qu'il ne s'agisse du petit dauphin François de Valois, neveu de Marguerite, né le 28 février 1518, et mort mystérieusement en 1536), comme ferait un précepteur de son élève :

« François d'Alençon s'efforçoit de tenir la façon italienne en prononçant [le latin] et scauoit fort bien faire vne leçon et prononçoit excellentement bien la langue françoise. » Peut-être ce petit traité fut-il écrit à son usage.

Montflory était poète, si toutefois on peut donner le nom de poète à un aussi pauvre rimeur. Son style est des plus plats, et parfois d'un goût déplorable. Il écrit :

D'oraison ferueur est la saulse. (f. 5 v^o)

Ses vers étaient aussi mauvais que ceux de sa maîtresse.

Il est étonnant, il faut bien le dire, que Montflory ne soit pas autrement connu. Cependant on sait que Marguerite aimait beaucoup ceux qui lui étaient dévoués, et qu'elle honora de son amitié d'autres personnages assez obscurs, en particulier ceux qui avaient adopté les idées de la Réforme. Et il est singulier que le nom de Montflory ait disparu de la réédition de la *Briefue doctrine* qui fut faite à Lyon en 1538.

Voici sans doute comment on peut expliquer ce fait.

Le *Miroir* de Marguerite de Navarre ainsi que les pièces de vers qui l'accompagnaient étaient inspirés des idées nouvelles. La Sorbonne s'en émut, et l'on prétendit qu'elle condamna l'ouvrage en 1533. François I^{er} demanda des explications, et la Faculté de théologie fut obligée de déclarer solennellement qu'elle n'avait pas condamné l'ouvrage.

L'année suivante eut lieu la malheureuse affaire des placards contre la messe, à la suite de laquelle il y eut plusieurs exécutions. En outre, le 25 janvier 1535, « furent ajournés... soixante treize luthériens, qui s'en étaient fuis hors Paris, à comparoir en personne, et, à faute de non comparoir, être atteints du cas, bannys du royaume de France, et leurs biens confisquez, et condamnés à être brûlés. » (ms. de Soissons, cité dans le Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français, 1904, p. 125-126).

Augereau, imprimeur du *Miroir*, avait été condamné au bûcher, en 1534 (cf. Bulletin, 1893, 242), Marot au bannissement. Il paraît assez vraisemblable que Montflory fut lui aussi parmi les bannis, et cela expliquerait le silence qui s'est fait autour de son nom.

On s'est demandé pourquoi la première édition de la *Briefue doctrine* ne comprenait qu'une toute petite partie de ce petit traité et s'arrêtait même au milieu d'une phrase, tandis que la seconde est beaucoup plus ample et comprend presque toutes les innovations. La chose, pour nous, s'explique assez facilement. Au moment d'imprimer, à la suite du *Miroir*, la *Briefue doctrine*, l'imprimeur s'aperçut qu'il ne pouvait le faire, faute de caractères spéciaux. Il ne pouvait être question de retarder la publication de l'ouvrage de la sœur du roi. On prit un moyen terme. On imprima seulement la première partie de la *Briefue doctrine*, sans caractères nouveaux, parce que, même sans cela, on expliquait encore tant bien que mal l'apocope, la syncope et l'éllision ; mais on dut s'arrêter avant d'avoir

abordé le passage sur les accents, qui, sans les accents eux-mêmes, n'eût plus eu de signification.

On fit fondre des caractères nouveaux par Augereau, excellent imprimeur, et il publia la première édition complète de la *Briefue doctrine* en décembre 1533, quelques mois après la première.

Si l'on examine de près le ms. de Bourges, on s'aperçoit que Salomon a copié presque mot pour mot la 2^e édition de ce petit traité et même avec les renvois, justifiés dans l'édition, absurdes ici, aux poésies de la reine de Navarre, et qu'il y a simplement ajouté un passage relatif aux majuscules, destiné à faire croire à Thiboust qu'il était l'auteur de l'ouvrage entier. En outre, il faisait sa cour à son maître, en glissant, parmi les noms propres qu'il citait, des parents ou des familiers de Thiboust (et il se mettait dans le nombre) : « Jaques de Villemer » un parent, « Guichard de Thou » un allié et voisin, « Iehan Salomon », « Jaqueline du Molin » femme de Thiboust, « Perrete Alabat » autre parente (cf. Boyer. *Un ménage littéraire en Berry*, Bourges, 1859, 8^o, p. 7, 75, 45, 49). Et si l'on regarde d'un peu près la dédicace de Salomon à Thiboust, mise en tête du ms. de la Briefue doctrine, on verra que rien ne s'oppose à notre interprétation :

EPIGRAMME

Pour ce Monsieur que des la vostre enfance
 Auez ayme autant qu'enfant de France
 L'art d'escriptures et toutes bonnes lettres
 De Grec, latin, francois, proses et metres,
Extrait ay faict de reigles et figures
 Quy moult seruent a l'art des escriptures :
 D'apostrophe est, synalephes, syncopes,
 Collisions, cadences, apocopes,
 De carachteres et separations
 De synereses, maintes diuisions
 De masculins, enclitiques vocables,
 De feminins, maiuscles notables
 Dont redigé ay cy vng petit liure
 Qu'entre voz mains, je presente et deliure
 Lequel pourrez veoir a vostre loisir
 En m'excusant si c'est vostre plaisir.

fol. 28 du ms. de Bourges.

LISTE DES ÉDITIONS ET MSS. **DE LA BRIEFVE DOCTRINE ET DES ACCENTS**

LA BRIEFVE DOCTRINE.

1. — Epistre familiere || de prier Dieu || Aultre epistre familiere d'aymer || Chrestiennement. || Item, Briefue doctrine pour deue- || ment escrire selon la proprie- || te du langaige Francoys. || *S. l.* ; au fol. d 1 v^o : 1533. In 8^o car. rom. sign. a-d par 4, le dernier bl. (16 ff.) *La Briefue doctrine* va du f. c 3 v^o au f. d 1 v^o.

Bibl. Nat. Rés. Y^e 1409. Nous désignons cette première édition par A.

1 bis. — La Bibliothèque de la Société de l'histoire du protestantisme français possède un exemplaire d'un second tirage de cette édition (coté R. 11742). Il est précédé du Miroir :

Le Miroir de || lame pecheresse Au || quel elle reconnoist ses fautes et || pechez, aussi les graces et benefices a elle faictz par Iesu || Christ son espoux, 8^o rom. sign. a-i, suivi de :

Epistre familiere || de prier Dieu. || Aultre epistre familiere d'aymer || Chrestiennement || Item, Briefue doctrine pour deue- || ment escrire selon la proprie- || te du langaige Francoys. || *S. l.* 8^o rom. sign. a-d par 4, le dern. bl. Au fol. d 1 v^o date de 1533.

2. — Le Miroir || de treschrestienne || Princesse Marguerite || de France, Royne de Nauarre || Duchesse d'Alençon et de || Berry : auquel elle uoit || et son neant, et son || tout. || Imprimé à Paris par Antoine || Augereau... || || 1533. 8^o rom. 36 fch., titre non compris. A la suite : Ex authoris recognitione || Epistre familiere de prier Dieu. || Aultre epistre familiere d'aimer || chrestiennement. || Item, Briefue doctrine pour deue- || ment escrire selon la propriété du langaige François. || ... 20 fch. Au fol. 20 : Mense Decembri 1533.

La Briefue doctrine va du f. 12 au f. 18.

Bibl. Nat. Rés. Y^e 1631-1632. Cette édition qui a servi de base à notre réimpression est désignée par B.

3. — Le Miroir || de Treschrestienne || Princesse Marguerite || de France, Royné de Nauarre || Duchesse d'Alençon et de || Berry : auquel elle uoit || et son neant, et || son tout || ...

On les uend à Lyon ches le Prince, pres || nostre Dame de confort || M. D.XXXVIII. 8^o car. ital. 93 pp. ch.

A partir de la p. 77 (jusqu'à 87) *Briefue doctrine* || pour deuement escrire selon la || propriété du langage || François.

Bibl. de l'Arsenal. B. L. 6646, 8^o. Rés. La p. 93 qui manquait à cet exemplaire (le seul dont nous ayons eu connaissance) a été réimprimée au XVIII^e siècle. Nous le désignons par C.

4. — L'ouvrage suivant, que nous n'avons pu retrouver, renferme très vraisemblablement une autre édition de la *Briefue doctrine*. Il est décrit dans le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres* par Jacques-Charles Brunet, 5^e édition. Paris, Firmin Didot, 1862, 5 tomes 8^o, t. III, col. 453 :

Introduction pour les enfans, recogneue et corrigee a Louuain : Lan M.CCCCC. & XXXVIII ou sont adioustees de nouueau vne tresvtile maniere de scauoir bien lire, & orthographier par Alde. Et la *doctrine pour bien & deuement escrire selon la propriete du langage françois*, par Clement Marot. En Anuers par Antoine des Boys le VI. de septembre. Lan M.CCCCC. & XL : Pet. 8^o goth. de 64 ff. signat. A-H, av. fig. en bois (Vend. 18 sh. Heber).

5. — Le Manuscrit n^o 373 (312) de la Bibliothèque publique de Bourges est un recueil de différentes pièces réunies de 1550 jusque vers 1555 par Jacques Thiboust, seigneur de Quantilly, Notaire et Secrétaire du roy et son esleu en Berry. Il contient une copie de l'édition d'Augereau de la *Briefue doctrine*, qui va du fol. 25 v^o à 28. Cette copie est d'une autre main que celle de Thiboust qui a écrit bon nombre des autres pièces.

Nous désignons ce ms. par M.

6. — Nous avons découvert à la Bibliothèque de l'Université de Paris, à l'intérieur d'un recueil très curieux, réuni par l'humaniste Jean de La Goutte, un résumé sous forme de paraphrase de la *Briefue doctrine*.

Voir notre *Catalogue de la Réserve XVI^e siècle (1501-1540) de la Bibliothèque de l'Université de Paris*, t. I, Paris, Champion, 1910, 8^o, p. 78. Nous reproduisons ce résumé à la suite de notre réédition.

LES ACCENTS

1. — La Manie || re de bien || traduire d'une || langue en || autre || D'aduantage || De la punctuation de la langue Francoyse. || Plus || Des accents d'ycelle || Le tout faict par Estienne Dolet natif d'Orleans || Marque de Dolet répétée à la fin [Lyon, E. Dolet, 1540]. 4^o rom., 39 ppch

La préface se termine ainsi : De Lyon ce dernier iour de May, Mil cinq cents quarante. A la p. 25 : Les ac || cents de || la langue || francoyse.

Bibl. Nat. Rés. X. 922. C'est le texte que nous reproduisons ici ; l'édition de 1542, donnée par Dolet, reproduit celle-ci mot pour mot ; seule l'orthographe de quelques mots varie.

2-3. — Brunet. *Manuel du libraire*, II, col. 795 cite une éd. 8^o s. l., 1540 et une autre, 4^o A Lyon, chés Dolet mesme, 1541.

4. — La Manie || re de bien || traduire d'une || langue en || autre. || D'aduantage || De la punctuation de la langue Francoyse. || Plus || Des accents d'ycelle || Le tout faict par Estienne Dolet, natif d'Orleans || Marque de Dolet répétée à la fin. — A Lyon, chés Dolet mesme. || M.D.XLII. || Avec priuilege pour dix ans. 4^o rom. 39 ppch. Même distribution.

Bibl. Nat. Rés. p. X. 306. — Arsenal. B. L. 807 bis.

5. — Du Verdier (t. I, p. 493 de l'éd. de Rigoley de Juvigny) cite une autre éd. de chez Dolet, 1543, 4^o.

6. — La manie || re de bien tra || duire d'une lan- || gue en autre || D'aduantage. || De la punctuation de la langue Françoisse. || Plus, || Des accents d'ycelle. || A Caen. || On les vend chez Robert Macé... || || 1550. A la fin : Imprimé à Caen par || Martin et Pierre || Philippe : au mois || de Iuillet, l'an Mil || cinq centz cin- || quante. Pet. 8^o ital. sign. a-d. par 8, sauf d par 4.

Bibl. Nat. Rés. p. X 295.

7. — Dans le Catalogue Yemeniz figure une éd. d'Anvers, J. Loe, s. d., pet. 8^o goth. Cet ouvrage, qui est conservé au British Museum, est une partie du *Protocole des Secretaires*.

8. — A la suite du : Traité touchant || le commun vsa- || ge de l'escriture || françoise, faict par || Loys Meigret, Lyonnois... || || || 1545 || A Paris. || On les vend au Palais... || ... es boutiques de || Iean Longis, & Vincent Sertenas libraires || 8^o ital. sign. A-H par 8, on a réimprimé la *Maniere de traduire, la Punctuation et*

les Accents de la langue françoise après un Avertissement de l'imprimeur : *Au lecteur* qui occupe le fol. F. 3.

Les opuscules de Dolet vont du fol. F 4 à la fin.

Bibl. de l'Univ. de Paris, R. ra. 1047, 12^o.

9. — Les opuscules sur la Ponctuation et les Accents sont reproduits à la suite de l' : Art || poétique || Francois || ... [de Th. Sebillet] Avec le Quintil Horatian sur la defense || et illustration de la langue || François || ... A Lyon || par Thibault Payan || [D'autres ex. ont : chez Iean Temporal], 1556, 16^o, 292 ppch + 12 nch. Le volume contient encore l'Art poétique réduit en bonne methode [par Claude de Boissiere]. De la poinctuation de la langue françoise (p. 267-275) et Les Accens || de la langue || françoise, p. 276-292. Bibl. Nat. Y^e 1212 Rés.

10. — Id. Paris || Par Iean Ruelle... || 1564, 16^o. Même distribution. Arsen. B. L. 6307 bis.

11. — Id. Paris. || Par la veufue Iean Ruelle || 1573, 16^o, 338 ppch. + 14 nch. Bibl. Nat. Y^e 7202.

12. — Id. Lyon. || Par Benoist Rigaud || 1576, 16^o. Même distribution que l'édition de Lyon 1556. Ars. B. L. 6309.

L'ouvrage suivant, que nous n'avons pu rencontrer, est une réédition des petits traités de Dolet :

13. — La forme et maniere de la poinctuation et des accents de la langue françoise. Liure tresutile et profitable pour toutes gens de lettres. Paris. Guill. Thiboust et Est. Denise, 1556, 12^o. (Catalogue du British Museum).

14. — Id. Lyon, J. Gros, 1557, 16^o (même Catalogue).

15. — A la suite de : L'Instruction de || bien et parfaitement || escrire, tailler la plume, et autres secrets pour se || gouverner en l'art d'escriture avec quatrains || moraux.... par Jean Le Moyne. Paris, pour Barbe Regnault, s. d. 16^o, que nous avons consulté à la Bibliothèque James de Rothschild (n^o 656), est relié le même opuscule : La || forme || et maniere de || la punctuation et Accents de la langue || François.... Paris, pour Barbe Regnault, 1560.

Il y eut très certainement d'autres réimpressions encore.

BRIEFVE DOCTRINE POUR DEUEMENT ¹ ESCRIPRE ²
SELON LA PROPRIÉTÉ DU LANGAIGE ³ FRANÇOYS ⁴.
[PAR MONTFLORY.]

A cause que aucuns ⁵ pourroient ⁶ doubter ⁷, pourquoy auons souuentefoys ⁸ noté ⁹ sur aucuns ¹⁰ motz ¹¹ vng petit point figuré ¹² quasi en forme de croissant ¹³, comme il appert entre ces deux pointz. ¹⁴ Il fault noter ¹⁵, que n'auons ce faict sans raison ¹⁶; Car il denote, que au dessoubz fault quelque lettre ¹⁷, laquelle on a tollue, pour euitier la concurrence & assemblée ¹⁸ des voyelles, laquelle rend ¹⁹ la parolle lasche, mal ioincte, rompue, sans force, ne vigueur, & moult dure a prononcér. Par quoy nature, qui tend tousiours a ²⁰ faire ses operations le plus aise^ement ²¹, le plus rondement, & parfaitement, que luy ²² est possible, nous meut, incite ²³, & enseigne à fuir en prononçant ²⁴ ladicte concurrence / & assemblée ²⁵ desdictes voyelles. Ce que font bien souuent les treseloquentz ²⁶ Grecz : lesquelz en leur langue appellent ce dict petit point dessus figuré ²⁷, Apostrophos : c'est a dire ²⁸ en Latin, Auer-sio, & en François ²⁹ se peult appeller detraction, ou abolition : Car on tire / & abolit on ³⁰ la voyelle du fin bout d'ung mot, quand le mot ensuyuant ³¹ se commence par vne voyelle. l'appelle ³² voyelles ces six lettres a e i o u y. De cecy pouons bailler tel exemple. « l'estime, qu'il n'auoit l'audace d'entrer en l'auditoire ³³ au con-

Le texte suivi ici est celui de B, édition d'Augereau, 1533 ; A représente les variantes de la 1^{re} édition, 1533 ; C celles de l'éd. de Lyon, 1538 ; M celles du manuscrit de Bourges.

1. deuement, A ; deûement, M. — 2. escrire, M. — 3. language, C. — 4. François, A. — 5. qu'aucuns, M. — 6. pourroyent, C. — 7. doubter, A, M. — 8. souuentefoys, C, M. — 9. note, A. — 10. aucuns, C, M. — 11. mots, C. — 12. figure, A. — 13. croyscent, A. — 14. pointz, C. — 15. noter, A, C, M. — 16. raison, car, C. — 17. Jectre, M. — 18. assemblee, A. — 19. pour ce qu'elle rend, M. — à, M, prononcer, A, M. — 20. à, M. — 21. aisement, A ; aisément, M. — 22. qui luy, M. — 23. nous incite, A. — 24. prononcant, A. — 25. assemblee, A. — 26. treseloquents, C ; tresexellens, M ; Grecs, C ; lesquelz, A, M ; lesquels, C. — 27. figure, A. — 28. c'est à dire, M. — 29. François, A. — 30. abolit-on, C. — voyelle — d'un, M. — 31. ensuyuant ce commence, M. — 32. J'appelle, M. — 33. auditoire, A. — au conseil M.

seil, sans qu'on l'appellast, pour n'estre reputé ³⁴ temeraire : pensant à ce qu'a dit ³⁵ Caton, ne va point au conseil, auant qu'y soyes ³⁶ appellé. » Ces dictes parolles seroient ³⁷ moult rudes, quand ³⁸ ainsi qu'il s'ensuyt ³⁹ seroient escriptes, & proferées. « Je estime, que il ne auoit la audace de entrer en le auditoire ⁴⁰ au conseil, sans que on le appellast, pour ne estre reputé ⁴¹ temeraire : pensant à ce ⁴² que a dit Caton, Ne va point au conseil, auant que y soyes ⁴³ appellé. » Et combien que les François ⁴⁴ n'ayent de coustume de signer, ainsi qu'auons fait, le dict Apostrophe : si en vsent ilz naturellement, principalement ⁴⁵ es motz d'une syllabe ⁴⁶ finissant en voyelle : quand le mot ensuyuant se commence ⁴⁷ semblablement par voyelle : ainsi qu'il ⁴⁸ appert clairement par l'exemple sus dict ⁴⁹.

Les poëtes & versificateurs ⁵⁰ Latins appellent la façon ⁵¹ de manger & oster lune ⁵² voyelle deuant l'autre ⁵³ Synalepha, ou Collisio : & les Factistes ⁵⁴, qui composent Rhythmes ⁵⁵ en langage vulgaire, suyuantz ⁵⁶ les Latins la nomment semblablement Synalephe, ou Collision. Mais toutesfoys ⁵⁷ il y a bien difference entre Apostrophe & Collision. Car Apostrophe, comme dit ⁵⁸ est, oste du tout la voyelle finale ⁵⁹ du mot, qui precede ⁶⁰ la voyelle du mot ensuyuant, & faict qu'elle ⁶¹ ne s'escript ne profere aucunement ⁶² : & suffit que seulement on la marque au dessus par son petit point. Mais la Collision oste, ou menge ⁶³ la voyelle en proferant seulement, non ⁶⁴ en escripant : Car ladicte voyelle se doit escrire ⁶⁵.

Exemple :

Esperance en ⁶⁶ DIEV fault auoir,
Car el' uault mieulx qu'or ny auoir.

Auquel exemple la dernière ⁶⁷ lettre d'esperance, qui est e voyelle, se menge ⁶⁸, à cause de l'autre voyelle de ce mot ensuyuant ⁶⁹, en,

34. reputé, A. — 35. dict A, C, M. — 36. que y soies, M ; appelle, A. — Et cesdictes, M. — 37. seroyent, C. — 38. quant, A. — 39. s'ensuyt, M. — seroyent, C. — proferées, A, M. — 40. auditoire, A. — 41. reputé, A, M. — 42. a ce, A. — à dict, M ; dict, A, C. — 43. soys, M ; appelle, A, M. — ; 44. Francoys, A. — 45. et principalement, M. — 46. syllabbe, M. — 47. commence, M. — 48. quil, M. — 49. Après susdict, C supprime le passage qui suit jusqu'à : Aucunesfois auons aussi noté ledict point. — 50. verificateurs, M. — 51. façon, A. — manger, M. — 52. l'une, A. — 53. l'autre, M. — 54. Fatistes, M. — 55. rythmes. — 56. suyuantz, M. — 57. toutesfoys, M. — 58. dict, M. — 59. finale, M. — 60. precedde, M. — 61. que icelle, A. — 62. aucunement, M. — suffit, M. — seulement, M. — 63. mange, M. — 64. et non, A. — escriuant, M. — 65. escrire, M. — 66. Esperance en, A. — 67. dernière, A. — 68. mange, A. — 69. ensuyuant, M. — commençant, A ; commençant, M. — autre, M.

se commençant par vng aultre e. Et fault prononcer, Esperancen, & neantmoins ⁷⁰ escrire, Esperance en. Et pour tant quand il fault menger ⁷¹ par ladicte Collision ceste voyelle e, nous auons vsé de ce caractere ⁷² e tracé d'une virgule, comme dung traict de plume, signifiant ⁷³, qu'il le fault tenir comme ⁷⁴ pour effacé en prononcant, & n'en faire non plus de mention, que si point ⁷⁵ n'y en auoit, combien qu'il fault qu'il y soit ⁷⁶ escript, comme dessus est dit. En quoy faisant, ceulx qui ignorent l'art des Rhythmes, liront plus parfaitement, en gardant la mesure des vers, laquelle confondue, offense ⁷⁷ grandement les oreilles de ceulx, qui sont sçauantz ⁷⁸ & entenduz audict art. Au second vers, en ce mot, qu'or est Apostrophe, en lieu de que or : ou e deuant ⁷⁹ o ne s'escript, ne profere : ains se note seulement ⁸⁰ au dessus.

Aulcunesfoys ⁸¹ auons aussi noté ledict pointc en l'extremité d'ung mot, encores que le mot ensuyuant ne se commençast ⁸² par voyelle : comme lon peult veoir au second verset du precedent exemple : ou est mis el'pour elle. Ce ⁸³ qu'auons faict par vne figure nommée des Grecz & Latins Apocope. Et ainsi la nomment aussi les François ⁸⁴, par faulte d'aultre terme à eulx propre. Ceste figure oste la voyelle, ou syllabe de la fin d'ung mot pour la necesité ⁸⁵ du vers : ou afin, que le mot soit plus rond, & mieulx sonnant. Exemple. Pri', ⁸⁶ suppli', com', hom', quel', tel', el', recommand' : Pour, Prie, supplie, comme, homme, quelle, telle, elle, re-commande : & ce en Rhythme ⁸⁷ seulement. En Prose l'exemple peult ⁸⁸ estre, Grand'chose : Pour, grande chose : quelle qu'el' soit : Pour, quelle que elle soit : Car ainsi la prolation est plus doulce, & plus ronde. Tout cecy entendent trop ⁸⁹ mieulx ceulx, qui sont sçauans en Grec & en Latin, & pareillement les factistes ⁹⁰, pour lesquelz n'auons escript cecy : ains pour les rudes & ignorantz,

70. neantmoins escrire, M ; esperance en, A ; et au second vers A a omis à partir de pour tant... jusqu'à audict art. — 71. manger, M. — 72. caracthere, M. — d'un M. — 73. signifiant qui le, M. — 74. comme effacé, M. — prononcant, M. — 75. pointc, M. — auoiet, M. — 76. soiet, M. — 77. offence, M. — 78. scauans, M. — 79. dauant, A. — 80. seulement, M. — 81. C reprend ici. Aulcunesfoys, M — note A. — extremite, A ; d'un, M. — 82. commencast, A ; commancast, M. — comme lon peut ueoir par ce uerset : Peu estimant ce que ça bas el'uoit : ou est mis. — precedant, M. — 83. Et ce, M. — nommee, A. — 84. Francoys, A ; Francois, M. — autre, C. — 85. necessite, A. — affin, M. — soiet, M. — 86. Pry, Supply, A. — pryé, supplye, A. — 87. Rhyme, A ; Rythme seulement, M. — 88. peut, C, M. — soiet, M. — qu'elle, A ; soiet, M. — 89. tropt, M. — scauans, A ; sauans, M. — 90. fatistes, M ; lesquelz, A ; lesquels, C. — escript ce petit Recueil, M. — ignorants, C ; ignorans, M ; lesquelz, A ; lesquels, C.

lesquelz ne scaiuent ⁹¹ si non lire, & neantmoins ont couraige d'apprendre & scauoir. * Et seroit bon, que les Imprimeurs des liures en François ⁹² d'oreⁿauant notassent lesdictz Apostrophes, ainsi qu'auons fait. Car la langue Françoise ⁹³ en seroit plus distincte, & facile a entendre, ainsi qu'il me semble ⁹⁴ : & que chascun (au moins de ceulx, qui ont quelque esprit) peult clairement veoir & entendre, en y pensant vng peu. Par quoy n'est besoing insister plus longuement à le demonstrier.

Oultre est à noter ⁹⁵, que quand on voit en escript ce mot (aueugle) on ne scait, si cest, ce que disons en Latin caecus ⁹⁶, ou excaecatus. Semblablement quand on voit en escript (trape) on doute, si c'est percute en Latin, ou percussus : & ainsi d'infinitz ⁹⁷ aultres, qui se pourroient amener pour exemple. Et pourtant, afin d'ëuiter doute, ou (comme vulgairement on dit ⁹⁸) amphibologie, & par consequent obscurité mere d'ennuy, fascherie, & despit, auons distingué ⁹⁹ e masculin (comme le nomment les Poëtes François) d'auec e feminin. Car e masculin, c'est ¹⁰⁰ a dire, duquel la prolation est forte, & pleinement sonant', porte sur soy vne virgule vng peu inclinée ¹⁰¹, comme est l'accent appellé des Latins Agu, ainsi é. Mais e feminin, c'est a dire peu sonant ¹⁰², n'en porte point. Et pour entendre plus facilement cecy, quand ie dy, l'ay chanté, il est temperé, il auoit ¹⁰³ disné, il estoit passionné, il a merité, il s'est exposé : verité, paoureté ¹⁰⁴, bonté, &c. e en la fin de tous cesdictz motz chanté, temperé, disné ¹⁰⁵, passionné, merité, exposé, verité, paoureté, bonté est masculin : quar (comme dit est) il a le son plus virile, plus robuste, & plus resonnant, qu'il n'a quand ie dy au present, Il chante, il tempere, on disne, il se passionne, il merite, il s'expose, mensonge, richesse, malice ¹⁰⁶ : en tous lesquelz motz e final est feminin, & de petite debile & peu resonnante voix, n'ayant point ¹⁰⁷ de virgule notée au dessus. Et fault encores dili-

91. scaiuent, A ; scauent, M. — neantmoins, M. — couraige, C. — scauoir, A. — seroict, M. — 92. Francoys, A, C. — d'oresenauant, A ; d'oresnauant, M. — lesdits, C. — icy fait, M. — 93. Françoise, A ; Françoise, M. — seroict, M. — facile à, M. — 94. Ici s'arrête A. — aumoings, M. — peut, C, M. — 95. noter, C. — quant, M. — c'est C. — 96. cecus, M. — excecatus, M. — quant, M. — trappe, M. — 97. infinits, C ; autres, C, M. — pourroyent, C. — affin, M. — 98. dict, M. — 99. distingué, M. — Poëtes François, M. — 100. c'est à, M. — pleinement sonnant, M. — 101. irclinee, M. — 102. sonnant, M. — point, M. — facilement, M. — 103. il auoict... il estoict, M. — 104. poureté, C ; paoureté, M. — cesdits mots, C. — 105. disné, C. — poureté, C ; paoureté, M. — Car, M. — dict, C, M. — 106. malice, mensonge, M. — lesquels mots, C. — feminin debile et de peu, M. — 107. point, M. — Le passage : Et faut... qu'il soit signé est remplacé, dans C, par

gement ¹⁰⁸ noter, que e aiant apres soy s, [*sic*, pour z] ne laisse d'estre masculin, non plus, que quand a, s, ne laisse pourtant ¹⁰⁹ d'estre feminin. A ceste cause se doit mercher, lorsqu'il est masculin. Exemple. Le luy ay dit ¹¹⁰ ses veritéz. Il m'a demonstré ses necessitéz. Ne perseueréz en voz iniquitéz. Vous n'oséz dire, ce que voudriéz ¹¹¹. ou e par tout deuant z final est masculin : par quoy est bon, qu'il soit signé. Mais en ces motz, richesses, negoces, bourdes, follies, tu chantes, tu gouuernes, & aultres ¹¹² innombrables, e en la fin precedent s, ne se doit marquer, pourtant qu'il est feminin, & aussi principalement ¹¹³, pource qu'il [*sic*] est trop frequent, comme l'accent graue en Grec, qui pour la mesme raison ne se signe point, sinon quand est agu mué en graue, pour la suyte & fleur de l'oraison. Et conuient encores entendre, qu'en ¹¹⁴ matiere de Rhythmes toutes les aultres terminaisons & cadences (hors mises ces deulx ¹¹⁵ deuant dictes, e non noté, & es, & aussi, ent ¹¹⁶, comme chantent, ayment, disent) sont masculines.

Dauantaige fault prendre garde, qu'en l'impression ¹¹⁷ tant de ce liuret, que du Miroir de la Royne de Nauarre, on a vsé aucunesfoys de ces deux caracteres ¹¹⁸ contraires Λ . . notéz sur les voyelles, ainsi â ê î ë ï. Le premier est signe de conioction, le second de diuision. Le premier r'assemble, r'unit, & conioinct les parties diuisées : & ce en troys ¹¹⁹ façons. La premiere, quand par vne figure moult vsitée nommée Syncope, Concision, ou Coupepeure ¹²⁰ (car ainsi se peult dire en François) vng mot [est] syncopé, c'est a dire diuisé, & diminué au milieu ¹²¹, puis les deux parties sont reioinctes ensemble : la diuision & reünion d'icelles est signifiée par ledict caractere ¹²². Exemple Lai^erra, paⁱra, vray^ment, hardi^ment, don^ra : pour laissera, paiera, vrayement, hardiement, donnera.

ce qui suit : Dauantage fault noter que aucuns sont en ceste opinion que e en la fin de la diction ayant apres soy z s'il est masculin, c'est à dire, s'il se prononce pleinement, doit estre signé d'ung accent agu : comme en ceste diction, ueritez. L'opinion desquels n'auons suyui : car ledict accent ne se met sur la syllabe, que pour euitier amphibologie, or est-il ainsi que le z final monstre as ez que l'e precedent se doit prononcer pleinement, que si l'e masculin en la fin de la diction a une s apres luy, doit estre ledict e signé d'ung accent agu. Mais en ces motz. — 108. dilligement, M. — delaisse, M. — 109. portant, M. — 110. dict, M. — 111. voudrois, M. — soict, M. — 112. autres, C. — precedent, M. — marcher, M. — 113. principalement, M. — qu'il, C, M. — tropt, M. — point, M. — graue en grec, M. — 114. que en, M. — Rythmes, M. — autres, C, M. — 115. deux, C, M. — 116. aussi, ont, M. — dient, M. — Dauantage, C. — prandre, M. — 117. impression, on a vsé aucunesfois, C ; impression tant de ce liuret que de plusieurs autres, on a vsé, M. — 118. caractheres, M. — 119. trois, M. — Sincope, M. — 120. Coppeure, C. — peut, C, M. — François, C. — mot est, M. — 121. meilleu, M. — reünion, M. — signifiée, M. — 122. caracthere, M. — vrayément, M. — hardiment, M.

Et ainsi font souuent les Latins, comme lon ¹²³ voit es bonnes impressions, esquelles on treuve diu^um, du^um ¹²⁴ vir^um : pour diuorum, duorum, virorum. La seconde, quand deux motz (desquelz l'ung est detronqué) ¹²⁵ sont r'assembléz en vng, comme au Miroir de la Royne de Nauarre, au fueillet 10. page 2. ligne 10. a^uous ¹²⁶, pour auéz vous. Et de rechief audict liure fueillet 11. page 1. ligne 13. qu'a^uous, pour qu'auéz vous, Et aussi ¹²⁷ au fueillet 13. page 2. ligne 7. m'a^uous, pour m'auéz vous. Ainsi dit on ¹²⁸ souuent n'a^uous, pour n'auéz vous : car ainsi est en commun vsaige ¹²⁹ en la langue Françoise : & n'est chose absurde, non plus, que n'est mal seant ¹³⁰ aux Grecz de dire *καὶ ἐγώ : τ'όνονμα*, pour *τὸ ὄνομα*. La tierce, quand deux voyelles sont r'accoursies ¹³¹ & proferées en vne : ce qui se faict souuent en Rhythme principalement, comme ¹³² en l'oraison de la Royne de Nauarre, a IESVS CHRIST ¹³³, au fueillet 34. page 1. ligne 12. pense^es, ou les deux e^e se passent pour vng ¹³⁴ proferé par traict de temps asséz longuet, quasi comme si lon disoit penséz ¹³⁵. Et en l'epist. Fa. de prier DIEV, fueillet 9, page 2. ligne 5 Pharise^e, pour Pharisé, c'est a dire Pharisien. Ainsi dit on aise^ement / nomme^ement / a^{age} ¹³⁶ ou e^{age} : en faisant de deux ¹³⁷ syllabes vne, par Synerese & r'accourcissement. De ceste Synerese & retraction vsent par foys les Poëtes ¹³⁸ Latins, quand disent a^eripes, pour aëripes. Ausonne en son Ternaire, Vincunt a^eripedes ¹³⁹ ter terno Nestore cerui, Et signifie ayant les piédz legiers, & tousiours en l'air : comme lon fainct ¹⁴⁰ qu'auoit le cheual Pegasus, & celluy de Clamades, & de Pacolet. Le second caractere ¹⁴¹ dessus mentionné, qui est . noté sur les voyelles, est celluy, par lequel on faict au contraire de l'autre ¹⁴², duquel sortons de parler : Car il signifie diuision & separation : & que d'une syllabe en sont faictes deux, comme ¹⁴³ en L'epist. famil. de prier DIEV,

123. lon, M. — trouue, C. — 124. dûm, M. — 125. detronqué, C, M. — comme a^uous, M. — Nauarre, en la page 21. a^uous, C. — 126. auéz vous, qu'a^uous pour qu'auéz vous, m'a^uous, M. — 127. de rechief audict liure en la page 22 qu'a^uous pour qu'auéz vous, et aussi en la page 27 m'a^uous C. — 128. dit-on, C ; Et dict on souuenteffois, M. — 129. vsage, C. — en langue françoise, M. — 130. sceant, M. — Grecs, C. — En place de *τ'όνονμα* et de *τὸ ὄνομα* M a reproduit des signes informes. — 131. racoursies, M. — fait, C. — Rythme, M. — 132. comme pensées, M. — 133. Christ en la page 70 pensées, C. — 134. vn, M. — trait, M. — 135. penséz, Ainsi dit on, C ; pensés. Pharisee pour Pharisien, M. — 136. aage ou eage, M. — 137. des deux, M. — Synerese ou racourcissement, M. — Sinerese, M. — 138. Poetas, M. — ilz dient aëripides pour aëripides, M. — Ausone, C. — 139. aëripides, M. — aiant, M. — pieds legiers, M. — 140. fainct, M. — Pacolet, M. — 141. caractaire, M. — est noté sur les voyelles en telle facon., M. — fait, M. — 142. autre, C ; autre dont venons de, M. — 143. comme en ce mot pais, C ; comme pais, M.

au fueil. 7. page 2. ligne 1. país en deux syllabes : pour pa^{is} en vne syllabe ¹⁴⁴, & ainsi font souuent les Poëtes François : & les Grecz aussi : lesquelz disent en vers, παῖς pour παῖς, qui signifie vng ¹⁴⁵ enfant, ou vng valet. Pareillement, en vsent les Poëtes Latins, quand ilz disent soluëre en quatre syllabes, pour soluere en troys ¹⁴⁶ : siluæ trissyllabe, pour siluæ dissyllabe. Et tout cecy soit dit pour gens non lettréz ¹⁴⁷, qui ont toutesfoys bon esprit, & vouloir d'entendre : lesquelz ¹⁴⁸ se pourroient esmerueiller, pourquoy on a tellement escript, & seroient ¹⁴⁹ marris de n'entendre la raison. Soyéz en apres aduertiz, que lon treuve ¹⁵⁰ a en troys sortes communement en nostre langue Françoisse : Car aulcunesfoys ¹⁵¹ est vng article, ou habitude du datif : car le datif Latin est exposé par ledit article en François ¹⁵². Exemple. « Sacrificium DEO spiritus contribulatus. Esprit marry / & vrayement se repentant / est sacrifice (a) DIEV. » Aulcunesfoys ¹⁵³ est Preposition seruant a l'accusatif cas, ainsi que parlent les Grammairiens ¹⁵⁴ : & vault autant comme (ad) en Latin. Exemple « Ad Dominum quum tribularer clamaui, & exaudiuit me. En mes tribulations & angoisses / i'ay crié (à) DIEV, & il m'a exalcé. » Aulcunesfoys ¹⁵⁵ aussi est autant a dire en François, que habet en Latin. Exemple. « Qui Charitatem habet, Deum habet. DEVS enim Charitas ¹⁵⁶ est. Qui (a) Charité, il (a) DIEV. Car certes DIEV est Charité. » Or doncques, pour euitier doubte ¹⁵⁷, est a noter que quand a est preposition ou article, nous l'auons signé à la sorte, que les Latins signent leurs Prepositions, d'ung ¹⁵⁸ accent agu mué en graue, ainsi à. Vous en auéz exemples infinitz en L'epistre, mesmement tout au commencement, Au lecteur, s'il vous vient à plaisir. Quand il est verbe de habeo, il n'est point noté : aucuns ¹⁵⁹ toutesfoys l'escripuent avec aspiration ha, qui n'est pas mauuais. Je m'en rapporte à l'usage ¹⁶⁰ & iugement des meilleurs & plus sçauans. Tant y a, que les François n'y proferent point la h : par

144. vne syllabe, M. — Poetes françois et aussi les, M. — 145. vn, M. — vn valiet. Pareillement ont les, M. — ils, C. — dient soluere, M. — 146. trois : sylue en trois syllabes, pour Syluæ, M. — syluæ dissyllabe, C. — dit, C. — 147. lettrez, C. — toutesfoys, M. — 148. lesquelz, C. — pourroyent, C. — 149. seroyent, C. — marriz, M. — Soyez, C. — Soiez, M. — 150. trouue, M. — trois, M. — françoise, M. — 151. aucunesfoys est vn, M. — datif parce que le M. — 152. françois, M. — vraiment, M. — 153. Aucunesfoys, M. — accusatif ainsi, M. — 154. les Latins : & vault, M. — comme ad, M. — cum, M. — 155. Aucunes fois, M. — Francois, M. — 156. est Charitas Qui a, M. — il a, M. — donques, C. M. — 157. doute, M. — 158. d'un, M. — Vous aués, M. — autres exemples que quand cest a est verbe, M. — infinis. Quand il, C. — 159. aucuns, C. — toutesfoys, M. — avec h aspiration, M. — mauuais, C. M. — 160. usage, C. M. — sauans, M. — François, M.

quoy il semble estre superflu de l'y escrire ¹⁶¹, si n'est pour la difference.

Finablement cher frere & amy Lecteur, vous sçauéz ¹⁶², que c preposé & ioinct avec a o u, se prononce diuersement. Car aucunesfoys ¹⁶³ est prononcé comme k, ou q : aucunesfoys quasi comme double ss. Exemple. La CAMOMILLE a bonne facon de dire, & belle contenance : mais sur tout a grace en prononçant ¹⁶⁴ le Francoys. Lesquelles parolles se prononcent comme si estoient ¹⁶⁵ escriptes ainsi. La KAMOMILLE a bonne fasson de dire, & belle quontenance : mais sur tout a grace en prononsant ¹⁶⁶ le Fransoys. Et toutesfoys plusieurs par ignorance quand treuuent en escript facon ¹⁶⁷, en lieu de prononcer fasson, prononcent faquon : & quand treuuent Francoys, en lieu de dire Fransoys, disent Franquoys : & quand voient en escript ¹⁶⁸ prononçant, en lieu de proferer prononsant, proferent prononquant ou prononkant. Et quand veulent dire en François, ce que disons en Latin lectio, disent ce que n'est honneste de dire. Et par ainsi toutes & quantes foys ¹⁶⁹ que c se doit prononcer quasi comme s, ou ss, afin qu'on sçache incontinent comment il le fault prononcer, nous auons vsé de ce caractere ç ¹⁷⁰ : qui est vng c avec vne queue faicte d'une petite s quasi comme vng cinq de chiffre. De ce auréz cex [pour cest] exemple. « François D'alençon s'efforçoit de tenir la façon Italienne en prononçant : ¹⁷¹ sçauoit fort bien faire vne leçon : & prononçoit excellentement bien la langue Françoisse. » Et n'est besoing d'escrire ¹⁷² prononçant, annonçant, s'efforçant, receoit : comme plusieurs font, pour eüter / que c ne sonne comme k ou q.

Auant que faire fin, ie veulx bien le Lecteur estre aduertý, que {ie} ¹⁷³ en François / est comme que, ve, ne, en Latin, & τε en Grec, qui sont (ainsi que disent ¹⁷⁴ les Grammairiens) particules enclitiques, c'est a dire / s'enclinantz sur les motz ¹⁷⁵, ausquelz sont

161. escrire, M. — 162. sauez, M. — 163. aucunesfois est prononce comme k ou q aucunesfois quasi, M. — façon, M. — 164. prononçant, M. — françois, M. — paroles, M. — 165. s'elles estoient, C. — escribes, M. — 166. prononçant, C ; prononsant, M. — François, M. — toutesfois, M. — escrit, M. — 167. façon, M. — & quant, M. — françois, M. — françois disent franquois, M. — 168. escrit prononçant, M. — prononsans, M. — prononquant. Et quant, M. — françois ce qu'en Latin disons Lectio, dient ce qui n'est, M. — 169. fois M. — doit, M. — ss. ou s., M. — sache incontinent, M. — 170. ç qui vng c, M. — queue, M. — vn cinq chiffré, M. — auez, C. — cest, C, M. — 171. Francois d'Alancon s'efforçant, M. — prononçant, M. — française, M. — 172. escrire, M. — 173. ie en françois est, M. — 174. dient, M. — parties enclitiques, M. — s'enclinants, C ; s'enclinans, M. — 175. mots ausquels, C. — proposees & fait que, M. — iceux si, M. — autre, C.

postposées : & font, que l'accent d'iceulx (si aultre part estoit) soit tiré sur la syllabe ¹⁷⁶, à laquelle s'enclinent. Ce que faict (ie) mis apres son verbe. Exemple, l'accuseray ie ¹⁷⁷ enuers son prelat ? nenny. ce n'attenteray ie de faire. Si m'essaieray ie toutesfoys de scauoir la verité de tout. En ces motz ¹⁷⁸ accuseray, attenteray, essaieray, l'accent agu doit estre faict, & noté sur la syllabe precedent' ¹⁷⁹ la penultime, comme l'auons noté. Et toutesfoys à cause que (ie) est Pronom enclitique ¹⁸⁰ le predict accent est tiré sur, ray, qui est la syllabe derniere desdictz motz, à laquelle (ie) s'encline : ainsi que dessus clairement appert. Autant en pouons nous ¹⁸¹ dire de ces aultres Pronoms, tu, vous, nous, il, & aussi de on, & lon, lesquelz ¹⁸² deux i'estime estre hom' pour homme, & l'hom', pour l'homme par Apocope : posé que l'usage ¹⁸³ l'a aultrement obtenu. Lesdictz motz sont enclitiques quand sont postposéz à leurs verbes, Exemple. « Chanterás tu ¹⁸⁴ avec moy ? Disneréz vous en nostre maison ? Oseróns nous dire verité ? Si soupperóns nous plus tard que n'estimions. Eschaperón ilz les meschans ? or n'estimeroit on iamais la malice des ministres de Satan. Si ne portera lon le fardeau pour luy. » Esquelz ¹⁸⁵ exemples la syllabe deuant ie / vous / nous / ilz / on / lon : doit estre aguisée & notée comme pouez veoir : & toutesfoys ¹⁸⁶ l'accent seroit sur la syllabe precedent' la penultime, si les susdictz Pronoms enclitiques estoient preposéz aux verbes prémiss. Ainsi qu'on peult manifestement entendre par ce qu'ay dit en parlant de ie ¹⁸⁷.

176. syllabe, C, M. — fait, M. — 177. l'accuseray-ie, M. — attenteray ie, M. — essaieray-ie toutesfoys de scauoir, M. — 178. mots, C. — attenteray, accuseray, M. — doit estre fait, M. — 179. precedente, M. — toutesfoys. — 180. enclitique le predict, M. — desdicts mots, C. — 181. pourrons, M ; pouons-nous, C. — autres, C, M. — 182. lesquelz, C. — d'eux, M. — i'estime hom, M. — 183. Lusage, M. — autrement, C, M. — Lesdictsmots, C. — enclitiques, M. — posez, M. — 184. Chanteras-tu, M. — Disnerez vous, M. — Oserons nous, M. — soupperons nous, M. — estimeroit-on, M. — portera lon, M. — 185. Esquelz, C. — ils, C. — doit, C, M. — pouez voir & M. — 186. toutesfoys, C. — syllabe precedent, M. — susdicts, C. — enclitiques, C, M. — estoient, C. — preposez, M. — peut, C. — 187. Ici C ajoute : Aucuns sont d'opinion qu'il faut user d'une uirgule appellée Macaph, de laquelle souuent usent les Hebrieux, qui se figure en ceste sorte — & se met la dicte uirgule entre le uerbe & la diction enclitique suiuaute. Exemple, Iray-ie, le diray-ie, l'opinion desquelz nous auons suiuy. — Et M insère ici le seul passage dont Salomon soit l'auteur : Et finalement pour scauoir l'effect & nature des lettres Maiusculs faut entendre que toutes et quantesfoys que lon trouue en escriuant quelque mot qui porte de son nom ou quelque autre diction denominative ayant nom & surnom, comme seroient noms & surnoms d'hommes & de femmes. C'est assauoir Jacques de Villemer Guichard de Thou Jehan Salomon etc. Jaqueline du Molin Perrete Alabat, etc. Et noms de toutes especes de Bestes comme Beufz Cheuaulx etc De tous Oiseaux comme Chappons Perdrix etc Et de

Pour conclure ¹⁸⁸, ie veulx tout ce que dessus, estre dit & escript soubz la correction / & meilleur iugement des bons & doctes : lesquelz ¹⁸⁹ à mon aduis ne seront desplaisans, si ie m'efforce de vouloir aulcunement monstrier nostre langue Françoyse ¹⁹⁰, n'estre si mal polie / & aornée, qu'elle n'ait ses figures, propriétez, & aornementz ¹⁹¹, aussi bien que la Latine / & la Grecque : combien que vrayement est grandement surmontée d'elles.

toutes manieres de Poissons comme Carpes Brochetz etc Et de tous metaux comme Or Argent Mines etc De tous noms de Villes Chasteaux Maisons de Terres Vignes bois etc. Et de toutes autres sortes de choses portans denomination se doiuent au commencement du mot escrire par lettres Maiusculs C'est a dire que la premiere lettre doit estre grande comme cy appert. Exemple.

Au Parlement de Paris ay Proces
Et (Grace à Dieu) Raisins Vigne & pro Ceps ;
Mais d'Or D'Argent n'ay Quart Boisseau ne Myne,
Ainsi qu'Anglois qui en ont forge & mine.

Et ainsi d'ancienneté en ont vsé en leurs escritz les Grecz et Latins Lesquelz plusieurs des nostres de ce Temps s'efforcent ensuiure en escriuant nostre Langue françoise.

Davantage pour bien & au vray former selon l'art d'écriture ceste lettre M quand elle sert a Nombres Poix Mesures est tresacquis qu'elle soit faicte de ceste figure M tant au long comme en Abregé.

Exemple de Nombres Mil cinq censlj MVCLi Mil liures ML Millier M^{er} Million M^{on}.

Exemple de Pois comme Marc d'or ou d'argent ; vng Marc j^m ij^m iij^m etc.

Exemple de mesures comme Muitz de Bledz de Vins & de Sel vng : Muy j^m ij^m etc. vng Minot j^{mot} ij^{motz} etc.

Et liures de Poix s'escriuent ainsi vne lbz jlbz ijlbzi iijlbz etc.

188. conclurre, M. — dict, C. — escrit, M. — 189. lesquels, C. M. — déplaisans, M. — m'efforce, M. — aucunement, C, M. — 190. françoise, M. — 191. aornements, C ; ornemens, M. — Greque, M. — vraiment, M. — d'elles. Fin M.

N. B. Notons ici un fait qui intéresse l'histoire de la versification. Dans la première des deux éditions imprimées en 1533, du *Miroir* et des autres pièces de vers, on comptait encore parfois dans la mesure du vers l'e sourd final devant un mot commençant par une voyelle qui, normalement, devait être élidé. On constate que, dans l'édition d'Angereau, les vers où l'on s'était permis cette licence ont été changés.

**RÉSUMÉ DE LA BRIEFVE DOCTRINE
AVEC QUELQUES ADDITIONS) FAIT PAR JEAN DE LA GOUTTE**

1. — 'Apostrophos Auersio detractio ou abolition /. / du tout subtraction & en escripuant & en proferant de voyelle finale du[n]g mot principalement monosyllabe : quant par vne aultre voyelle le mot suiuant ce commence Et ce pour eüter la parolle lâche. [Exemples]. L'auditoire n'estimoit qu'il fust aultre que sage. Quoy qu'on en die. Quant il n'aueroit esemption [?] aultre sinon qu'une foys. Quant il dit alors qu'y estoit tous ceulx qui en parlent.

2. — Sinalepha vel collisio, idem gallice, qui oste ou mange la voyelle en proferant seulement non en escripuant. Mais vsant de ce caractere e trace dune virgule comme le tenent pour efface, [Exemple]. Esperance e en Dieu fault auoir.

3. — 'Apocope idem latine et gallice. Jacois ce que aultre voyelle ne sensuiue au mout suiuant ceste figure en Rhithme oste la voyelle ou syllabe de la fin du mot par la necessite du vers ou affin que le mot soit mieulx ront & sonnant. [Exemples]. Car el' vault mieulx qu'or ny auoir. Je te pri' et suppl[i]'. Respont moy com' vng hom' de bien doit faire.

En prose quant la prolation est plus douce & ronde, [Exemples]. La chose telle qu'el soit. Est elle pas grand'.

4. — Il peult [le mot aueugle] venir ou de excœcatus ou de cœcus [frappe] percute ou percussus pour eüter emphibologie distingons d'u[n]e virgule comme. laccet agu, é masculin qui a la prolation plus forte dauec /e/ femenin, id est peu sonant. [Exemples]. Seroys tu pas bien aueuglé et frappé dignorance de pencér aultrement. Il en a merité louuenge et merite tous les Jours honeur et richesse.

5. — Si é a apres soy z, ne laisse destre masculin par quoy signe éz, non plus que quant a s, ne laisse pour autant destre femenin ou il ne fault riens marquer pource qu'il est trop frequent comme laccet graue en grec qui pour la mesme raison ne se signe point,

sinon quant est agu mue en graue, pour la suite & flueur de loraison. [Exemple], Je vous veulx bien dire voz veritez en reprimant voz follies.

En Rhithmes toutes les aultres terminaisons & cadences hors mises ces deulx deuant dictes, e non note & es & aussi ent comment chantent ayment disent sont masculines (lisez féminines) [Exemple]. Comme veillent les saiges.

6. — Λ, . . . De ces deux caracteres on en vse notéz ainsi â ê î ë ï. [Exemples] « Vraiment et ardiment doⁿray ma sentence de luy telle que Jay dit. Ea est etiam diu^um virūmque sententia. Qui amârunt Deum. » Le premier est signe de coniunction, vnion de parties diuisees en trois sortes.

1^o Quant par vne figure sincope, id est concision, couppure, vng mot est syncope, diuise et diminue au milieu puis reunj, la diuision & reünion est signifiee par ledict Λ.

2^o Quant deux motz desquelz lun est detrunque sont r'assa[m]-blez en vng [Exemple] τ^οὄνομα pour τὸ ὄνομα. Oultre ce, m'amour ou a'uous ouy dire. Jamais aultrement qui l'entendra d'aultre sorte.

3^o Quant deux voyelles sont racoursies & proferées en une par sinerese & retraction. Ausonius : vincunt aëripides ter terno Nestore cernj ; pro aëripides qui ont les pies ligiers comme Pegasus ou Pacolet. Je diray ses pencees, pour pëncéz, mauuaises, pires que celles du pharise^e pour pharise, id est pharisien. Nomme^emen en cest a^eage ou e^eage et temps de promission.

7. — Le secont caractere. . . est au contraire signifiant diuision, separation, et que d'une syllabe en sont faictes deux. [Exemples] païs pour pa is, παῖς pour παῖς id est enfant. Solu^ere en 4 pour soluere en 3. Syl uen 3 pour Syluae dissilabe. La ou il nous fault viure en amour et païs.

8. — A est preposition seruant a lacusatif cas pour ad. Il est signe a la sorte que les latins signent leurs prepositions du[n]g accent agu mue en graue à. Des aultres ils ne sont point signéz. Le premier est article ou habitude du datif, car le datif latin est pose par ledit article en francoys. [Exemples] Et bailler a Dieulouuange et crier a son filz misericorde. Qui a Dieu il a le filz.

9. — C joint auec a o u se prononce diuersement, ou comme k, ou q ou ss. Aulcuns prononcent franquoys pour fransois, pour leson, de lectio, prononcent lequon. Pour scauoir quant il le fault prononcer par s ou par ss vsez soubz le c dune petite s, : ç. [Exemples].

Pour torner a mon propoz Cameriste auoit bonne façon de dire et belle contenance et grace en pronunçant et scauoit bien faire la leçon.

10. — Je est comme *ve ne en* & *τε* particules enclitiques senclinantz sur les motz ausquelx [*sic*] sont postposees & font que l'accent agu diceulx soit tire sur la sillabe a laquelle senclinent, cest a la derniere comme *Je*, mitz apres son verbe. [Exemples]. *Lause-roys'* Je dire le plus honeste homme du monde. Si m'essaieray' Je de prouuer ce que Je dis. Mais si Je & les aultres pronons enclitiques estoient preposez a leur verbe, l'accent seroit sur la sillabe precedente le penultime. Je accúseray, essáiray. Autant diras des pronons *tu, vous, nous, il* & *on* & *lon*, lesquel deux Jestime estre *hom'* pour homme & *l'hom'* pour l'homme par apocope, pose que lusaige la aultrement optenu. [Exemples]. Me contrediras'tu en ce. Direz'vous aultrement. Oserons'nous parler aultrement. Les aultres le penceront'ilz daultre sorte. N'estimeroit'on pas de moy que Je veuille dire verite. Si ne fera lon quil ne soit louue et prise.

LES ACCENTS DE LA LANGVE FRANCOYSE PAR ÉTIENNE DOLET

Les gens doctes ont de coustume de faire seruir les accents en deux sortes. L'une est en pronounciation, & expression de uoix : expression dicte quantité de uoyelle. L'aulture en imposition de marque sur quelcque diction.

Du premier usage nous ne parlerons icy aulcunement : car il n'en est point de besoing. Et d'aduantage il a moins de lieu en la langue Francoyse, qu'en toutes aultres : ueu que ses mesures sont fondées sur syllabes, & non sur uoyelles : ce qui est tout au rebours en la langue Grecque, & Latine.

Quant à l'imposition de marque (qui est le second membre de l'accent) i'en diray en ce traicté, ce qu'il en fault dire briefuement, & prifuément, sans aulcune ostentation de scauoir, & sans fricassée de Grec, & Latin. I'appelle fricassée, une mixtion superflue de ces deux langues : qui se faict par sottelets glorieux : & non par gens resolut, & pleins de bon iugement. Venons à la matiere.

En la langue Francoyse sur toutes lettres il y en a deux, qui recoiuent plus accent, que les aultres. C'est asscauoir, a, & e. De ces deux nous parlerons par ordre.

La letre dicte, a, se trouue en trois sortes communement en nostre langue Francoyse. Aulcunesfoys elle est ung article du datif : car le datif Latin est exposé en Francoys par ledict article. Exemple. Dedi Petro, quod ad me scripseras. I'ay baillé à Pierre ce, que tu m'auois escript.

Aulcunesfoys est preposition seruant à l'accusatif cas : & uault aultant, comme, ad, en Latin. Exemple. Rex ad Imperatorem scripsit, tutam ei uiam in Flandriam per Galliam patère. Le Roy a escript à l'Empereur, que le passage luy estoit seur par France, pour aller en Flandre.

Aulcunesfoys aussi ceste particule, a, signifie aultant en Francoys, que, habet, en Latin. Exemple. Habet omnia, quae in oratore perfecto esse possunt. Il a toutes choses, qui peuuent estre en ung orateur parfaict. Aultre exemple. Occidit illum nefarié. Il l'a tué

meschamment. Telle est la langue Francoyse en aulcunes locutions : ou pour ung mot Latin il y en a deux Francoys : comme, Respondit : Il a respondu. Cantauit : Il a chanté. Scripsit : Il a escript. Fuit : Il a esté. En ces locutions ce mot, a, est prins diuersement. Car il est de signification possessiue, actiue, ou temporelle. Exemple de la possessiue. Multas diuitias habet : Il a plusieurs richesses. Exemple de l'actiue. Cantauit : Il a chanté. Exemple de la temporelle. Fuit : Il a esté. Quant à la duplication de mots pour ung seul Latin, cela se faict seulement en la signification actiue, & temporelle de ceste diction, a. Exemple. Cantarunt. Ilz ont chanté. Fuerunt : Ilz ont esté. Et par cela tu peulx congnoistre, que la langue Latine comprend plus, que la Francoyse : ce qu'il n'aduient pas en toutes choses.

Note doncques, que, quand, a, est article, ou preposition, il le fault signer d'ung accent graue, en ceste sorte, à. Et ainsi signent les Latins leurs prepositions : c'est asscauoir, à, & è. Mais quand, a, represente ce uerbe Latin, habet, il n'a point d'accent. Lors aulcuns l'escripuent avec une aspiration, ha : ce qui me semble superflu : toutesfois ie remects cela à la fantasie d'ung chascun. Note aussi, que, quand il est de signification actiue, ou temporelle (comme i'ay demonsté) il ne recoipt point d'accent.

La letre appellée, e, a double son, & prolation en Francoys. La premiere est dicte masculine : & l'autre feminine. La masculine est nommée ainsi, pource que, é, masculin a le son plus uirile, plus robuste, & plus fort sonnante. D'aduantage, il porte sur soy une uirgule ung peu inclinée à main dextre, comme est l'accent appelé des Latins aigu, ainsi, é. Exemple. Il est homme de grand'bonté, priuauté, & familiarité : plus, il dict tousiours uerité. Autre exemple. Après qu'il eut bien mangé, banqueté, & chanté, il uolut estre emporté de la : & puis fut couché en ung bon lict : mais le lendemain matin apres estre desyré, il se trouua bien estonné, & fut frotté, & gallé de mesmes par ung tas de rustres, qui ne l'aymoient guieres. Voila deux exemples de la termination masculine.

Maintenant il te fault noter diligem`ment deux choses. C'est que ceste letre, é, estant masculine iamais ne uient en collision : c'est a dire, qu'estant deuant ung mot commençant par uoyelle, elle ne se perd point. Exemple. Il a esté homme de bien toute sa uie : & n'a merité ung tel oultrage.

En apres il fault entendre, que ceste letre, é, est aussi bien mas-

culine au plurier nombre, qu'au singulier. Et ce tant en noms, qu'en uerbes. Exemple des noms. Les iniquités, & meschancetés, desquelles il estoit rempli, l'ont conduit à ce malheur. Aultre exemple. Toutes uoluptés contraires à uertu ne sont louables.

Ie te ueulx aduertir en cest endroit d'une mienne opinion. Qui est, que le, é, masculin en noms de plurier nombre ne doit recepvoir ung, z, mais une, s, & doit estre marqué de son accent, tout ainsi qu'au singulier nombre. Tu escriras doncq uoluptés, dignités, iniquités, uerités : & non pas uoluptéz, dignitéz, iniquitéz, ueritéz. Ou sans é marqué auec son accent aigu tu n'escriras uoluptez, dignitez, iniquitez, ueritez. Car, z, est le signe de, é, masculin au plurier nombre des uerbes de seconde personne : & ce sans aucun accent marqué dessus. Exemple. Si uous aymez uertu, iamais uous ne uous addonnerez à uice, & uous esbattrez tousiours à quelque exercice honneste. Aultre exemple. Si uous estiez telz, que uous dictes, uous ne deschasseriez ainsi les uertueux. Sur ce propos ie scay bien, que plusieurs non bien congnoissants la uirilité du son de le, é, masculin trouueront estrange, que ie repudie le, z, en ces mots uoluptés, dignités, & aultres semblables. Mais s'ilz le trouuent estrange, il leur procedera d'ignorance, & mauuaise coustume d'escrire : laquelle il conuient reformer peu à peu.

Oultre ce, qui est dict, saiche, que, é, de pronounciation masculine ne se met seulement en fin de diction, mais aussi deuant la fin. Exemple. Journée, renommée, meslée, assemblée, diffamée, affolée : & aultres mots, qui se forment du masculin en féminin : comme est de despité, despitée : de courroucé, courroucée : de suborné subornée : & semblables dictions tant au singulier nombre, qu'au plurier. Exemples du plurier. Contrées, journées, assemblées, menées.

L'aultre pronounciation de ceste letre, e, est feminine. C'est a dire de peu de son, & sans uehemençe. Estant feminine, elle ne repçoit aucun accent. Exemple. Elle est notable femme, de bonne uie, de bonne rencontre, & aultant prudente, & sage, que femme, qui se trouue en ceste contrée.

Note aussi, que quand ceste letre, e, est feminine, elle est de si peu de force, que tousiours elle est mangée, s'il s'ensuict apres elle ung mot commençant par uoyelle. De la ont leur origine les figures appellées sinalephe [*sic*], & Apostrophe. Entre lesquelles figures il y a aucune difference, comme nous demonstrerons maintenant.

La figure, que nous appelons synalephe, ou collision, oste &

mange la uoyelle en proferant seulement, & non en escripuant : car ladicte uoyelle se doit escrire. Exemple en prose. l'ay esperance en luy, & me fie en la grande amour, & largesse extreme, de laquelle il use enuers tous sçauants.

En ceste exemple, la derniere letre d'esperance, fie, grande, largesse, laquelle, use, se perd en proferant, a cause des aultres mots ensuiuants, qui commencent pareillement par uoyelle. Mais non obstant la collision, il fault escrire tout au long tant en prose, qu'en uers. Exemple en rythme : Tu es tant belle, & de grace tant bonne, Qu'a te seruir tout gentil cueur s'addonne.

Necessairement en ce mot, belle, le dernier, e, est mangé : ou autrement le uers seroit trop long. Et les Factistes, qui composent rythmes en langage vulgaire, appellent cela coupe feminine : c'est a dire abolition de le, e, feminin, qui rencontre une aultre uoyelle, par laquelle il est aboli apres la quatriesme syllabe du uers. De cecy ie parleray plus amplement en l'art poëtique.

Ce dict, e, feminin est aulcunesfoys autrement mangé par aposrophe. Or l'apostrophe oste du tout la uoyelle finale de ce, qui precede la uoyelle du mot ensuiuant : & faict, qu'elle ne s'escript, ne profere aulcunement : & suffist, que seulement on la marque au dessus par son petit point. Deuant que de t'en bailler exemple, ie t'aduertis, qu'apostrophe eschet principalement sur ces monosyllabes ce, se, si, te, me, que, ne ie, re, le, la, de. Et combien que les Francoys n'ayent de coustume de signer ledict apostrophe, si en usent ilz naturellement : principalement aux monosyllabes dessusdicts, quand le mot ensuiuant se commence semblablement par uoyelle.

Et si d'aduanture il se commence par, h, cela n'empesche point quelcquefoys l'apostrophe : car nous disons, & escripuons sans uice, l'honneur, l'homme, l'humilité : & non le honneur, le homme, la humilité. Au contraire nous disons sans apostrophe le haren, la harendiere, la haulteur, le houzeau, la housse, la hacquebute, le hacquebutier, la hacquenée, le hazard, le hallecret, la hallebarde. Et si ces mots se proferent sans grande aspiration, la faulte est enorme. De laquelle faulte sont pleins les Auuergnats, les Prouencaulx, les Gascons, & toutes les prouinces de la langue d'oc. Car pour le haren ils disent l'aren : pour la harendiere, l'arendiere : pour la haulteur, l'aulteur : pour le houzeau, l'ouzeau : pour la housse, l'ousse : pour la honte, l'onte : pour la hacquebute, l'acquebute : pour la hacquenée, l'acquenée : pour le hazard, l'azard :

pour le hallecret, l'allecret : pour la hallebarde, l'allebarde. Et non seulement (qui pis est) font ceste faulte au singulier nombre de telles diction, mais aussi au plurier. Car pour des harens ils disent des arens : pour les hacquenées, les acquenées, pour mes houzeaux, mes ouzeaux : pour il me fault, ou ie me uois houzer, il me fault ouzer. Or ie laisse le uice de ces nations, & reuiens a ma matiere.

Exemple de, ce. C'est grand'folie, de prendre pied à ses parolles. Sans apostrophe il faudroit dire : Ce est grand'follie. Entends toutesfois, que souuent ce mot, cest, n'a point d'apostrophe : comme quand nous parlons ainsi. Cest œuvre est digne de louange. Cest homme n'est pas en son bon sens. Cest Allemant est trop glorieux.

Exemple de, se. S'aduanturant de passer la riuere à pied, il s'est noyé. Pour, se aduanturant : & pour, il se est noyé. Note icy, que non seulement ceste diction, se, recoit apostrophe, mais aussi ces mots la recoiuent : c'est asscauir, son, mon, ton. Et par cela nous disons m'amy, pour mon amy : & m'amour, pour mon amour : & t'amour, pour ton amour : & s'amour, pour son amour. Et usons de tel parler tant en prose, qu'en rythme : mais plus souuent en rythme. Et aussi m'amy, & m'amour, sont diction plus usitées, que les deux aultres.

Exemple de, si. S'il estoit possible, ie uouldrois bien faire cela. Pour, si il estoit possible. Toutesfois tu ne uoirras guieres, qu'il recoiue apostrophe avec aultre mot, que ce mot, il. Exemple de toutes aultres voyelles. De la uoyelle, a. Si audace estoit prisee, chascun seroit audacieux. De la uoyelle, e. Si eloquence est en luy grande, ce n'est de merueille : car il a ung esprit merueilleux : & puis il estudie continuellement en Ciceron. De la uoyelle, i. Si ignorance uient a regner, tout est perdu. De la uoyelle, o. Si orgueil est en ung homme, ie ne le puis frequenter. De la uoyelle, u. Si ung homme diligent peult paruenir à richesses, i'espere quelque iour estre riche. En tous ces exemples ie confesse, que l'apostrophe y peult escheoir : mais avec apostrophe le parler sera plus rude, que sans apostrophe. Ce que peult facilement iuger ung homme d'oreilles delicates. I'excepte tousiours les licences poétiques, & les laisse en leur entier. Car ung poëte pourra dire (à cause de sa rythme) s'audace, s'eloquence, s'ignorance, s'orgueil, s'ung homme.

D'aduantage il te conuient scauoir, que ceste particule, si, est aulcunesfoys conditionale ou demonstratiue. Et lors elle peult recevoir apostrophe comme tu as ueu aux exemples precedents.

Aulcunesfoys elle se met pour tant, ou tant fort. Et lors elle ne recoipt aucune apostrophe. Exemple. Il est si ambitieux, si enuieux, si iniurieux, si oultrageux, que personne ne le peult comporter. Aultre exemple. Ce lieu est si umbrageux, que le fruit n'y peult meurir. C'est adire, tant ambitieux, tant enuieux, tant iniurieux, tant oultrageux, tant umbrageux. Alors garde toy de l'apostropher : car il n'y auroit rien si aspre en prolotion, que de dire s'ambitieux, s'enuieux, s'iniurieux, s'oultrageux, s'umbrageux.

Tel est l'usage de ceste particule, ni. Car elle ne recoipt pas bonnement apostrophe, si elle se rencontre deuant ung mot commençant par uoyelle. Exemple. Je ne ueis iamais ni Amboise, ni Enuers, ni Italie, ni Orleans, ni umbrage en ce champ. En toutes ces locutions l'apostrophe seroit indecente, & lourde.

Exemple de, te. Je serois marry de t'auoir offensé. Il t'eust bien recompensé, si tu eusses faict cela. Il t'interrogue. Il t'oultrage. Il t'use ta robbe. Pour de te auoir : il te eust : il te interrogue : il te oultrage : il te use.

Exemple de, me. Il m'assault. Il m'entend bien. Il m'irrite. Il m'oultrage. Il m'use tous mes habillements. Pour, il me assault : il me entend bien : il me irrite : il me oultrage : il me use.

Exemple de, que. C'est bonne chose, qu'argent en necessité. Qu'est ce que richesse, sans santé ? Il fault qu'il s'y trouue. O' qu'orgueil est desplaisant à Dieu ! Il n'est scauoir, qu'usage ne surmonte. Pour, que argent : que est ce : que il se y trouue ; que orgueil : que usage.

Exemple de, ne. Je n'ay que ce uice. Il n'est rien si sot. Il n'ignore cela. Cela n'orne point le parler. Je n'use iamais de parfums. Pour, ie ne ay : il ne est : il ne ignore : cela ne orne : ie ne use.

Exemple de, ie. I'ay tousiours peur des calumniateurs. I'entends bien, que tu demandes. I'interpréteray ce liure de Ciceron. Je te donneray à entendre, comme i'ouys cela de luy. I'use souuent de telles figures. Pour, ie ay : ie entends bien : ie interpréteray : ie ouys : ie use.

Exemple de, re. Il fault r'assembler ces pieces. Je te r'enuoie ton seruiteur. Il seroit bon de r'imprimer tes Œuvres. Il fault r'ouurir ce coffre. Il seroit bon de r'umbrager ce ply. Pour, re assembler : re enuoye : re imprimer : re ouurir : re umbrager. Et note que, re, signifie de rechef.

Exemple de, le. L'auoir n'est rien en ung homme, s'il n'a uertu. L'entendement trop soubdain ne faict pas grand fruit. L'interpre-

teur de cecy ment. L'orgueil de luy me desplaist. L'usage de tel art est faulx. Pour, le auoir : le entendement : le interpreteur : le orgueil : le usage.

Exemple de, la. L'amour est bonne, quand elle est fondée en uertu. L'enfance de luy a esté terrible. L'interpretation de ce lieu est difficile. L'oultrecuidance est grande. L'usance est telle. Pour, la amour : la enfance : la interpretation : la oultrecuidance : la usance.

Exemple de ce mot, de. C'est grand'charge d'auoir tant d'enfants. Par faulte d'entendre le Grec, il a failli. Cela part d'inuention bien subtile. Ceste responce est pleine d'orgueil, & oultrage. Par faulte d'user de bon regime, il est retombé en fiebure. Pour, de auoir : de entendre : de inuention : de orgueil : de user.

Je ne parleray plus de l'apostrophe, & uiendray maintenant à declairer, que signifie ung petit poinct semblable à celui de l'apostrophe. Ce petit poinct est signe d'une figure nommée des Grecs, & Latins Apocope. Et ainsi la nomment aussi les Francoys par faulte d'aultre terme à eulx propre. Ceste figure oste la uoyelle, ou syllabe de la fin d'ung mot pour la necessité du uers : ou affin, que le mot soit plus rond, & myeulx sonnante. Exemple. Pri', suppli', com', hom', quel', el', tel', recommand', encor', avec'. Pour, prie, supplie, comme, homme, quelle, elle, telle, recommande, encores, avecques. En prose l'exemple peult estre, grand'chose : quelle qu'elle soit : pour grande chose : quelle, qu'elle soit. Car ainsi la prolation est plus douce, & plus ronde.

Au demeurant, il fault entendre, que les Francoys usent, oultre ce que dessus, de deux sortes de caracteres : lesquelz sont de telle figure. Λ ..

Touts deux se figurent sur uoyelles : mais au reste ilz sont bien differents. Le premier est signe de coniunction : le second de diuision. Le premier r'assemble, r'unit, & conioinct les parties diuisées : & ce en trois facons. La premiere, quand par une figure fort usitée nommée syncope, concision, ou couppure (car ainsi se peult dire en Francoys) ung mot est syncopé, c'est à dire diuisé, & diminué au milieu, puis les deux parties sont reioinctes ensemble : la diuision, & reunion d'ycelles est signifiée par ledict caractere. Exemple. Lair^{ra}, paï^{ra}, urai^{ment}, hardi^{ment}, don^{ra}. Pour, laissera, paiera, uraiement, hardiement, donnera. Et ainsi font souuent les Latins, comme l'on uoit aux bonnes impressions, esquelles on treuve diu^{um}, du^{um}, uiru^m. Pour, diuorum, duorum, uirorum. La

seconde facon de ceste figure est, quand deux mots (desquelz l'ung est detronqué) sont r'assemblés en ung. Exemple. Au'ous, pour auez uous : qu'auous, pour qu'auez uous : m'auous, pour m'auez uous : n'auous, pour n'auez uous : n'auons, pour nous ne auons. Tel est le commun usage de la langue Francoyse. La tierce facon de ceste figure est, quand deux uoyelles sont r'accoursies, & proferées en une : ce qui se faict souuent en rythme principalement. Exemple. Pensées : ou les deux e'e se passent pour ung proferé par traict de temps asses longuet, quasi comme si lon disoit pensés. Et note que cecy est general en toutes dictions feminines, qui sont formées des dictions masculines, ausquelles la derniere uoyelle est masculine : & ce seulement au plurier nombre. Et si tu signes ceste figure sur les deux, e'e, il n'y fault point d'accent aigu sur le penultime, e. Exemple. Courroucé, courroucée, courroucées : irrité, irritée, irritées : suborné, subornée, subornées. En telle sorte doit on escrire en rythme : mais en prose avec ung accent aigu sur le, é, penultime, ainsi : courroucées, irritées, subornées. Par ceste figure aussi on dict aise'ement, nomme'ement, a'age ou e'age : en faisant de deux syllabes une par synerese, & r'accourissement.

Le second caractere dessus mentionné, qui est, . . . , noté sur les uoyelles, est celuy, par lequel on faict au contraire de l'autre, duquel sortons de parler. Car il signifie diuision, & separation, & que d'une syllabe en sont faictes deux. Exemple. Païs, poëte : pour pa'is, po'ete.

Ce sont ces preceptions, que tu garderas quant aux accents de la langue Francoyse. Lesquelz aussi obserueront tous diligents Imprimeurs : car telles choses enrichissent fort l'impression, & demonstrent, que ne faisons rien par ignorance.

Quant à l'accent enclitique, il n'est point recepuable en la langue Francoyse, combien qu'aucuns soient d'autre opinion. Lesquelz disent, qu'il eschet en ces dictions, ie, tu, uous, nous, on, lon. La forme de cest accent est telle, ' ; par ainsi ilz uouldroient estre escript en la sorte, qui sensuict. M'attenderai'ie à uous ? Fairas' tu cela ? Quand aurons' nous paix ? Dict'on tel cas de moy ? Voirra'lon iamais ces meschantz puniz ? De rechef ie t'aduise, que cela est superflu en la langue Francoyse, & toutes aultres : car telz pronoms demeurent en leur uigueur, encores qu'ilz soient postposés à leurs uerbes. Et qui plus est, l'accent enclitique ne conuient qu'en dictions indeclinables, comme sont en latin, ne, ue, que, nam.

Quainsi soict, on n'escript poinct en Latin en ceste forme : Feram' ego id iniuriae ? Eris'tu semper tam nullius consilij ? Auersabimini' uos semper à uobis pauperes ? Tiens doncques pour seur, que tel accent n'est propre aulcunement à nostre langue. Qui sera fin de ce petit Œuure.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	V
INTRODUCTION	I
I. — Les signes auxiliaires dans l'antiquité grecque et romaine	1
II. — Les accents dans les mss. latins du moyen âge	5
III. — Les signes auxiliaires dans les mss. du moyen âge en français . .	7

PREMIÈRE PARTIE

LES SIGNES AUXILIAIRES DE 1530 A 1694	19
I. — Introduction dans les impressions françaises	19
Introduction de l'accent aigu par R. Estienne	21
Introduction de la cédille par G. Tory	24
Le système de Sylvius	26
Le premier traité sur les accents. <i>La brève doctrine</i>	28
Les <i>Accents</i> de Dolet	32
II. — Diffusion des signes dans les impressions	35
III. — Les accents chez les phonéticiens, Meigret, Peletier.	43
IV. — Les accents chez Ronsard	49
V. — Les accents dans les impressions plantiniennes	58
VI. — Les accents aux Pays-Bas et en France au XVII ^e siècle.	61

DEUXIÈME PARTIE

LES SIGNES AUXILIAIRES DANS LE DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE.	69
Première édition. 1694.	69

Deuxième édition. 1718	78
Troisième édition. 1740	80
Quatrième édition. 1762	89
Sixième édition. 1835	90
Septième édition. 1878. Les signes dans la langue actuelle.	91
PRÉFACE DE LA RÉÉDITION DE LA <i>BRIEFVE DOCTRINE</i> ET DES <i>ACCENTS</i>	103
LISTE DES ÉDITIONS ET DES MSS. DE LA <i>BRIEFVE DOCTRINE</i>	107
LISTE DES ÉDITIONS DES <i>ACCENTS</i>	109
RÉÉDITION DE LA <i>BRIEFVE DOCTRINE</i>	121
RÉÉDITION DES <i>ACCENTS</i>	124

[illegible]

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

PC2143

.B3

v.2

copy2



